



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





UNS. 104 G. 21





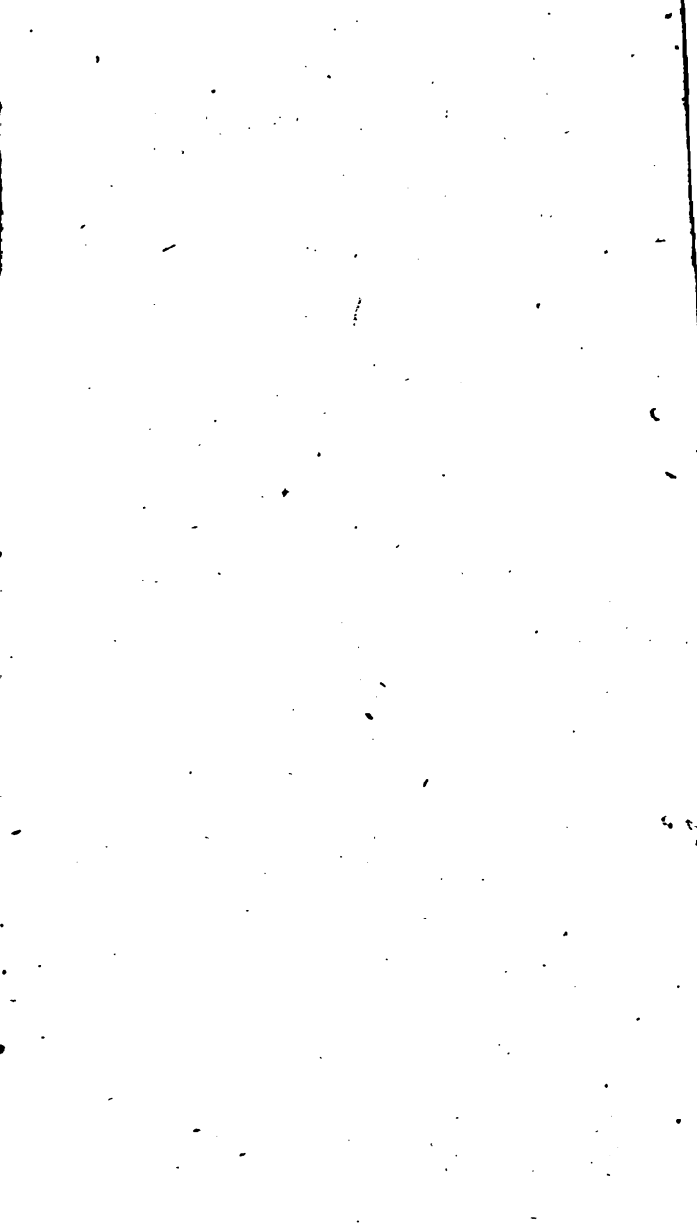


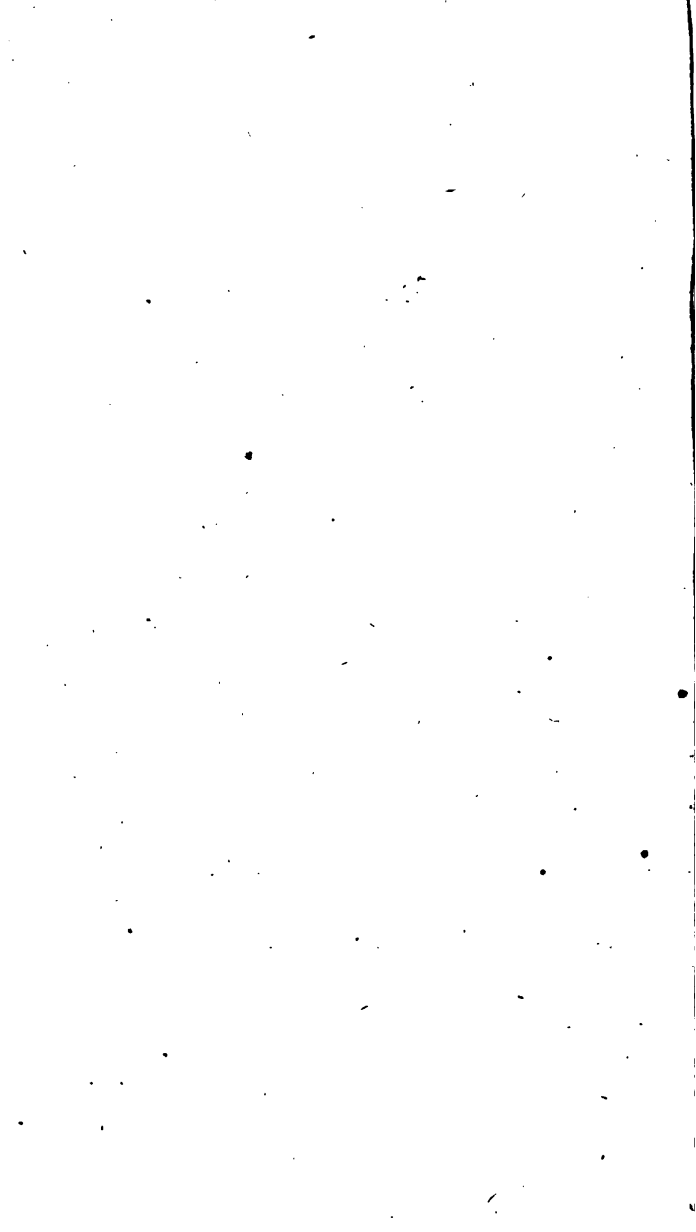
c. 11. # 3.

1911

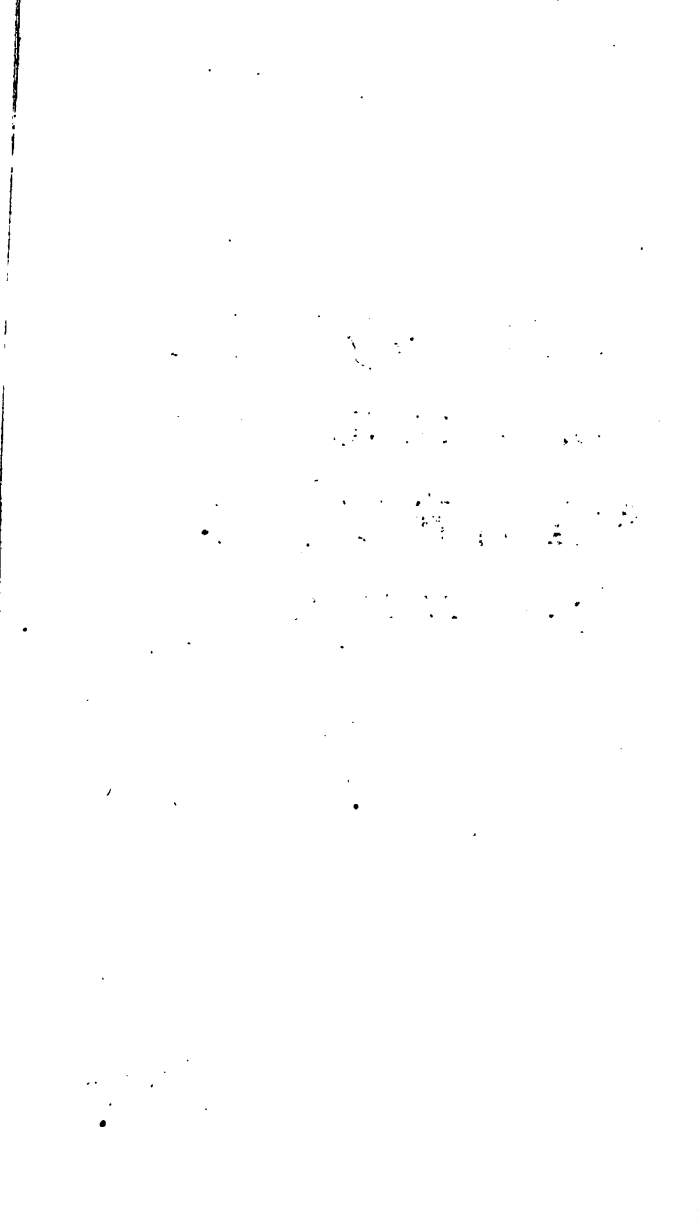
20

70





**HISTOIRE**  
**DE D. RANUCIO**  
**D'ALÊTÊS.**  
***T O M E I.***



# HISTOIRE DE D. RANUCIO D'ALÉTÈS,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

TOME PREMIER.

AVEC FIGURES.



A VENISE,  
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE

---

M. DCC. LVIII.







# MONITIONE'

DELL EDITORÉ.

**H**anno ragione d'i dire ché la maggior parté dellé cose non debbé l'inventioné sua ché all'caso fortuito. L'Opera ché noi habbiamo risoluto dimandar in lucé é la pròba. Sòno qualché anni ché fù obligato d'i far un viaggio a la Città di Padoña e nel medesimo tempò ché vondevano la Bibliotéca del Notabile Dottoré D. Algaberti. Intrà gli Libri comprati dà mé, ho trovato questo Manuscritto del qualé non havévo l'intentioné d'i far uzanza nissuna, mà havéndo dato questo à duoi Francésé amici miei per essaminar lò questi judicaròno altramenté, é mi empégniaròno far lo stampàre, ma questo non fù senza pèna, essendo la difficoltà d'i trouvaré Operarii Francésé, ché potéttero imprimér lo. Ho cercato pér longo tempò senza havérli trovati. Finalmente essendò sollicitato dà loro, hò

BIBLIÓFILA, L.<sup>DA</sup>  
OS - GRAVURAS - ASSINATURAS  
DA MISERICÓRDIA, 108 - LISBOA

UNS. 104 G. 21





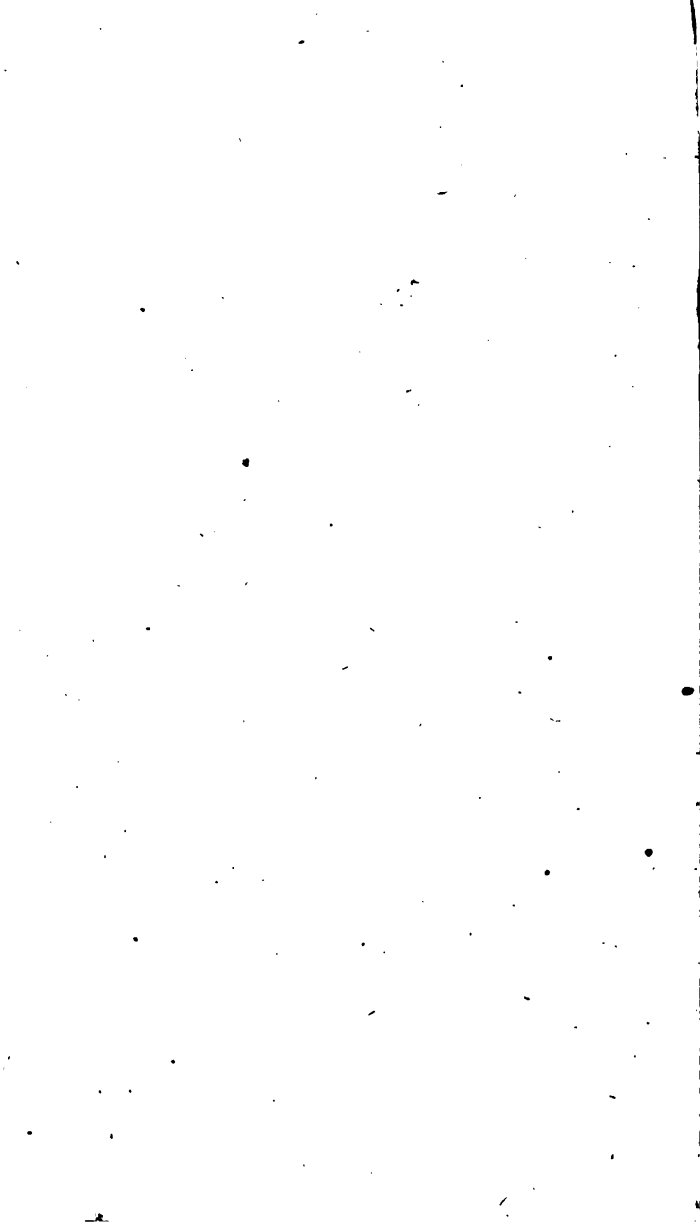
c 2.11.43.

1911

23

42







**HISTOIRE**  
**DE D. RANUCIO**  
**D'ALÊTÈS.**  
*T O M E I.*

THE

NEW

AND

REVISED

# HISTOIRE DE D. RANUCIO D'ALÉTÈS,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

TOME PREMIER.

AVEC FIGURES.



A VENISE,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE

---

M. DCC. LVIII.

## x P R E' F A C E

Eglise, qui subsiste toujours malgré les scandales de la plûpart de ses Ministres, & faire honorer davantage ceux qui remplissent dignement les devoirs de cet état. Il n'y a donc que des femmelettes, ou des petits esprits, ou enfin les parties intéressées qui pourroient se formaliser de ce qui est dit dans cette Histoire de quelques mauvais Religieux ; mais, outre que je leur épargnerai cette peine en la tenant secrète, le jugement des uns & des autres ne feront pas grande

## xj DE L'AUTEUR.

impression sur l'esprit des personnes judicieuses, qui estiment les hommes non par l'état ou le rang qu'ils ont dans le monde ; mais par la conduite vertueuse qu'ils y tiennent.







# T A B L E

D E S

## C H A P I T R E S

*Contenus dans le Premier Tome.*

### L I V R E P R E M I E R.

C H A P I T R E I. *Education de  
Ranucio.* Page 1

C H A P. II. *Ranucio tombe malade.  
Comment il est traité.* 8

C H A P. III. *Guérison de Ranucio ,  
à qui attribuée ; ce qui lui arriva  
ensuite.* 12

C H A P. IV. *Ranucio est sollicité de  
se faire Religieux. Peinture agréa-  
ble & naïve de la vie Monastique.* 25

C H A P. V. *Ranucio va chez son oncle.  
Portrait de ce Licentié. Conférences.  
Comment elles se font en Portugal.* 31

C H A P. VI. *Arrivée de Don Rodri-  
guez d'Alengna. Portrait de ce Gen-  
tilhomme , comment il traite les  
Licentiés.* 40



# TABLE

LE DIABLE MALADE. Conte.	46
CHAP. VII. <i>Qui n'est pas le moins curieux ni le moins intéressant du Livre.</i>	52
CHAP. VIII. <i>Bataille des Licentiés au sujet de l'Histoire précédente. Lendemain de Nôce ; ce qui s'y passa.</i>	66
CHAP. IX. <i>L'échange involontaire.</i>	
' NOUVELLE.	73
CHAP. X. <i>Description de la vie des Licentiés de Portugal. Histoire à ce sujet. Bibliothèque de D. Antonio. Retour de chasse : ce qui s'y passa.</i>	152

## LIVRE SECOND.

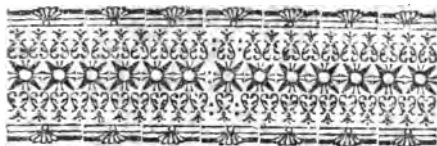
CHAP. I. <i>Portrait de D. Mathieu de Grapina &amp; de sa femme. Ce qui arriva chez lui à deux Moines. Description du Château, de la Bibliothèque &amp; du Coquillier de ce Financier.</i>	169
CHAP. II. <i>Maltôte Monastique sur la vendange. Aversion des Religieux pour le travail. Ce qui arriva à l'un d'eux dans le pressoir.</i>	193

## DES CHAPITRES. ii

- CHAP. III. *Visite du Patriarche de Lisbonne. Magnificence de son train. Portrait de ce Prélat.* 202
- CHAP. IV. *Quel étoit le motif de la visite du Patriarche. Son procédé avec les Religieuses. Portrait du Clergé de Portugal.* 210
- CHAP V. *Histoire de Dom Lopez de Silva.* 219
- CHAP. VI. *Artifice du Licentier pour ne rien payer de sa taxe. Visite du Couvent. Ce qui s'y passa.* 233
- CHAP. VII. *Missionnaires de Campagne. Ranucio court après eux. Rencontre qu'il fait en chemin.* 239
- CHAP. VIII. *Histoire de Constance & de D. Henrique.* 251
- CHAP. IX. *Suite de l'Histoire de Constance & de D. Henrique.* 289

Fin de la Table des Chapitres contenus dans le premier Tome.





# HISTOIRE

DE

DOM RANUCIO

D'ALÉTÉS.

\*\*\*\*\*

LIVRE PREMIER.

---

CHAPITRE S. I.

*Education de Ranucio.*

**D**OM PEDRE D'ALE'TE'S  
après avoir fait une fortune  
considérable au Brésil, re-  
vint à Lisbonne, sa Patrie, où il épou-  
sa Dona Hortensia. l'en eut grand

*Tome I.*

A

nombre d'enfans, & je n'étois que le septième. Comme les loix ne me permettoient pas d'espérer une grande fortune dans une famille si nombreuse, mon pere s'appliqua à réparer le caprice du sort par une éducation qui pût me tenir lieu de biens. Il ne la confia point, comme la plûpart des parens, à ces hommes qui en font, pour ainsi dire, métier : mais la considérant comme une seconde vie, il voulut encore me la donner lui-même, & se charger de mon instruction. Il avoit des belles Lettres, & c'est qui est assez rare dans un homme de son état, une méthode fort simple pour les enseigner. Après m'avoir mis en état d'entendre tout ce que nous avons de meilleurs Auteurs, il me donna des Maîtres pour apprendre l'Histoire, la Géographie, la Musique, & les Langues les plus usitées en Europe ; enfin il n'oublia rien de ce qui put former ce qu'on appelle dans le monde un Cavalier parfait.

La Nature m'ayant donné beaucoup de vivacité, j'appris toutes ces

choses assez promptement ; de sorte que je me vis à l'âge de dix-sept ans en état de paroître dans le monde avec quelque sorte d'éclat. Mais cette même vivacité ne me permit pas de me décider si-tôt sur le parti que je devois prendre. D. Pedre qui sçavoit de quelle consequence il est d'y embarquer les enfans de trop bonne heure , ne me pressoit point sur cela. Il me représentoit au contraire qu'on n'y pouvoit penser trop sérieusement , & me laissoit une entière liberté sur le choix. Pour me mettre en état de prendre dans la suite celui pour lequel je me sentirois plus de penchant , il me fit faire mes exercices ; de-là je passai à l'étude des Loix , & comme il étoit bien-aïse que je fus instruit de ma Religion ( ce qu'il regardoit comme une chose essentielle à un homme qui veut vivre chrétiennement dans le monde ) il me donna un Maître de Théologie.

Ce n'étoit point de ces Pédans de profession , qui employent trois ou quatre années à vous mettre dans la tête un fatras de sottises scholasti-

ques , mais un vénérable vieillard qui avoit blanchi sur les Livres sacrés , & dont la profonde érudition étoit encore relevée par une vie des plus édifiantes. Il ne discourroit point des Myfteres de la Religion , ni des vérités de la Morale en Sophiste , mais en homme convaincu de ce qu'il dit. Il en avoit donné des preuves éclatantes dans les Indes , où il âvoit été vingt ans Miffionnaire ; on voyoit encore sur son front les glorieufes cicatrices des tourmens qu'il avoit enduré pour la Foi , & qui en le défigurant un peu , n'avoient fait que le rendre plus respectable.

Tel étoit le digne personnage que D. Pedre avoit choifi pour m'instruire. Il fe nommoit D. Poketos , & étoit d'une bonne famille de l'Eſtramadure. Il avoit d'abord renoncé à fa Patrie , & comptoit finir ſes jours dans les Indes au milieu des travaux Apoftoliques , lorsqu'une révolution qui arriva dans le Pais , l'obligea d'en ſortir. Il repaſſa donc en Portugal , mais ſes perſécutions ne finirent pas pour cela. A peine

fut-il arrivé à Lisbonne, qu'il eut de nouvelles à essuyer de la part des Moines. Ceux-ci ne pouvant souffrir sa vie édifiante, qui étoit une censure tacite de la leur, chercherent dans sa profonde érudition, & dans le zèle qu'il témoignoit pour l'instruction de la jeunesse, des raisons pour le perdre. Ainsi l'esprit infernal employe pour persécuter les gens de bien, jusqu'à leurs vertus même : ils le dénoncerent donc à l'Inquisition, où ils l'accusèrent d'hérésie, & de pervertir la jeunesse.

D. Poketos s'y seroit présenté pour se justifier de ces horribles reproches, & pour confondre ses ennemis, si tout ce qu'il y avoit à Lisbonne de gens vertueux, ne s'y fut opposé. Ils lui représenterent qu'il étoit plus à propos de se dérober pour quelque temps à leur malice & à leur fureur; que pendant cet intervalle on emploiroit, pour le tirer d'affaire, le crédit du Duc de Vasconcel, qui avoit pour lui une estime & une vénération particulière. Poketos se rendit à leurs



instances, & se tint caché pendant quelques mois, au bout desquels on lui permit de reparôître, mais à condition qu'il n'étudieroit & ne prêcheroit plus. Ce fut alors que D. Pedre en fit la connoissance, il l'attira chez nous, & lui confia notre instruction, que ce vénérable vieillard accepta avec plus de joye que si la Cour l'eut nommé à quelque Prélature.

Nous prîmes successivement ses leçons, & en profitâmes si bien, que je puis dire ici sans vanité, qu'il y avoit dans Lisbonne peu de familles mieux instruites de leur Religion. Je l'étudiai sous lui pendant deux ans, après lesquels, tous mes freres étant pourvûs, & me trouvant moi-même en âge de le faire, je pensai sérieusement à prendre un parti. Le soin qu'on avoit pris de mon éducation me mettoit en état de choisir. Les Mathématiques & la science des Armes que j'avois cultivés, pouvoient faire de moi un bon Officier. Je sçavois assez les Loix pour être un Magistrat passable, & j'avois assez de Théologie

pour pouvoir entrer dans l'état Ecclésiastique. Ce dernier parti étoit celui pour lequel je me sentoís plus de penchant. C'étoit le fruit des instructions de D. Poketos. Une seule chose m'arrétoit, c'est la pureté & la sainteté qu'exige cet état, qui, selon ce vénérable vieillard, étoit redoutable aux Anges même. Cette considération me tint quelque temps en suspens. Un accident qui me survint, & qui me donna occasion de m'instruire par moi-même, de la manière dont on vit aujourd'hui dans cet état, m'en donna autant d'éloignement que j'y avois d'abord pris de goût.





## C H A P I T R E I I.

*Ranuccio tombe malade. Comment il est traité.*

**D**Om Pedre m'ayant envoyé pour quelques affaires pressantes, qu'il ne pouvoit aller terminer lui-même, je fis une si grande diligence, que je me sentis au retour attaqué d'une pleurésie. Je ne trouvai personne en arrivant au logis. D. Pedre étoit à une maison de Campagne, que nous avions à six milles de Lisbonne, où il devoit passer plusieurs jours. Pour Hortensia, elle n'étoit point encore revenue d'une partie de dévotion qu'elle avoit fait avec quatre dévotes de ses amies chez les PP. Recolets del Campo do Curral. A peine me fûs-je mis au lit, dans l'espérance d'y trouver du soulagement, quelle rentra avec ses quatre dévotes, qui sçachant que j'étois malade, vinrent me rendre visite. La conversation commença par un

grand sermon qu'elles me firent sur la résignation à la volonté de Dieu , sur le peu de fonds qu'on doit faire sur la vie , & se termina par une exhortation pressante de me confesser au plutôt. Je leur répondis que rien ne pressoit , & que je croyois plus à propos d'avoir d'abord recours au Medecin. Là-dessus elles recommencerent à me sermonner ; de sorte que pour avoir du repos j'eus obligé de dire que j'en passerois par tout ce qu'on voudroit.

Dès qu'elles se furent retirées , j'eupriai instamment Hortensia de me faire venir promptement le Medecin, en qui j'avois plus de confiance que dans tous les Sermons de ces Béates. Nous en avions un très-habile nommé le Docteur Campanello : mais Hortensia qui étoit si dévote qu'elle ne gouvernoit plus sa maison que sur les avis de ses Confesseurs , lui avoit ôté notre pratique , pour la donner à un autre nommé Caramuelo. Ce dernier avoit une pension du Clergé , en reconnaissance des services qu'il lui avoit rendus , & qu'il lui rendoit encore :

tous les jours. Elle l'envoya prier de venir sur le champ : mais il ne le lui promit que pour le lendemain , parce qu'il étoit occupé à dépêcher un gros Chanoine , qui lui étoit recommandé par quatre jeunes Licenciés , qui n'attendoient que sa mort pour se mettre en possession de ses Bénéfices.

Il me fallut donc prendre mon mal en patience. Caramuelo fut aussi exact à sa parole , qu'il l'avoit été à tenir celle qu'il avoit donnée aux Licenciés. Il vint au logis dès qu'il eût mis le Chanoine en possession de l'autre monde. Après avoir examiné tous les symptômes de ma maladie , il déclara que c'étoit une pleurésie. Il ne falloit pas être grand Docteur pour en dire autant : mais il falloit être aussi grand assassin pour me proposer des remèdes tels qu'il en ordonna. Ils consistoient tous en rafraîchissemens , & il recommanda sur tout qu'on ne me fit boire qu'à la glace. Je crus entendre prononcer mon Arrêt de mort , lorsque je lui entendis donner cet ordre. Il s'aperçût de mon trouble ,

& croyant me rassurer beaucoup : Seigneur Ranucio , me dit-il , ne craignez rien de mes ordonnances. Si elles vous paroissent un peu nouvelles , elles n'en sont pas moins bonnes , & le Clergé dont j'ai l'honneur d'être persionnaire s'en trouve bien. Je le crois , lui dis-je , vous travaillez pour lui ; mais je ne veux pas l'enrichir par mon enterrement , ni suivre la Princesse du Brésil , que vous venez de tuer avec de pareils remedes. Si ceux que je lui ai donné , reprit-il , n'ont pas eu le succès que j'en esperois , ce n'est pas ma faute. La petite verole dont elle est morte , est une de ces maladies obstinées , qui , comme les enfans gâtés , ne veulent point démordre du train qu'on leur a laissé prendre : on l'avoit jusqu'ici accoutumée aux cordiaux , elle trouve étrange qu'on la traite aujourd'hui d'une façon toute opposée. Elle se roidit contre nos Ordonnances , & aime mieux emporter les malades , que de nous les laisser guérir : mais nous ne sommes ni plus tendres , ni moins obstinés qu'elle , & nous nous roidirons tant

contre elle , qu'il faudra bien qu'elle s'accoutume enfin à nos remèdes. Il en est de même , ajouta-t'il , de la maladie dont vous êtes attaqué. Les remèdes que je vous ordonne sont un peu nouveaux à la vérité , mais ils ne vous en guériront pas moins , attendu qu'ils sont conformes , aux principes incontestables de la nouvelle Medecine. Il termina tous ces beaux raisonnemens par un aphorisme Grec , qui convenoit autant au sujet , que les remèdes qu'il venoit de prescrire convenoient à ma maladie : le résultat de cette visite fut que je ne ferois rien de ce qu'il avoit ordonné.



### CHAPITRE III.

*Guérison de Ranucio , à qui attribuée.  
Ce qui lui arriva ensuite.*

**C**ependant les amies de Dona Hortensia qui m'étoient venuës voir la veille , n'eurent rien de plus pressé que de répandre la nouvelle

de ma maladie ; il n'est point de meilleure trompette que les femmes, sur tout les dévotes. On en savoit déjà jusqu'aux moindres circonstances dans tous les Convents de Lisbonne ; & comme D. Hortensia y étoit fort connue , ce ne fut pendant tout le jour qu'un concours de Moines , qui vinrent au logis pour prendre part à son affliction , & tâcher de me soulager.

Dans cette pieuse intention, ils avoient apporté tout ce qu'ils avoient de plus précieux & de plus achalandé en reliques. Ils se disposoient à en faire l'essai sur moi, lorsque malheureusement pour eux D. Pedre qu'on avoit informé de ma maladie arriva. L'antipatie qu'ils savoient qu'il avoit pour eux, arrêta tout à-coup leur zèle. Ils se contentèrent de me faire une courte exhortation à la patience , après quoi ils se retirèrent au grand regret d'Hortensia, qui s'attendoit à une guérison immanquable.

Il n'eût rien de plus pressé que d'envoyer chercher le Medcin Campanello , qui vint presque dans



le moment. Ce Docteur sortoit, à ce qu'il nous dit, du Couvent des Cordeliers, où il avoit passé trois jours auprès du Gardien, qu'il avoit eu toutes les peines imaginables à guérir d'une indigestion. Il ne s'amusa point comme son Confrere à faire de grandes dissertations sur ma maladie, mais il courut au remede, & commença par me faire tirer en sa présence six palettes de sang. Je me trouvai un peu soulagé après cette opération. On en fit le soir une seconde, qui n'eût pas le même succès. On en ordonna le lendemain une troisième, après laquelle je me trouvai plus mal. Le Docteur crût alors qu'il étoit à propos, crainte de surprise, de mettre ordre à ma conscience; ce que je fis avec beaucoup de présence d'esprit & de résignation. Il étoit temps; car à peine eûs-je fini que je tombai dans une profonde létargie, pendant laquelle on me crût mort.

On se figure sans peine l'affliction & la douleur de toute la famille; ce n'étoit que pleurs & que cris dans toute la maison. Ceux de ma

mere sur tout auroient attendri les personnes les plus insensibles. Campanello touché de sa douleur & de l'état où il me voyoit, épuisa tous les secrets de son art pour me tirer de cet assoupissement mortel : mais tous ses efforts furent sans succès. Cependant Dona Hortensia ne sçavoit à quel Saint recourir. Il n'y en a point dans le Ciel, si petit qu'il soit, auquel elle ne me recommanda plus de mille fois. Enfin ne sçachant plus comment me tirer d'affaire, elle s'avisa d'un expédient, que je ne rapporte ici que pour faire voir jusqu'où va la tendresse des meres pour leurs enfans, & leur foible pour les Moines. Comme elle ne comptoit plus sur moi, dans l'excès de sa douleur, elle promit, si j'échappois de cette maladie, de me faire entrer dans l'Ordre de saint François.

A peine eût-elle fait cette priere, que le hazard voulut que je donnasse quelques signes de vie. Elle cria aussi-tôt au miracle, & se jetant à mon cou, m'exhorta de ratifier le vœu qu'elle venoit de faire.

pour moi. J'étois encore si assoupî, que je n'entendis rien de ce qu'elle me disoit. Tout ce que je pûs faire, dans l'abattement où j'étois, fût de la reconnoître & de lui témoigner par un serrement de main combien j'étois sensible à ses soins & à ses larmes; ce qu'elle prit pour un consentement que je donnois à ce qu'elle venoit de faire.

Cependant le Médecin me voyant revenu de mon assoupissement redoubla ses soins & ses remèdes. Ils ne furent pas sans succès, & grâces à son sçavoir, je me trouvai beaucoup mieux quelques heures après. Dona Hortensia attribuoit ce changement à la vertu du Saint, qui sans doute n'y avoit pas nui. La santé me revint de jour en jour, de sorte que je me rétablis parfaitement; moyennant un régime que Campanello me prescrivit, & que j'observai très-exactement. Pour achever de me fortifier, on me proposa d'aller prendre l'air à la Campagne. J'ai dit que nous avions une Maison de plaisance à quelques milles de Lisbonne: mais comme elle étoit sur le bord du

Tage , & qu'on appréhendoit que l'air n'y fût pas assez sain pour une personne convalescente , Dom Pedre me demanda si je voudrois aller passer quelque temps chez son frere le Licentié. Cet Ecclésiastique avoit une des meilleures Cures du Diocèse , & située dans un lieu très-sain & très-agréable. J'acceptai cette proposition avec d'autant plus de plaisir , que me sentant encore quelque goût pour le Sacerdoce , c'étoit une occasion pour moi de voir comment on vivoit dans cet état. Dona Hortensia qui sçavoit que ce Curé étoit autant ennemi des Moines qu'elle en étoit coëffée , fit tout ce qu'elle pût pour me détourner de ce voyage. Eh quoi ! mon Fils , me dit-elle , à peine êtes-vous sorti d'une maladie où nous avons pensé vous perdre , que vous parlez déjà de nous quitter ; avez-vous donc oublié la promesse que vous avez faite à Dieu , lorsqu'il vous a arraché des bras de la mort ? Songez que vous avez des choses bien plus sérieuses à faire , que d'aller vous divertir chez votre Oncle.

Ce discours fut une énigme pour Dom Pedre & pour moi. Il la pria de s'expliquer, ce qu'elle fit en lui rapportant le prétendu miracle qui s'étoit fait pendant ma létargie. Il seroit difficile d'exprimer la surprise où nous fûmes l'un & l'autre à cette nouvelle. Don Pedre me demanda si j'avois fait réellement cette promesse. Je lui répondis que je n'en avois jamais eu la moindre idée, & que quand je l'aurois fait pendant ma létargie, [ce qui ne m'étoit guères possible,] j'étois assez instruit pour sçavoir que de pareilles promesses ne m'engageoient en aucune façon. Ainsi donc, Madame, reprit il d'un air fort sérieux, vos Directeurs ont crû disposer de mon fils par votre canal ! Mais dites moi, je vous prie, nos enfans sont ils à nous pour en disposer de la sorte ? Pensez-vous que les droits que la nature nous donne sur eux, aillent jusqu'à les tyranniser ? Non, Madame, nous ne sommes leurs peres que pour les rendre heureux autant qu'il est en notre pouvoir. Eh, quel bonheur voudriez-vous que votre fils trou-

vât dans un état où il y a aujourd'hui moins de charité & moins de vertu qu'on n'en trouve dans le monde ? Pour moi, quelques soient vos engagements, je vous déclare que je ne consentirai jamais que mon fils soit Moine. J'ai trop de Religion, & j'aime trop mon sang pour souffrir qu'il se mêle dans une compagnie d'hommes, à qui pour la plupart le dépit & l'étourderie a fait prendre le parti de vivre aux dépens des simples qui les admirent.

Ces paroles que Dom Pedre prononça avec vivacité, piquèrent Dona Hortensia ; elle ne répliqua pourtant point, & l'écouta sans sortir de la retenue & du respect qu'une femme doit toujours à son époux. Comme je sçavois qu'il n'y a rien de plus délicat ni de plus sensible pour les femmes, que de parler mal devant elles de leurs Confesseurs, je m'efforçai de mettre la conversation sur une autre matière : mais Dom Pedre n'y voulût jamais entendre. Ecoutez-moi, mon fils, me dit-il, les choses que j'ai à vous dire sont plus importantes que vous ne pensez, &

tel maudit ses parens au fond d'un Cloître, qui leur donneroit dans le monde mille bénédictions, s'ils leur avoient parlé aussi sincèrement que je le fais.

Il faut convenir, poursuivit il, que l'état Monastique étoit dans son origine tout ce qu'il y avoit de plus parfait dans la Religion. Quitter ses parens pour suivre J. C. renoncer à sa volonté pour faire celle des autres, abandonner ses biens, & renoncer à tous les plaisirs qu'on peut prendre innocemment dans le monde pour aller s'ensevelir dans la retraite; c'est, selon moi, l'effort d'une vertu plus qu'humaine & le plus grand triomphe de la grace. Aussi suis-je enchanté lorsque je vois dans les premiers siècles de l'Eglise ces pieux Solitaires renoncer aux fortunes les plus brillantes pour ne s'occuper dans les déserts que de Dieu & de leur salut. Tels étoient ces premiers Anachorètes. Telles étoient ces fameuses Laures, où l'on voyoit des milliers de Moines se disputer à l'envi le Royaume des Cieux, & enchérir sur les austérités

les uns des autres pour y parvenir : La bonne odeur qu'ils répandoient dans ces déserts jusqu'alors inhabités, leur attira une multitude innombrable de disciples; de sorte que par une métamorphose toute divine on vit dans ces siècles heureux les déserts se changer en Villes, & les Villes devenir des déserts.

Ce qu'on avoit vû en Orient, nos ancêtres l'ont vû en Europe. Les Benoîts, les Bernards, les Dominiques, les François, les Brunos à l'imitation de ces premiers Solitaires, assemblerent des Disciples, auxquels ils communiquèrent une partie de cet amour pour la pénitence dont ils étoient animés. Mais ces Disciples, au-lieu d'habiter ces déserts, comme leurs saints Fondateurs, crurent mieux faire en se retirant dans les Villes pour être plus à portée d'édifier, & de gagner des âmes à Dieu. Leur intention étoit plus louable que prudente. Leur vie sainte leur attira en effet grand nombre de Disciples. Les Monastères se peuplèrent & s'enrichirent par la libéralité des Fidèles.



l'occasion. Il me paroît , lui dis-je mon pere , que vous êtes très au fait de la vie des Moines. Cependant , & c'est ce qui m'étonne , je ne vous en ai jamais vû fréquenter. C'est précisément , reprit-il , parce que je les connois , que j'en use ainsi. Un pareil commerce , mon fils , ne convient qu'à des petits esprits , ou qu'à des femmelettes. Aussi ne verrez-vous jamais les Moines s'ocier qu'avec ces fortes de personnes , parce que ce n'est qu'avec celles-là qu'ils font ce qu'ils appellent leurs bons coups. Là-dessus il me raconta quelques-uns des tours de ces devots coupeurs de bourse , qui me divertirent fort. Il m'en alloit raconter bien d'autres ; mais le Comte d'Azevedo l'ayant envoyé chercher pour lui communiquer quelque ordre de la Cour , dont l'exécution pressoit , il me quitta pour se rendre auprès de ce Seigneur.

## CHAPITRE



## CHAPITRE IV.

*Ranucio est sollicité de se faire Religieux. Peinture agréable & naïve de la vie Monastique.*

J E remontai dans ma chambre , où je m'occupai quelques momens à lire. A peine avois-je commencé que je vis entrer un Religieux qui me salua très-civilement , & me complimenta sur ma convalescence. C'étoit le P. Pancraccio , un des Directeurs de ma mere. Je dis un , car elle en avoit autant que nous avons de Couvents à Lisbonne ; mais celui-ci étoit un des privilégiés. Elle ne le voyoit que pour les péchés mignons , ou pour les grandes affaires. Il s'en falloit pourtant bien que ce fut un genie. C'étoit au contraire un esprit , si j'ose le dire , des plus épais & des plus matériels , mais en revanche un des plus beaux hommes qu'on pût voir. C'en est , comme on sçait , plus

qu'il n'en faut à un Moine pour se faire courir des femmes. Aussi celui-ci étoit-il la coqueluche de toutes les Dames de Lisbonne. Je crus en le voyant qu'il en vouloit à Dona Hortensia ; c'est pourquoi je lui dis , après l'avoir fait alléoir , que j'allois la faire avertir ; il n'en est pas besoin , Seigneur Ranucio , me dit-il , je viens de la quitter , & ce n'est qu'à vous que j'en veux. Elle vient de m'apprendre ce qui s'est passé dans votre maladie , & la manière miraculeuse dont notre saint Patriarche vous en a tiré. Je n'en attendois pas moins de sa puissante intercession , & de la confiance que Madame votre mere & vous avez toujours eu en lui. Cependant permettez-moi de vous faire de petits reproches de sa part sur votre ingratitude. Vous sçavez à quelle condition vous avez été guéri , & j'apprends que vous refusez de l'accomplir. Ignorez-vous que *Melius est non vovere quam* &c. reliqua ; qu'il vaut mieux ne pas faire de vœu , que de , &c. Vous êtes à Dieu & à nous par celui que vous

avez fait. Nous avons hipotéque sur vous, & vous ne pouvez nous échaper sans tomber dans l'apostasie, qui est un crime énorme par toutes les Inquisitions du monde.

Je sçai, lui dis-je, mon Pere, qu'on ne se mocque point de Dieu, & qu'il faut tenir ce qu'on lui a promis. Mais vous mocquez-vous des hommes de me vouloir rendre garent d'un vœu auquel je n'ai jamais eu de part ? Qui ! moi, faire vœu d'entrer dans votre Ordre, moi qui ne sçaurois voir un Religieux sans être touché de compassion, & sans... Il est vrai, interrompit Pancracio, que notre extérieur n'est pas fort attirant pour des jeunes gens qui sont comme vous, dans l'âge des plaisirs ; notre air composé, l'austérité de notre Règle, nos habits rudes & grossiers, tout cela n'est pas fort agréable à un jeune homme qui trouve dans le monde toutes les commodités & les douceurs de la vie ; mais il ne faut pas toujours juger des choses par les apparences. Le monde tout riant qu'il paroît a ses épines. Notre vie,

toute austère qu'on la trouve, à ses plaisirs. Il est dur en apparence de quitter sa famille & ses biens, pour embrasser l'état de Mendiant : mais vous ne sçavez peut-être pas que les Mendians n'en ont que le nom, & qu'ils possèdent plus de biens que les plus riches Seigneurs. Ceux-ci n'ont que quelques Maisons, ou tout au plus quelques Villages qui leur appartiennent, pendant qu'un Religieux en a plusieurs dans toutes les Provinces de l'Europe, dans presque toutes les Villes, & jusques dans le nouveau monde. Nous renonçons, il est vrai, à toute propriété : mais sous ce voile précieux de pauvreté Evangelique, nous regorgeons de tout. Le monde, que nous avons quitté nous accable de ses faveurs, comme s'il étoit fâché de nous avoir perdu, & qu'il voulût, à quelque prix que ce soit, nous attirer une seconde fois à lui. Plaisirs, honneurs, biens, fortune, tout nous rit. Dès que nous paroissions quelque part, il semble que notre saint habit en écarte tout ce qui s'y pourroit trouver de disgracieux. Le

mari craignant de nous porter ombrage par sa jalousie, nous laisse seuls avec sa femme. L'Amant se retire, & nous abandonne sa Maîtresse. Les peres, & les meres surtout, qui nous regardent comme des Saints, mettent leurs filles sous notre direction, & nous les confient avec plus d'assurance, qu'ils ne feroient au plus honnête homme. Voilà pour les Villes.

A la Campagne, nouveaux agréments; toujours bien reçus par tout où nous allons. A table toujours la place la plus honorable; toujours les meilleurs morceaux, les vins les plus exquis, le café le plus excellent, les chambres les plus propres; le linge le plus fin; les lits les plus mollets, tout cela pour nous dédommager un peu de cette austérité & de cette mortification, qui ne se trouve que dans notre habit.

J'écoutois avec attention le discours de Pancracio, qui croyoit par là me donner beaucoup de goût pour son état: mais il ne s'appercevoit pas que ce qu'il m'en disoit, étoit plus capable de m'en éloigner.

Il alloit continuer , lorsque Dom Pedre entra brusquement dans la chambre : il n'avoit point apparemment apperçu les sandales , que le Moine avoit laissées à la porte , & qui sont parmi nous comme deux bornes sacrées , qu'aucun mortel n'oseroit franchir. Pancraccio ne l'eût pas plutôt entrevu qu'il sortit , après m'avoir néanmoins bien recommandé de ne faire part à qui que ce soit de la conversation que nous venions d'avoir ensemble. Dom Pedre qui se souvenoit encore de la dispute qu'il avoit eue avec Dona Hortensia au sujet de mon prétendu vœu , se douta bien que le Moine n'étoit pas venu sans dessein. Il me demanda compte de ce qu'il m'avoit dit : j'obéis en lui faisant un petit précis de notre conversation , qui le réjouit fort.





## C H A P I T R E V.

*Ranucio va chez son Oncle. Portrait de ce Licentié. Conférences. Comment elles se font en Portugal.*

L'Entrevûe que j'avois eue avec Pancraccio, fit craindre à Dom Pedre que les Moines à force de revenir à la charge, ne me débauchassent enfin. Pour me mettre à couvert de leur séduction, il me proposa une seconde fois d'aller passer quelque temps chez Dom Antonio son frere. J'acceptai la proposition avec joye. C'étoit le vrai moyen de me délivrer des importunités de Dona Hortensia, qui ne me parloit que de vœux & de Couvent du matin au soir. Je partis donc, & après deux jouts de marche, j'arrivai chez le Licentié, qui me reçût avec toutes les marques d'amitié. C'étoit un homme de cinq pieds de haut sur quatre de circonférence, une face enluminée & relevée d'un



grand nombre de rubis Bachiques , des yeux bordés du plus vif incarnat, des jouës telles qu'on en donne à Borée, un menton qui lui descendoit à triple étage sur la poitrine. Voilà quelle étoit à peu près sa phisionomie. Le reste n'avoit rien de particulier, à la réserve des jambes qui étoient extrêmement grosses, mais proportionnées à la masse du corps qu'elles portoient. Je le trouvais à table vis-à-vis d'une jeune & fort jolie gouvernante, qu'il me dit être la fille de sa servante. Je le crus pieusement : toutefois j'entrevis dans la phisionomie de la jeune fille des traits qui pouvoient justifier les attentions qu'il me parût que le Licencié avoit pour elle.

Dès qu'il me vit entrer, il se leva, non sans peine, pour m'embrasser; ensuite m'ayant fait asseoir auprès de lui, il fit rapporter ce que l'on avoit déjà commencé à desservir du souper. On nous donna du vin des Messës, dont nous fîmes une ample effusion. Je dis nous; car quoique Dom Antonio eût presque soupé, il recommença à manger.

comme un homme qui n'auroit point fait d'autre repas dans la journée. Celui-ci nous mena jusqu'à deux heures après minuit, sans que le Licentié qui avoit la Messe à dire le lendemain discontinuât de boire. L'empressement qu'il avoit d'apprendre des nouvelles de la famille, le lui fit sans doute oublier. Je satisfis à toutes ses questions, après quoi nous nous retirâmes assez bien conditionnés; j'allai me mettre au lit, d'où je ne sortis que pour entendre la Messe, qu'il célébra sans le moindre scrupule.

Nous nous trouvâmes en entrant au logis en assez grande Compagnie. C'étoit deux Dames d'Evora dont l'une étoit de sa connoissance, que la belle saison avoit attirés à la Campagne; elles étoient venuës avec un Gentilhomme Espagnol dans le dessein de surprendre mon Oncle, & de lui demander à dîner. Il les reçut parfaitement bien; & leur témoigna qu'elles ne pouvoient lui faire plus de plaisir. Tandis qu'il étoit occupé à donner ses ordres à la gouvernante, nous vîmes arriver

les uns après les autres six Curés du voisinage : ils venoient , à ce qu'on nous dit , pour la Conférence , qui devoit se tenir ce jour-là chez Dom Antonio , qui étoit leur Doyen. Comme je n'avois jamais entendu parler de ces sortes de cérémonies , je demandai ce que c'étoit. On me répondit que c'étoit des Assemblées établies par les Evêques dans chaque Doyenné , auxquelles les Curés étoient obligés de se trouver. Là on proposoit quelque point de Théologie , de Morale , ou quelque Cas de conscience , sur lequel chacun donnoit son avis & sa solution. L'on envoyoit ces avis à l'Evêque , qui les faisoit examiner & rédiger par ses Théologiens , pour les donner ensuite au public.

C'étoit-là le sujet qui attiroit ces Messieurs chez mon oncle. Ils étoient tous magnifiquement montés , & ne se sentoient point de la misère du temps. Dès qu'ils eurent mis pied à terre , ils saluerent leur Doyen , qui répondit à leur civilité par un Jambon qu'on servit en attendant le dîner ; ils y firent honneur. Les Da-

mes qui n'avoient pas compté se trouver, en si grande compagnie, voulurent s'en retourner, dès qu'elles eurent déjeûné. Mais ces Messieurs & Dom Antonio leur firent tant d'instances, qu'ils les engagèrent à rester. On apporta des Cartes & on se mit à jouer pour passer le temps.

Pendant que l'on étoit dans cette sérieuse occupation, un Païsan, dont la femme étoit à l'extrémité, vint demander pour elle les Sacramens. Dom Antonio occupé à donner ses ordres à la cuisine, pria quelqu'un des Licentiés de vouloir bien se détacher un moment pour aller faire cette fonction en sa place. Tous s'offrirent, mais pas un ne voulut quitter le jeu que la partie ne fut finie; desorte que la pauvre femme eut le temps de mourir, & se trouva effectivement morte lorsqu'on y arriva. Cet accident n'attrista & ne déranger point les Licentiés, qui continuèrent de jouer, jusqu'à ce qu'on vint avertir que l'on avoit servi.

Chacun alors quitta sur le champ

les Cartes, & passa dans la Salle où se donnoit le festin. La profusion y régnoit de tous côtés, le vin y étoit servi à pleines cruches. Il y en avoit six qui, pour leur grandeur, auroient pû servir aux purifications de toute une Synagogue. La table étoit servie des mets les plus exquis, & pouvoit-le disputer pour la délicatesse à celle de nos Prélats les plus sensuels. Je vis alors sur le visage de tous ces Messieurs un air de sérénité & de délectation pareil à celui d'un Abbé de Cour, qui vient d'être nommé à quelque gros Bénéfice. Après un *Benedicite* fort succint on donna sur les viandes. Jamais je ne vis manger de si bon appetit. Les morceaux se succédoient avec tant de vîtesse, que les paroles n'avoient pas le temps de sortir de la bouche. Aussi n'en dit-on pas quatre pendant le premier service, excepté pour demander à boire. Elle se fit enfin un passage au second. Les Dames pour qui ces sortes d'indigestions sont très dangereuses, furent les premières à entrainer la conversation. Elle fut d'a-

bord un peu sérieux ; mais le vin que l'on verfoit à grands flots la rendit bientôt enjouée. On commença par y passer en revûe les Curés du voisinage qui avoient eu des aventures. Celui de Monte Hornovo , dit un des convives , est bien malheureux d'être tombé entre les mains d'un Evêque tel que le sien ; il ne cesse de le persécuter , le tout parce qu'il n'a pas assez observé les degrés de consanguinité avec une de ses parentes qu'il avoit auprès de lui : comme si dans nos campagnes nous étions obligés d'être aussi bons Canonistes que ces Messieurs. S'il est maltraité , reprit un autre , c'est qu'il le veut bien. Que ne faisoit-il comme j'ai fait avec notre Patriarche ? Deux Reaux l'auroient tiré d'affaire. Le bonhomme vouloit aussi s'aviser de me chicaner au sujet d'une nièce que j'ai chez moi. Qu'ai je fait ? J'ai sçu qu'il étoit fort entousiasmé d'un nouveau Catéchisme qu'il vient de donner , & qui a déjà bien effuyé des contradictions : je l'ai acheté & lui ai promis de l'enseigner dans

ma Paroisse. Par-là nous sommes devenus les meilleurs amis du monde. Il est vrai que son Catéchisme ne vaut pas le diable, quoiqu'il ait mis ses cinq sens de nature pour le rendre passable. Mais que me fait cela? Le pauvre homme a la manie de vouloir passer pour Auteur. Je profite de sa folie pour rester tranquille, & je ris sous cape de son extravagance. C'est agir en homme d'esprit, dit un troisième, il n'y a que des sots qui ne sçavent pas mettre à profit les bévûes de leurs supérieurs. *Répondez au sot selon sa sottise*, dit Salomon. Pour moi je tiens que c'est être archi-fou, que de se faire des affaires, plutôt que de souscrire à ce que nos Prélats exigent de nous. C'est ce que nos Sçavans ne veulent point entendre, & c'est ce qui a perdu Porto Reijo, & ses élèves, qui n'ont jamais fait d'autre mal que d'être aussi instruits que ceux qui les condamnent sont ignorans. C'est toujours fort bien fait d'en user ainsi, répondit un des plus jeunes Licenciés. Pourquoi diantre s'avisent-ils d'é-

tudier & d'écrire? Que ne font-ils comme nous? Au Diable soient les Livres & les Sçavans. Pour moi j'en suis pour cette belle Sentence du Sage : *Vinum & mulieres non faciunt hereses*, c'est-à-dire, les femmes & le vin ne font point d'hérésies. Ami, poursuivit-il, en présentant son verre, *dote nobis de oleo vestro & vinum bonum qui tatificat juventutem meam.*

Les Licentiés applaudirent fort à cette belle saillie, & l'on bût à la ronde. On tomba ensuite sur les intrigues galantes de quelques Dames du voignage des plus qualifiées, dans le recit desquelles ils n'épargnèrent pas beaucoup la pudeur de celles qui étoient présentes. Comme ces Messieurs ont les oreilles rebattuës des sottises qu'on leur va dire, ils s'imaginoient que les nôtres y devoient être aussi accoutumées.







## CHAPITRE VI.

*Arrivée de Dom Rodriguez d'Alcugna. Portrait de ce Gentilhomme..  
Comment il traite les Licentiés.*

Nous étions en train , & l'on peut dire que la joye régnoit parmi les Convives , lorsqu'on vint avertir Dom Antonio qu'un homme le demandoit. Il s'informa d'abord qui il étoit , & comment il étoit mis ; assez mal , lui dit-on , il se nomme Dom Ferdinand Rodriguez d'Alcugna. Ah , ah , dit un des Licenciés , je vois ce que ce peut être. Tenez , donnez-lui ces deux reaux , & que le bon Dieu , & le grand saint Jago le conduisent en paix. On le croyoit parti , mais nous fûmes fort surpris de voir entrer dans le moment une personne inconnue à toute la Compagnie. C'étoit un homme assez mal habillé à la vérité , mais d'une phisionomie respectable , & qui avoit un air vraiment Martial.

Il portoit son Certificat de service sur une jambe de bois, qui remplaçoit celle qu'il avoit perdue. Il commença par saluer fort poliment tous les Licentiés, qui ne daignèrent pas seulement lui répondre par une inclination, ce qu'il remarqua; ensuite s'étant avancé vers le buffet, il y prit un couvert, & vint se mettre à table d'un air aussi aisé que s'il eût été de la maison. Tous les Convives, & mon Oncle lui-même, étonnés de ces manieres, avoient les yeux sur lui, & ne sçavoient qu'en penser. Je vois bien, dit-il, Messieurs, en s'asseyant, que vous êtes aussi surpris de mes façons que je l'ai été moi-même des vôtres. Elles sont en effet de part & d'autre assez singulieres, mais les miennes du moins doivent vous faire voir que je sçai me mettre au-dessus des affronts que me font des personnes à qui ma Compagnie ne peut faire qu'honneur. Vous me les auriez épargnés, si vous sçaviez connoître votre monde, & c'est ce qu'il est à propos de vous apprendre, pour ne vous y pas exposer une autre fois. Sçachez donc, Mes-

seurs, que tel que vous me voyez, je faisois il n'y a pas long-temps une figure des plus brillantes à la Cour, où j'occupois un des premiers postes. Mon zèle pour le Prince me le fit abandonner pour l'aller servir dans ses Armées, où je me distinguai par ma valeur. Les malheurs de la guerre, & des revers de fortune auxquels je n'aurois pas dû m'attendre, me réduisirent bien-tôt à l'état où vous me voyez. Je m'en ferois consolé, sans la perte de dix enfans que j'avois mis dans le Service, & qui malheureusement pour moi ont été tués à la Bataille d'Estremoz, que nous venons de gagner. Comme ils faisoient mon unique consolation, & que j'espérois qu'ils me soutiendroient dans ma vieillesse, je retourne à la Cour, où je me flatte d'obtenir du Prince la récompense de mes Services, & de ceux de mes dix enfans. Cependant, Messieurs, ayant toujours oui dire que vous étiez les Administrateurs des biens des pauvres, sur lesquels ma situation présente me donne un droit, j'ai été bien aise de voir par

moi même comment vous vous acquittiez de cet emploi. Si l'on peut juger par ce que j'en vois, on peut dire que vous vous en acquitez assez bien; & si ceux qui viennent chercher leurs besoins ici en trouvent tous les jours autant, il y a assurément du plaisir d'être de vos Paroissiens.

Quelque piquante que fût cette ironie, les Licentiés ne parurent pas y être fort sensibles; au contraire; voyant que le Cavalier en usoit si librement avec eux, ils crurent aussi ne devoir pas se gêner devant lui; ils reprirent donc leur conversation, qui devint plus gaillarde, à mesure qu'il bâvoient. On se remit sur les galanteries, d'où l'on passa aux paroles équivoques, & enfin aux obscénités; ils en dirent de si fortes, qu'ils se crurent obligés de s'exprimer en Latin pour ne pas absolument faire perdre contenance aux Dames qui étoient présentes. Cette digne matière les mit insensiblement sur celle du mariage, dans laquelle ils parurent très-versés. J'ai sçu depuis que c'étoit-là le

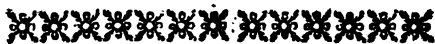
Traité favori de nos Prêtres & de nos Religieux , qui s'y rendent plus sçavans que dans aucun autre de la Théologie , ou de la Morale.

Pendant tous ces discours auxquels je ne prêtois aucune attention , parce qu'ils me révoltoient , j'avois les yeux sur Dom Rodriguez , qui n'en perdoit pas un coup de dent. Je remarquai seulement qu'il n'applaudissoit à cette édifiante conversation, que par des haussemens d'épaules , qu'il faisoit de temps en temps , & dont la plupart des Convives ne s'aperçurent pas.

Quand ils eurent épuisé la matière , & mis les cruches à sec , on pria le Gentilhomme de raconter à son tour quelque histoire. Allons ; Seigneur d'Alcugna , lui dit d'un ton railleur un des Licentiés , il faut payer votre écot : il ne sera pas dit que nous vous aurons donné à dîner *gratis* ; un homme , qui comme vous , a été long-temps à la Cour , doit y avoir vu bien des aventures galantes , & y avoir appris bien des sottises : j'en sçaurois bien d'avantage , répliqua Rodriguez , si j'avois lû vos

Casuiſtes , mais j'aurois aſſez de pudeur pour n'en pas ſalir ma bouche , ni les oreilles d'une Compagnie. Un homme qui ſçait ſon monde , & qui a des mœurs ne tient pas de pareils diſcours , ſur tout devant un ſexe que mérite autant d'être reſpecté , qu'il eſt aimable. Diſpenſez - moi d'une choſe que je n'ai jamais faite , & que je ne ferai jamais. Il eſt une infinité de ſujets agréables avec leſquels on peut égayer une converſation. Puis donc qu'il faut abſolument payer mon écot , je vous ferai le recit d'un petit conte que j'entendis un jour faire au lever du Roy , à la Cour duquel j'étois pour-lors. Quoique les Contes n'ayent de réalité que dans l'eſprit de celui qui les fait , ils ne laiſſent pas d'avoir leur utilité. Vous en jugerez par celui-ci , qui divertit fort le Prince , & qui à ce que j'eſpere , vous paroîtra auſſi inſtructif qu'amuſant.





## LE DIABLE MALADE.

## C O N T E.

U N jour, dit un Courtisan au Roy, Lucifer tomba malade. Grande allarme aussi-tôt dans tous les Enfers. On court aux Medecins, dont on ne manque pas plus dans ce pays-là, que dans celui-ci : mais comme ils ne sont pas plus habiles dans l'un que dans l'autre, ils ne purent guérir sa Majesté infernale. Dona Proserpina sa femme, qui faisoit assez mauvais ménage avec lui, ne fût pas fâchée d'abord de cette maladie. Les femmes pour la plupart se plaisent dans le mal. Toutefois quand elle le vit abandonné des Medecins, elle sentit pour lui un retour de tendresse, & jamais femme ne donna de plus grandes marques de douleur qu'elle fit en cette occasion. Elle lui fit plus d'amitié & de caresses qu'il n'en avoit reçu depuis cinq mille six cent soixante & quatorze ans qu'ils étoient







ensemble ; ce qui causa autant de surprise que de plaisir au Seigneur Lucifer. Enfin après avoir épuisé tout l'art & les remèdes des Médecins , elle voulut essayer ceux qu'elle sçavoit. Dans cette vûe elle lui demanda s'il n'auroit point de répugnance d'en prendre de sa main.

Lucifer lui ayant répondu qu'il les prendroit volontiers , pourvû qu'elle les lui nommât auparavant. Eh bien , lui dit-elle sur le champ , en lui présentant une phiole , prenez donc celui-ci , c'est l'ame d'un Procureur , il n'y a point de plus excellent purgatif.... ni rien de plus dur , ni de plus indigest , interrompit le Diable. Ne vous souvient-il déjà plus que je pensai crever il y a six mois , pour en avoir tâté d'une , quoique vous eussiez eu la précaution de la faire mettre à la daube.

Je l'avois oublié , dit Proserpine , mais voici qui sera plus douillet , c'est l'ame d'un Maltotier , cela ne vous fera point de mal à l'estomach. L'ame d'un Maltotier , reprit Lucifer , tirez , tirez , eh ne sçavez-vous pas que ces ames-là sont accoutumées à

succer la substance du peuple , aux dépens duquel elles s'engraissent , & de par ma fourche , si j'en avalois , elle me succeroit jusqu'à la moëlle des os.

Oh , pour le coup , continua Proserpine , vous ne refuserez pas celui-là , c'est un gros Moine dodu , qui ne s'est jamais nourri que de bisques & de perdrix. Eh fy donc , repliqua sa Majesté Diabolique , vous moquez-vous , suis-je en état de digérer un tel mets ? Sa graisse me reviendrait sur le cœur , & je sens déjà des soulevemens sur la seule proposition que vous venez de me faire.

Ouais , reprit Proserpine , je vois bien que la maladie vous a ôté le goût car vous en faisiez autrefois de bons repas : mais puisqu'il vous faut du délicat nous y réussirons petit-être. Ça je veux vous faire avaler l'ame d'une jeune Nonnain , à qui son Directeur n'a jamais donné aucune tentation. Et où diable la trouverez vous repliqua Lucifer ? Cela vous seroit aussi difficile à rencontrer , qu'un Prélat qui n'auroit jamais

jamais vendu de Bénéfices ; un Prédicateur qui auroit fait tout ce qu'il prêche : Croyez moi , ma chere moitié , ne vous donnez pas la peine de me chercher cela ; j'ai plus rodé le monde que vous , & jamais je n'ai trouvé ni l'un ni l'autre.

Enfin , dit Proserpine , on pourroit du moins vous trouver l'ame du Confesseur d'un Prince, c'est un morceau fort estimé dans le monde , & qui pourroit vous faire du bien. Si cela étoit , reprit Satan , je n'aurois jamais été malade ; car j'en fais tous les matins mes déjeûners. Non , rien de tout cela ne sçauroit me rendre la santé. Il n'y a qu'une chose dont j'ai une envie extraordinaire. On dit que la nature trouve quelque - fois dans des appétits qui lui viennent , des remèdes à ses maux. J'ai un pressentiment que celui que je sens pourroit me tirer d'affaire , mais la difficulté est de trouver ce que j'aurois envie d'avalier.

Ah , mon cher petit diable de mari , repliqua Proserpine , est-il quelque chose de difficile quand il s'agit de sauver ce qu'on aime ? Parle ,

sois sûr que je n'omettrai rien pour te tirer de l'état déplorable où je te vois réduit. Faut-il bouleverser la terre & les cieux, confondre les éléments, & les faire rentrer dans leur premier cahos ? Je vais déchaîner l'Enfer, & le mettre en campagne pour trouver ce qu'il te faut. Il n'est pas besoin d'un si grand vacarme, dit le Prince infernal ; d'ailleurs quand vous mettriez tous les diables en l'air, je doute qu'ils la trouvasent si-tôt. La chose cependant n'est pas absolument impossible, mais elle est si rare, qu'autant vaudroit dire qu'elle ne se trouve point. Et qu'est-ce donc encore que cette Marchandise si rare, dit Proserpine ? De grace, mon cher petit Mignon, ne me fais plus languir. Eh bien, dit enfin Lucifer, puisque vous le voulez sçavoir, je voudrois qu'on me trouvât six Licentiers de Campagne, chastes, sobres, & charitables, & qu'on m'en fit tout à l'heure un bon consommé, je suis sûr que cela me rendroit la vie.

A cet endroit du Conte que Rodriguez n'acheva pas, il se leva de

table , prit son chapeau , & faisant une grande révérence à l'Assemblée , il sortit de la salle , où il laissa nos Convives interdits & confus. Je ne pûs m'empêcher d'admirer le tour ingénieux qu'il avoit pris pour leur dire leurs vérités. Oh pour le coup , dis-je en moi-même , voilà ce qui s'appelle un écot bien payé.

Le consommé dont Rodriguez venoit de les régaler , leur demeura quelque temps sur l'estomach ; il les auroit , je crois , suffoqués , s'ils n'y eussent pourvû par de fréquentes razades. Elles ne pûrent néanmoins empêcher qu'il ne leur revint encore sur le cœur. Le plaisant visage , dit l'un , avec son diable malade. On lui en donnera des Curés comme nous pour le guérir. Par San Jago , dit un autre , si sa diablesse de femme vouloit le guérir , elle n'a-voit qu'à lui faire avaler ce merveilleux Elixir , qui nous est venu de Papimanie , c'est un Elixir si puissant , que j'ai vû avaler à des personnes qui en avoient pris , les plus grosses Abbayes , sans en avoir la moindre indigestion.

Toute la Compagnie éclata de rire à ce discours ; je me doutai bien qu'il y avoit de l'énigme dans ces dernières paroles. Je priai donc le Licentié, près duquel j'étois, de me l'expliquer ; ce qu'il fit de la manière qu'on le verra dans le Chapitre suivant.



## CHAPITRE VII.

*Qui n'est pas le moins curieux, ni le moins intéressant du Livre.*

**V**OUS sçavez, Seigneur Rancio, me dit le Licentié, qu'il y a environ dix-huit à vingt-ans que le Prince Albanus eût un fils de Dona Inés Loyolina, qu'il avoit épousée secrètement avant que de monter sur le Trône de Papimanie. Ce Prince n'avoit fait cette alliance que sur ce qu'on lui avoit dit des richesses & du crédit immense de cette Dame ; mais lorsqu'il vit le malheureux fruit de son mariage clandestin, il résolut de le faire dislon-

dre , avant que les Grands du Royaume & ses Sujets en pussent être informés.

Ce parti , violent en apparence , étoit néanmoins très-raisonnable. Il suffira , pour le justifier , de vous faire ici le portrait du fils qu'il eût de cette ambitieuse Princesse. C'étoit un monstre , qui sous une tête des plus hideuses portoit cinquante bras avec autant de pieds de différente longueur. Tout ce monstrueux assemblage étoit terminé par une queue remplie d'un venin des plus subtils. Mais ce qui le rendoit encore plus épouvantable , c'est que de cette queue partoient des foudres & des tonnerres contre ceux qui n'avoient pas la complaisance de le trouver beau.

Un pareil monstre auroit dû être étouffé dès sa naissance , & c'est sans doute ce qu'auroit fait le Prince Albanus , s'il eût pu l'arracher des bras de sa mere. Mais Inés ne l'eût pas plutôt mis au monde , qu'elle en fit l'objet de toutes ses complaisances & ses délices. Elle poussa même l'aveuglement jusqu'à vouloir , tout



monstrueux qu'il étoit, le faire légitimer, & le mettre au plûtôt sur le Trône de son pere. Tels étoient ses desseins, lorsqu'elle apprit que le Prince étoit, comme j'ai dit, dans la disposition de renvoyer la mere avec l'enfant. Jugez quel fût son étonnement, ou pour mieux dire, sa rage à cette terrible nouvelle. Elle jura, tonna, menaça, & pour intimider son époux, elle lui mit sur les bras tous ses parens qui étoient en grand nombre, & extrêmement puissants. Ceux-ci le menacèrent insolemment de le chasser de son Trône, & l'auroient fait, si le Prince pour se tirer de ce mauvais pas n'eût usé de politique; il leur promit tout ce qu'ils voulurent. En conséquence, il fit assembler tous les Grands du Royaume.

Si cette démarche coûta à son amour, il en fût consolé par l'esperance que les Seigneurs le favoriseroient, dans le dessein où il étoit de faire dissoudre son mariage. Il avoit en effet tout lieu de s'en flater: mais la Princesse, qui s'en défioit, avoit eu la précaution de gagner son Chan-

celier Molinés , qui fit d'abord échouer le projet. Ce rusé Ministre représenta aux Seigneurs , qui s'étoient assemblés au nombre de soixante & douze , les grands biens que cette légitimation procureroit à l'Etat , dont elle assùroit , disoit-il , la tranquillité. Il s'étendit ensuite , selon l'usage des Courtisans , sur les louanges du pere & du fils , d'où il passa à celles des Assistans. Enfin il scût si-bien les disposer , qu'ils n'attendoient tous que la présence du jeune Prince pour lui donner leurs suffrages.

Inès charmée de ces premiers succès en perdit tout le fruit par sa précipitation. Elle n'eût rien de plus pressé que de l'introduire elle-même dans la Salle où se devoit faire le Couronnement. Quelle fût sa douleur ! quand , au-lieu des hommages qu'elle s'attendoit qu'il alloit recevoir , elle le vit charger de malédictions. Les Seigneurs effrayés de sa monstrueuse figure , non-seulement n'en pûrent soutenir la vûe , mais ils s'enfuirent du Palais , malgré les efforts & les belles promesses de Mo-

linés , & s'allèrent cacher dans leurs vignes.

Cet accident que la Princesse auroit dû prévoir , si l'amour-propre & l'ambition ne l'avoient point aveuglée , ne lui fit point abandonner son entreprise. Elle résolut de la tenter une seconde fois , & n'en différer l'exécution , qu'autant de temps qu'il en falloit aux Seigneurs pour se remettre de leur frayeur. La crainte de retomber encore dans le même inconvenient lui fit prendre de nouvelles précautions. Elle consulta ses parens sur les moyens qu'elle devoit mettre en usage pour y réussir. Tous lui conseillèrent de s'adresser à un nommé Tellerio , qui étoit pour ainsi dire le factotum de la famille. C'étoit un vieux Gaulois fort versé dans la Magie , dont la Compagnie avoit éprouvé la science & les talens en plus d'une occasion : il y étoit en effet très-habile. Pour donner ici une légère idée de sa capacité , je me contenterai de dire que ce vieux Druide avoit quelque-temps auparavant enforcé un des plus grands Empires du monde.

à qui il avoit fait adorer des Tableaux & des Poupées à la place du vrai Dieu. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il avoit même trouvé le secret de fasciner les yeux du Prince Albanus, à qui il avoit fait croire que ce culte impie & ridicule n'avoit cependant rien que de légitime.

Tel étoit le digne personnage auquel Inés s'adressa. Comme l'installation du fils unique étoit une entreprise, où la gloire de toute la famille étoit intéressée, le vieux Druide qui avoit l'honneur d'en être, redoubla ses efforts pour y réussir. Dans cette vûe il évoqua toutes les puissances terrestres & infernales, & composa avec leur secours un Elixir Diabolique, qu'il envoya à la Princesse par un de ses Valets de pied. Inés le reçut avec toute la joye imaginable; & pour récompenser la personne du Maître dans celle du Valet, elle fit à celui-ci un présent considérable: [présagé heureux de ce qu'elle devoit faire un jour, pour ceux qui la serviraient avec zèle dans son entreprise.]

Pour mieux cacher encore ses desfeins, elle fit conformément aux instructions de Tellerio, préparer un grand festin, auquel elle invita les Seigneurs de la part du Prince son époux. On eut grand soin de leur cacher le véritable motif d'une démarche si honorable pour eux; mais la plupart s'en doutèrent; aussi de soixante & douze qui vinrent la première fois au Palais, ils ne s'y trouvèrent celle-ci, que trois ou quatre. On ne les introduisit pas d'abord devant le Prince, parce que l'on attendoit les autres. Mais ceux-ci ne venant point, on les fit enfin entrer dans la Salle du festin, où le Prince & Inés les reçurent avec beaucoup de caresses. On ne parla que de joye, & nullement du sujet pour lequel ils avoient été mandés. Ce ne fut que lorsque la Princesse s'aperçût que l'Elixir qu'elle avoit fait mêler avec le vin, commençoit à faire son effet. Jamais charme n'en produisit de si prompt ni de plus singulier. Outre qu'il leur ôta la connoissance & le jugement, il leur fascina les yeux, &

leur fit voir des choses aussi admirables qu'extraordinaires.

Ce qui les frappa d'abord fût la métamorphose subite du Prince Albanus, qui leur parut tout autre. Un air majestueux & divin avoit succédé aux rides qu'on voyoit auparavant sur son front : il leur parût alors, non comme un homme, mais comme un Dieu qui leur alloit annoncer ses Oracles, qu'ils devoient recevoir avec respect. A ses côtés ils voyoient deux Tables, sur lesquelles étoient les récompenses ou les châtimens qui les attendoient, suivant le parti qu'ils prendroient. Sur la première étoient des Brevets & des Patentes pour des Principautés, des Gouvernemens & des Commanderies. Enfin on y voyoit tout ce qui est capable de flater l'ambition & l'avarice des hommes. Autour de cette Table, on lisoit cette inscription Latine, qui y étoit gravée en lettres d'or : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* L'autre n'étoit couverte que de Lettres de bannissement, d'Arrêts pour les Galeres, de Carcans & de Fouets, avec cette

autre inscription : *Hac vos poena manet*. Autant que ces derniers objets leur inspiroient de terreur, autant les premiers attiroient leur attention, & flatoient leur cupidité. Inés qui s'en apperçut, commença alors à bien augurer de son entreprise, & envoya chercher aussi-tôt son fils.

Ils étoient encore dans cette espèce d'extase, lorsqu'il entra dans la Salle accompagné de douze de ses parens maternels. Ce fut alors que le charme eut son plus grand effet. Ce monstre qui les avoit fait fuir quelque temps auparavant, n'eut plus pour eux rien d'hideux, ni d'épouvantable; ils ne le regardoient plus avec cette horreur qu'il leur avoit inspiré la première fois : au contraire, ils l'embrasserent, le caressèrent, & le prièrent d'excuser l'injure qu'ils lui avoient faite, en ne lui rendant pas d'abord les honneurs qu'il méritoit. Ils ajoutèrent, que pour réparer le passé, ils étoient prêts non-seulement à le reconnoître pour l'unique héritier de la Couronne, mais encore de se sacrifier pour lui, si cela étoit nécessaire. Inés les remercia de

leur générosité ; & pour leur marquer combien elle en étoit reconnoissante, elle leur fit donner par son époux à chacun une Principauté, les assurant qu'elle n'en demeureroit pas-là, mais qu'elle leur prodigueroit ses bienfaits à proportion du zèle qu'ils feroient paroître pour son fils. On procéda ensuite à la légitimation de ce monstrueux enfant, qui après un si généreux prélude, passa tout d'une voix. On le fit monter sur le Trône du Prince, & la cérémonie finit par des apprécations pour le pere, la mere, & pour leur digne fils.

Cependant la nouvelle de cette installation se repandit bien tôt. Les quatre Seigneurs qui avoient été comblés des bienfaits du Prince furent les premiers à la publier, & à exalter les grandes perfections de son fils. C'étoit, à les entendre, le Prince le plus aimable & le plus accompli qui eût jamais été ; c'étoit un chef-d'œuvre de la nature, un don du Ciel ; enfin ils portoient la flaterie jusqu'à dire que c'étoit le FILS UNIQUE D'UN DIEU, auquel on ne pouvoit sans impiété refuser ses hommages.



Les autres Seigneurs, qui, à la première vûe, en avoient pris une idée bien différente, les traitoient de fous. Il en étoit effectivement quelque chose; néanmoins ayant fait réflexion que le Prince Albanus, qui leur avoit paru jusqu'alors homme de bon sens, ne leur auroit pas fait présent de ses Principautés, dans lesquelles étoient ses plus fortes Places, s'il eût remarqué quelque dérangement dans leur esprit, ils suspendirent leur jugement, & voulurent voir une seconde fois, si ce qu'on leur disoit du jeune Prince étoit bien fondé.

A dire le vrai, ce ne fût pas tant la curiosité qui les porta à cette démarche, qu'une jalousie secrète de voir leurs Confreres devenir plus puissant qu'eux. Le desir d'en obtenir autant fût le principal & même l'unique motif, qui les ramena au Palais du Prince. Inés qui s'étoit doutée que ses libéralités les y attireroient bien-tôt, voulut pour se vanger leur en faire refuser l'entrée: mais ses parens lui ayant représenté qu'elle avoit encore besoin des suffrages de ces Seigneurs, elle usa de

politique à son ordinaire , & reçut encore mieux ceux-ci que les premiers. A peine eurent-ils bu dans la coupe enchantée , & reçu les uns des Principautés , les autres des Gouvernemens , ceux-ci des Commanderies , ceux-là de fortes Pensions , qu'ils ratifierent tout ce qu'avoient fait leurs Confrères.

Si l'ambition d'Inés avoit pû se borner , elle se seroit contentée de ces suffrages : mais elle voulût encore avoir ceux des Magistrats & du peuple même. Dans cette vûe elle fit promettre aux Seigneurs de l'assister de tout leur crédit dans cette grande affaire ; ce qu'ils lui promirent tous avec serment. Pour s'assurer encore mieux du succès , elle fit faire par son fameux Sorcier , qui l'avoit déjà si bien servie , une quantité prodigieuse d'Elixirs , & l'envoya distribuer par ses Parens & ses Coureurs , qui comme autant de Charlatans se répandoient dans toutes les Villes du Royaume de Papi-manie.

Il falloit s'en tenir-là , peut-être auroit-elle réussi : mais sa tendresse

excessive pour son fils lui devint funeste. Comme l'amour-propre nous fait toujours trouver des beautés dans nos productions , quelques difformes qu'elles puissent être , la Princesse ne voyoit rien de comparable à ce fils ; elle en faisoit ses plus cheres délices. Elle s'imagina donc , selon le foible ordinaire à toutes les meres , que tout le monde auroit pour lui les mêmes yeux ; & dans cette folle persuasion , elle en fit tirer quantité de Portraits , qu'on envoya dans toutes les Provinces du Royaume.

A peine y eût-on vû les copies de ce monstrueux original , qu'on avoit néanmoins étrangement flaté , qu'il se fit un soulèvement général dans la Nation. Les parens & les amis d'Inés qui s'étoient chargés de le faire reconnoître , eurent beau vouloir pallier cette horrible figure , ils en furent pour leurs frais & pour leurs peines. L'Elixir sur lequel ils avoient compté , mais qui avoit , malheureusement pour eux , perdu toute sa force en chemin , ne leur fut d'aucun secours ; ils n'en tirèrent pas.

d'avantage de leurs chapeaux bleux ,  
de leurs calottes vertes , de leurs  
glands rouges , & de mille autres co-  
lifichets , que le Prince Albanus leur  
avoit envoyé à la sollicitation d'Inés.  
Le peuple , qui n'est point ambitieux  
ne se laissa point prendre à cet ori-  
peau ; & tout ce que les Agents  
d'Inés pûrent faire , fût de gagner  
quelques petits Magistrats subalternes,  
qui se laisserent séduire par ces babio-  
les : ils en furent la dupe ; car ce soule-  
vement n'ayant fait qu'augmenter par  
les violences des parens de Loyolina,  
la Nation cassa de sa propre autorité  
tout ce qui avoit été fait en faveur de  
ce monstrueux Prince , & le renvoya  
aux Etats- Généraux , pour décider ,  
dans la suite , de son sort.





## C H A P I T R E V I I I .

*Bataille des Licentiés au sujet de l'Histoire précédente. Lendemain de Noces : Ce qui s'y passa.*

Pendant ce récit que j'écoutois avec beaucoup de plaisir , je remarquai qu'il n'en faisoit pas tant à un Licencié de la Compagnie, nommé D. Castilmoro. Seigneur Licencié, dit-il à mon Historien, vous vous émancipez furieusement, & l'on voit bien que le vin vous a fait oublier le respect que vous devez au Prince Albanus. Je sçais, reprit le Licencié, qu'il en mérite par son titre de Prince, & je l'honore en cette qualité : mais vous n'ignorez pas vous-même que le Royaume de Papimanie n'étant point héréditaire, on n'est point obligé d'étendre le respect qu'on doit au Monarque jusques sur ses enfans, surtout lorsqu'ils ne sont point reconnus par les Etats, & qu'ils sont aussi monstrueux que ce-

lui-ci. Vive Dieu ! s'écria Castilmoro tout hors de lui, peut-on, sans impiété, parler ainsi d'un Prince aussi aimable & aussi accompli, d'un Prince, qui après Dieu, & sa Très-Sainte Mere, mérite tous nos respects, & à qui l'on devoit élever des Autels . . . . Ce seroit donc à la Chine, répliqua en riant le Licentié, où il ne serviroit qu'à augmenter le nombre des Pagodes, sur le modèle desquels on pourroit dire qu'il a été taillé.

Cette saillie me plut, ainsi qu'à plusieurs Convives. Je remarquai cependant que quelques uns s'en scandaliserent ; ce qui me fit conclure qu'ils ne pensoient pas tous de la même façon sur l'article du Fils du Prince Albanus. J'en fus convaincu, lorsque je vis l'Assemblée, qui jusqu'alors avoit été fort unie, se parrager en deux bandes, qui se mirent à disputer l'une contre l'autre. Comme le vin avoit mis les esprits en mouvement, la dispute ne pouvoit manquer d'être vive. On commença par les raisons, d'où l'on passa aux injures, & l'on en vint en-

fin aux coups. La Table , & tous les ustenciles qui étoient dessus , furent les premières armes , qui servirent aux combattans : mais quand ils eurent tout renversé & fracassé , ils se jettèrent l'un sur l'autre , se colletèrent , & se culbutèrent avec tant de fureur qu'il sembloit qu'ils alloient s'assommer.

Je ne sçavois si je devois rire ou pleurer à ce spectacle tragicomique. Est-il possible , me dis-je alors , que les Ecclésiastiques soient si fous que de s'égorger pour de pareilles extravagances ? Où est donc le bon sens ? Où est la charité ? Les Dames effrayées de cette catastrophe prirent d'abord la fuite , de sorte que je restai seul avec le Gentilhomme Espagnol , à qui cette Comédie ne fit rien perdre de sa gravité & de son flegme.

D. Antonio , qui avoit eu la précaution de se mettre hors de la portée des coups , nous crioit d'arrêter le combat , & de séparer les combattans : mais nous ne fûmes pas si fots que de l'entreprendre. Nous les laissâmes donc s'en donner tant.

qu'ils voulurent. Ils étoient aux mains , & selon toutes les apparences le combat n'étoit pas prêt de finir , lorsque nous entendîmes tout à coup une symphonie des plus gayer. Je sortis aussi-tôt de la Salle , dont je fermai la porte , pour aller voir qui nous donnoit cette Sérénade. C'étoit le jeune Seigneur de la Paroisse , qui conduisoit au son du Tambourin deux époux , que D. Antonio avoit mariés la veille. La Compagnie qui lui étoit survenue l'ayant empêché de se trouver au Château où s'étoit fait le lendemain de la Nôcé , le jeune Seigneur & toute sa bande , venoient pour lui donner sa part de la Fête. Je les fis entrer dans une autre Salle , & me mis à danser avec eux , pour donner à nos champions le temps de se remettre du combat. Il ne leur en fallût pas beaucoup. A peine eurent ils entendu le Tambourin , que l'esprit de vertige dont ils étoient possédés les quitta. Ils se séparèrent alors d'eux mêmes , & étant remontés à cheval , ils se retirèrent fort contens de Dom Antonio.



• Ainsi finit la Conférence pour laquelle ces Messieurs s'étoient assemblés. Comme je doute qu'elle se trouve jamais dans le Recueil de celles que notre Patriarche donne de temps en temps au public, j'ai été bien aise de l'insérer dans ces Memoires, qui pourront un jour l'en instruire.

Cependant les Dames, que le combat avoit fait fuir, vinrent bien-tôt nous rejoindre; elles dansèrent avec tous les Cavaliers, jusqu'à ce que le jour, qui commençoit à baisser, les avertit qu'il étoit temps de se retirer.

Toute la Compagnie se dispoisoit à nous quitter, lorsqu'une aventure la retint encore quelque temps au logis. Elle est des plus singulieres, & mérite de trouver place dans cette Histoire.

Parmi les personnes qui nous étoient survenueës le matin, j'ai dit qu'il y avoit un Gentilhomme Espagnol avec deux Dames, dont l'une étoit très-belle & tout-à-fait aimable. Ce Cavalier voyant qu'on parloit de se retirer, s'offrit de faire la clôture du Bal. J'avois remarqué,

pendant que les autres dansoient, qu'il jettoit de temps en temps les yeux sur la mariée, & pouffoit des soupirs qu'il accompagnoit de quelques larmes. Une contenance si singulière dans une Assemblée, où l'on ne respiroit que la joye, me fit juger qu'il se passoit en lui quelque chose d'extraordinaire. La suite fera voir que je ne m'étois pas trompé.

Il présenta donc la main à l'Épousée, qui dansa avec lui. Comme on venoit de se rafraîchir, elle n'avoit eu ni le temps, ni l'attention de remettre ses gands; de sorte qu'elle dansa cette fois les mains nuës. Le Cavalier, dont l'esprit & les yeux étoient occupés ailleurs, n'y fit pas d'abord attention: mais quand elle les lui présenta à la fin de la danse, il fût vivement frappé de l'éclat d'un gros Diamant qu'elle avoit au doigt. Il lui demanda la permission de le considérer de près: ce qu'elle lui accorda. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il y reconnût son chiffre & celui de son épouse. Madame, lui dit-il, en la regardant fixement, ne seroit-ce point une témérité en moi de

vous demander de qui vous tenez ce Brillant ? Il me semble l'avoir autrefois vû en d'autres mains .... Mais quoi , vous vous troublez ! Ah ! Madame , seroit il possible que vous eussiez connu mon aimable Sophie ? C'est un gage qu'elle reçût autrefois de ma foi , & qui m'est encore bien précieux , quoiqu'il y ait près de six ans que la mort me l'a enlevée.

La Dame étonnée & saisie de toutes ces questions n'y répondit que par des larmes qui surprirent l'Assemblée. Eh quoi ! Madame , continua le Cavalier , vous ne me répondez que par des pleurs. Ah ! qu'ils ont pour moi de charmes , quoique peut-être ils me vont mettre dans le plus cruel embarras. N'importe , il n'est rien pour moi de comparable au plaisir de vous retrouver , après vous avoir tant pleurée. Oui , ma chere Sophie , c'est votre tendre , c'est votre fidele Frontiera , que vous revoyez ici.

A ces mots , il embrassa tendrement la Dame , qui s'évanouit entre ses bras. Le nouvel époux étonné  
de

de cette aventure , & piqué de la liberté du Cavalier , accourut pour le punir de son mérité. Dans ce dessein il tira son épée , dont il alloit le percer , si on ne l'eût arrêté. On voulût s'éclaircir du sujet de la querelle. Le Cavalier satisfit l'Assemblée , en racontant son Histoire , telle qu'on la verra dans le Chapitre suivant.



## C H A P I T R E I X.

*L'échange involontaire.*

### NOUVELLE.

**D**Om Balthasar de Frontiera mon pere se voyant grand nombre d'enfans nous destina à chacun des partis differents. Il me fit d'abord étudier le génie , après quoi je pris la profession des armes , comme la plus convenable à ma naissance. J'entrâi donc au service du Roi d'Espagne à l'âge de dix-huit ans : mais la paix dont nous jouîmes

bien-tôt ne me promettant pas un prompt avancement, je passai en Portugal dans l'espérance d'y faire mon chemin. Ce fût là que je vis & que j'aimai l'adorable Sophie, que je ne pûs obtenir de ses parents qu'après trois ans de soins & de persévérance. Nous fûmes unis au bout de ce temps : mais le moment de notre union fût, pour ainsi dire, celui de la division de nos deux Nations. Les Portugais ayant secoué le joug du Roi d'Espagne, pour se remettre sous la domination du Duc de Bragance, la guerre se ralluma entre les deux Royaumes. Les engagements que je venois de prendre en Portugal ne m'empêchèrent point de demeurer fidèle à mon Prince, ni de me trouver à plusieurs actions, où je me distinguai ; dispensez-moi de vous en faire le détail. Il me fuffit de dire qu'elles furent récompensées par le Roi d'Espagne, qui me nomma Brigadier de ses Armées, & Chevalier de l'Ordre de Saint Jacques.

Pendant que la Cour de Madrid récompensoit ainsi mes services,

celle de Lisbonne me préparoit , sans le sçavoir , d'étranges revers. Dom Juan étant resté , malgré nos efforts , maître du Portugal , donna un Edit par lequel il enjoignoit à tous les Espagnols de sortir incessamment de ses Etats. Il fallut obéir. Je m'embarquai donc pour Cadix , où j'étois convenu avec Sophie qu'elle viendrait me rejoindre le Printemps suivant.

On ne peut être plus heureux que nous le fûmes les premiers jours de notre navigation. Nous comptions arriver incessamment. Déjà même nous commencions à découvrir la Ville , lorsque nous fûmes tout-à-coup surpris d'une tempête , qui nous rejetta sur les côtes d'Afrique , après nous avoir fait essuyer tout ce que la mer a de plus épouvantable. Le calme dont elle fût suivie nous rendit l'esperance. On remît à la voile , & nous tournâmes du côté de l'Espagne : mais à peine fûmes-nous en pleine mer , que nous nous vîmes investis par deux Galeaces de Tanger & une de Salé , qui nous attaquèrent vivement. Quoi-

que la partie ne fut pas égale , la résistance fut vigoureuse de notre part , & nous nous serions peut-être tirés de leurs mains , si la poudre ne nous eût pas manqué. La vigueur avec laquelle nous nous étions défendus , pensa nous coûter la vie. Les Maures étant tous entrés dans notre Vaisseau , le sabre au poing , étoient prêts à nous l'ôter , si celui qui le commandoit ne leur eût représenté que ce qu'ils alloient faire les perdrait auprès du Roi. Ils se contenterent de nous charger de chaînes , & nous fûmes tous conduits dans cet état à Salé.

Je m'attendois , que selon la coutume de ces barbares , on alloit nous mettre à l'encan , & nous disperser ensuite en différents endroits pour y labourer la terre , ou y exercer des emplois encore plus rudes & plus vils. Tout le monde sçait en effet que c'est l'usage des Corsaires : mais Mouley-Ismaël qui régnoit alors avoit changé cet ordre , & fait une loi , par laquelle il s'approprioit tous les Esclaves Chrétiens qui tomberoient entre les mains de ses Su-

jets. On nous tira donc des prisons de Salé, pour nous conduire à Mi-  
quenés. C'étoit la demeure ordi-  
naire de ce Monarque. Là nous fû-  
mes mis avec les autres Esclaves, qui  
étoient au nombre de huit-à-neuf  
cent, tous de différentes Nations de  
l'Europe.

L'état pitoyable où je les vis, &  
où j'allois être moi-même réduit,  
me parût plus affreux que la mort.  
Je regrettai cent fois de n'avoir pas  
été submergé dans les flots, ou de  
n'être pas péri glorieusement dans  
les combats. Est-il possible, me dis-  
je, que la Providence permette que  
des hommes soient ainsi traités par  
leurs semblables ? Quel crime peu-  
vent avoir commis ces infortunés,  
pour mériter de pareils châtimens ?  
Hélas, que vais-je devenir, & que  
deviendra ma chère Sophie, quand  
elle apprendra l'état où je serai ré-  
duit, pourrai-je jamais y résister, &  
pourra-t-elle survivre elle-même à sa  
douleur !

Ces cruelles pensées m'occupé-  
rent jusqu'au lendemain, qu'on vint  
nous tirer de notre cabane, ou plû-



tôt de notre étable, pour nous mener devant l'Alcaid Aliben-Abdalla ; c'est le nom de celui qui avoit l'inspection des Esclaves, & la surintendance des Bâtimens de Mouley-Ismaël. Il nous demanda ce que nous sçavions faire. Chacun alors répondit suivant le talent qu'il possédoit, dans l'esperance qu'on ne l'appliqueroit point à d'autre. Je lui répondis à mon tour que je ne sçavois que faire la guerre : Mauvaise science, reprit-il vivement, & qui convenoit bien à un faineant comme vous : mais nous vous apprendrons à travailler. Ça, dit-il, à un de ses Officiers, qu'on occupe ce Cavalier aux carrieres, & qu'on mène les autres dans les fours à chaux, pour y être employés au service de notre puissant Monarque.

Le discours de l'Alcaid fût un coup de foudre pour moi ; je me jettai à ses genoux pour tâcher de l'adoucir, & lui faire commuer mon supplice ; mais un de nos conducteurs me fit bien-tôt relever, en m'appliquant une volée de coups de nerfs de bœuf. La raison de ce

mauvais traitement est , que chez ces peuples barbares , il n'est permis de demander de l'adoucissement, qu'après avoir passé plusieurs années dans le travail auquel on a été condamné. Je fus donc envoyé aux carrieres, où je demurai l'espace de six ans.

Il seroit inutile de faire ici le détail de ce que j'eus à souffrir. Tout le monde se le figure aisément ; enfermés dans des abîmes souterrains , où l'astre du jour ne pénétrait jamais , on ne nous faisoit sortir que la nuit pour prendre quelques heures de repos , après lesquelles on nous y faisoit rentrer bien avant le jour, de sorte que pendant les six années que je fus employé à ces rudes travaux, je ne vis pas une seule fois la lumière du Soleil ; c'étoit le moindre de mes tourmens. La délicatesse de mon tempérament, qui ne me permettoit pas de travailler autant qu'ils l'auroient voulu, servoit de prétexte à ces barbares, pour me traiter encore plus cruellement ; à peine me donnoient-ils le temps de respirer, & comme si la vie douce

& aisée que je menoïs avant de tomber entre leurs mains, eût été un crime dont ils eussent voulu me punir, ils avoient grand soin de me la reprocher à chaque mauvais traitement qu'ils me faisoient : ils les poussèrent si loin, qu'enfin j'y succombai, & fûs attaqué d'une maladie qui me conduisit aux portes de la mort.

Je l'attendois avec impatience, comme le seul remède à tant de misères, lorsque la Providence m'en tira par une voye qui tenoit du miracle. La voici : Mouley Ismaël étant un jour venu visiter nos travaux, fit en même temps la revûe de ses Esclaves. Tous comparurent devant lui, à la réserve de ceux qui étoient malades. Le nombre en étoit si grand, qu'il en fut étonné, & pour s'en assurer par lui-même, il voulût nous venir rendre visite. La vûe de ce Prince qui passoit pour être extrêmement cruel, répandit parmi nous l'épouvante; elle n'étoit pas sans fondement. On nous avoit souvent dit qu'on l'avoit vû dans de pareilles visites trancher lui-même la tête

à plusieurs moribonds , pour leur épargner , disoit-il , la peine de souffrir plus long-temps ; tous crurent en le voyant qu'ils alloient avoir le même sort. Pour moi je le desirois autant qu'il est permis à un Chrétien de souhaiter la fin de ses malheurs : mais la Providence en disposa autrement, & changea tout à-coup le cœur de ce Monarque; il fut attendri de l'état où il nous vit, & ordonna que nous fussions mieux traités.

Une générosité si peu attendue de la part de ce Prince, me fit, tout mourant que j'étois, faire des vœux pour sa prospérité. Il m'entendit, & fut si sensible à ma reconnoissance, qu'il s'entretint un moment avec moi; il me demanda qui j'étois, & comment j'avois été fait esclave. Grand Roi, lui répondis-je, vous voyez devant vous un Gentilhomme Espagnol qui a été pris par vos Corsaires dans le temps qu'il s'en retournoit dans sa Patrie. Depuis six ans je gémis dans la plus dure & la plus cruelle captivité, mais heureusement la mort que j'attends, va

bien-tôt la terminer. Mon intention, reprit gracieusement le Monarque, n'est pas qu'on traite ainsi des gens qui m'appartiennent, encore moins des personnes de votre rang. Prenez donc courage, & comptez que j'adoucirai votre captivité. En effet, il recommanda qu'on prît un soin particulier de moi, & qu'on me transportât à Miquenez, lorsque je serois rétabli.

La joie que me donna cette heureuse aventure, jointe aux soins qu'on apporta à ma guérison, me rendirent bien-tôt la santé. Dès que je fus en état de souffrir le transport, on me fit conduire à la Cour, où je fus mis au rang des Esclaves destinés au service du Palais. Le changement d'air, & la bonne nourriture me remirent bien-tôt dans mon premier état. Je m'offris alors de remplir le poste qu'on voudroit me donner ; mais Abdalla Ben-Aïcha, qui étoit Grand Maître du Palais, voulut que je prisse encore un mois pour achever de me fortifier.

Je me servois de cette faveur pour

aller me promener dans les jardins , ou dans les appartemens de Mouley-Ismaël , où je passois quelquefois des après dînées entières. Ce Prince faisoit alors réparer les uns , & embellir les autres. La Compagnie des Esclaves occupés à ces travaux , & leurs différentes aventures qu'ils me racontotent , dissipoient un peu l'ennui de la vie oisive que je menois alors.

Un jour que le Roi vint pour les voir travailler , j'étois dans les jardins à considérer des Maçons , qui après avoir decouvert tout un côté du Palais , commençoient déjà à l'habiller. Cela me surprit , d'autant que l'ouvrage étoit presque neuf , & me paroissoit fort bon. J'en cherchois la cause , lorsque le Prince qui m'appercût , & me prit apparemment pour un des Ouvriers qui s'étoit écarté , m'envoya chercher par un de ses Officiers. Dès qu'il me vit : Ah , te voilà me dit-il , Andalouzi , [ c'est le nom que m'avoit donné Aliben - Abdalla ] : je suis charmé de te voir rétabli. Que considérais-tu là bas si attentive-

ment ? Seigneur , lui repondis je , j'admirois la beauté de cet édifice , & je cherchois les raisons qui pouvoient engager votre Majesté à le démolir. Elles sont toutes naturelles , repliqua le Prince. Les fondemens de ce Palais , quoique neuf , menacent déjà ruine ; ainsi la seule voye , pour remedier aux accidens qui en pourroient arriver , c'est de le démolir , & d'en rebâtir un autre. Votre Majesté , Seigneur , lui dis-je , fait voir sa sagesse & sa prévoyance dans tout ce qu'elle fait : mais n'y auroit-il pas moyen de réparer les fondemens , en conservant le reste d'un édifice si magnifique , & qui coûtera à Votre Majesté de grandes sommes à rétablir ? C'est reprit le Monarque , ce que j'ai demandé à mes Architectes , & ce qu'aucun d'eux n'a trouvé possible. Sçaurois-tu toi-même quelque moyen d'effectuer ce que tu me proposes ? Rien de si facile , repondis je ; & si vos Architectes ne l'ont pas fait , c'est que le peu de commerce qu'ils ont avec nos Européens , leur a laissé ignorer une chose qui est ordinaire

parmi nous. Eh bien, continua le Prince, je te charge de l'exécution, & te mêts à leur tête. Pour t'encourager à bien faire, je commence par te donner la liberté, mais à condition que tu ne me quitteras point, tant que j'aurai besoin de toi. A ces mots il me fit ôter la petite chaîne que je portois, & ordonna à Abdalla-ben-Aïcha de me faire habiller d'une manière convenable à ma nouvelle dignité.

On se figure sans peine la joie que j'eus alors. Elle fut cependant un peu troublée par la condition qu'on y avoit jointe, & qui me mettoit dans l'impossibilité de revoir de quelque temps mon aimable Sophie. Toutes-fois, comme il est ordinaire à l'homme de se flater dans la prospérité, je me promis de si bien contenter le Monarque, que j'en obtiendrois bien tôt la permission de repasser en Europe. Dans cette vûe, je me mis dès le lendemain au travail. Je commençai par faire ramasser tout ce qu'on pût trouver de plus fort en bois de charpente, dont j'étais le premier étage du Palais,



après quoi j'en fis abbatre, & reprendre à neuf ses fondemens.

Mouley-Ismael qui avoit la passion des Bârimens, & qui étoit extrêmement curieux de tout ce qui concernoit l'Architecture, admira beaucoup la beauté de cette invention, & ne douta point que je ne lui tinssé parole. En effet, je fis une si grande diligence, qu'il fût rétabli en trois mois. Ce Prince fût très-content du zèle avec lequel je l'avois servi. Je crûs que c'étoit une occasion favorable de solliciter mon retour : mais ce même zèle l'engagea à me retenir encore à son service. Eh quoi, me dit-il en souriant, tu voudrois déjà me quitter avec le talent que tu as, & le besoin que j'ai de toi ? Ce n'est pas encore le temps. Il est juste que tu me paye rançon par un peu de complaisance. Ecoute, il y a long-temps que j'ai envie de bâtir un nouveau Sérail pour mes femmes. Je ne suis pas fâché de l'avoir différé jusqu'à présent, parce que tu me paroiss plus propre que tout autre à conduire cet Ouyrage. Fais-moi encore ce

plaisir. Après cela, tu seras libre de t'en retourner ; je t'en donne dès-à-présent la permission.

Je fus mortifié de voir ma liberté encore reculée. Cependant, comme la parole des Rois doit être sacrée, je me flatai que ce ne seroit pas pour long-temps, & que Mouley-Ismael me tiendrait la sienne, dès que j'aurois exécuté ce qu'il me demandoit. Dans cette vûe je le priai de me faire voir l'emplacement qu'il avoit destiné pour cet édifice. C'étoit une chose absolument nécessaire. Je me serois néanmoins bien gardé de lui faire cette demande, si j'avois sçu à quoi elle m'exposoit. Je ne fus pas peu étonné, lorsque dès le lendemain il me mena lui-même au vieux Sérail. Il est vrai qu'on avoit eu la précaution de renfermer toutes les femmes, & que nous n'en parcourûmes ensemble que les jardins. Ils étoient en terrasses, & formoient une espece d'amphithéâtre très-agréable à la vûe. Pour le Palais, c'étoit un vieux édifice d'une architecture fort antique, & situé dans un fond ; ce qui le rendoit très-mal

sain. Je le fis remarquer à Mouley-Ismael, qui me dit que c'étoit aussi ce qui l'avoit déterminé à en faire construire un nouveau. Cependant, ajouta-t'il, comme je voudrois conserver ces jardins qui sont assez beaux, je serois bien aise que tu le plaçasse, de façon qu'ils pussent servir. Seigneur, lui répondis-je, il ne faut pour cela que bâtir votre nouveau Sérail sur le haut de la colline. Outre qu'il sera beaucoup plus sain, la vûe en sera charmante, & vos jardins resteront dans toute leur étendue. C'est bien pensé, ~~Andalouxi~~, répliqua le Monarque; je reconnois que tu as de l'esprit & du goût. Va donc prendre tes allignemens, dresse ton plan, & l'exécute au plûtôt. Dès qu'il m'eût donné cet Ordre, il se retira, & entra dans l'appartement de ses femmes. Je parcourus alors toute la vaste étendue de ces magnifiques jardins, & pris toutes mes mesures, après quoi étant retourné au Palais, je traçai le plan de celui que le Prince m'avoit demandé. Je le lui présentai quelques jours après; il le goûta, & donna ordre.

à ses Trésoriers de me fournir tout l'argent dont j'aurois besoin.

Il fût bien-tôt obéi. On commença dès le lendemain à creuser les fondemens , pendant que deux mille Ouvriers , que j'avois déjà fait rassembler , travailloient à préparer les matériaux. Avec un tel secours on peut juger si l'ouvrage avança. Mouley-Ismael qui venoit le visiter souvent , en étoit lui-même étonné , & m'en complimentoit pour m'encourager. On a raison de dire que la présence & la générosité des Princes fait quelquefois faire des prodiges. L'espérance de la liberté qu'il m'avoit promise , & l'argent qu'il faisoit distribuer aux Ouvriers , nous animèrent tellement , qu'au bout de trois mois l'édifice se trouva de niveau avec la muraille des jardins du vieux Sérail , à la hauteur de trente pieds.

Je n'avois point encore eu d'avantures galantes , chose assez extraordinaire dans un air & un voisinage aussi contagieux que celui-là. J'en étois surpris , & bien-aise tout à la fois : mais on ne peut fuir la

destinée. Un jour que j'étois monté sur les échaffauds , pour visiter le travail des Ouvriers qui étoient allés prendre leur repas , je vis tomber à mes pieds une pierre d'une grosseur raisonnable , avec une Lettre qui y étoit attachée. Je regardai de tous côtés qui l'avoit pû lancer : mais il ne me fût pas possible de le découvrir. Je feignis alors de ne l'avoir pas vûë , & continuai ma visite comme auparavant. Je remarquai cependant l'endroit où elle étoit tombée. Alors faisant réflexion sur cette aventure , je cherchai dans ma tête un expédient pour la ramasser , sans qu'on s'en apperçût. Il m'en vînt un , qui fût de me laisser tomber , comme par mégarde : ce que je fis dans l'endroit où elle étoit. Je me saisis par ce moyen de la Lettre , que j'eus la sage précaution de ne lire que lorsque je fus chez moi. Voici ce qu'elle contenoit.

*La voye dont je me sers , pour vous faire tenir cette Lettre , vous fera juger que j'ai des choses bien sérieuses & bien importantes à vous communiquer. Votre physionomie , le bien que*

*J'ai entendu dire de vous, la confiance dont le Roi vous honore, tout me fait croire que je ne m'adresse point à un homme indifférent, ni indiscret. La manière dont vous répondrez à l'empressement que j'ai de vous voir, me fera connoître si je me suis trompée, & si vous méritez la bonne opinion que l'on a de vous. Je vous attends cette nuit dans la Salle verte. Trouvez moyen de vous y rendre. Vous n'aurez pas lieu de vous en repentir, & vous verrez que je mérite bien qu'on risque quelque chose pour moi.*

Cette Lettre anonime, mais que je reconnus au caractère pour être de quelque femme du Sérail, me donna de l'inquiétude. Seroit-il bien possible, me dis-je, que le peu de séjour que j'ai fait avec le Prince dans ce Palais, m'y eût fait quelque conquête. Malheur à moi, si cela étoit. Ce Monarque soupçonneux & jaloux ne me feroit aucune grace, & la mort la plus cruelle seroit la récompense des services que je lui rends. Peut-être même est-ce un piège qu'il me fait tendre pour m'éprouver ; mais c'est en vain. L'a-

mour que je conserve pour ma chere Sophie , & l'espérance que j'ai de la revoir bien-tôt , lui sont de sûrs garants de ma fidélité. Evitons donc les embûches qu'on pourroit nous dresser , & toute intrigue qui ne pourroit avoir que des suites très-funestes.

En conséquence de ces sages réflexions , je jettai la Lettre au feu , & ne songeai qu'à avancer mon Ouvrage. Que l'homme est foible , & qu'il ne peut guères se promettre d'effectuer les résolutions qu'il fait d'abord ! Un second Billet qui me vint par la même voye , & la vûe d'une des plus belles & des plus aimables personnes que j'apperçus dans les jardins , me fit bien-tôt oublier mes premieres réflexions. Pardon , belle Sophie , si je fais ici un aveu qui pourra vous offenser : mais mon cœur qui n'eut jamais de secret pour vous , veut se faire voir encore , tel qu'il étoit alors. Voici comme étoit conçu ce Billet.

*Il faut que vous soyez bien insensible , pour n'avoir pas repondu à la proposition que je vous ai déjà faite. J'ai*

vois cru que vous vous interesseriez un peu plus pour moi. Si vous connoissiez mes sentimens & ma situation, je suis persuadée que je ne vous serois pas si indifferente. Je vous attends cette nuit dans l'allée des Palmiers, pour vous en instruire. Songez que vous êtes le plus cruel de tous les hommes, si vous y manquez, & que vous serez responsable de tous les malheurs qui pourront m'arriver. C'est vous en dire assez, pour peu que vous ayez de sentiment.

Ce Billet qui ne me paroissoit point équivoque, & la beauté que j'avois vuë, me firent alors oublier mes premiers sentimens, & tous mes sujets de crainte. Toute mon attention fut à chercher les moyens de répondre aux desirs d'une personne aussi aimable. J'y rêvai quelque temps sans succès : mais l'amour qui est ingénieux, me fit enfin trouver ce que je cherchois.

J'ai dit que nous avions déjà élevé le Palais jusqu'à la hauteur des murs, qui formoient l'enceinte des jardins du Sérail. Parmi les machines qui nous servoient à monter les pierres,



il y-en avoit heureusement une posée de ce côté-là. Elle me parut propre à mon dessein. Aussi, dès que la nuit fut venue, je me laissai couler le long de la corde qui y étoit attachée, & me trouvai par ce moyen au Rendez vous. La Beauté qui me l'avoit donné, m'y attendoit. Si-tôt qu'elle m'aperçut. Est ce vous, Cid Andalouzi, me dit-elle en Espagnol. Je fus agréablement surpris en lui entendant parler notre Langue. La joie de me voir avec une personne de mon pays dissipa une partie de mes craintes : Madame, lui dis-je, vous sçavez les règles du Sérail, & à quoi s'exposent ceux qui ont la hardiesse de s'y introduire. Je ne vous cacherai point que c'est ce qui m'a d'abord empêché de me rendre à vos ordres. J'y aurois néanmoins obéi dès la première fois, si vous m'aviez fait la grace de vous montrer. Vous êtes galant, Seigneur, reprit-elle... Mais avant de vous découvrir ma situation, passons, s'il vous plaît dans un endroit où nous pourrons nous entretenir avec plus de sûreté.

Nous prîmes ensemble le chemin

d'un petit cabinet écarté , qu'elle ouvrit & referma ensuite sur nous. Seigneur , me dit-elle , lorsque nous fumes assis , je ne doute pas que vous ne soyez surpris de mon procédé , il est des plus extraordinaires : mais que ne fait-on pas pour sauver son honneur , sa vie , & sa liberté ? Vous sçavez par expérience que ce sont les plus précieux de tous les biens , & je me vois à la veille non - seulement de les perdre , mais de payer encore cette perte par ce que j'ai de plus cher au monde , je veux dire qu'il m'en doit coûter ma Religion. C'est un sacrifice que Mouley-Ismael veut que je fasse à la passion qu'il a prise pour moi : sacrifice , sans lequel il ne peut m'élever au rang de Sultane , dont il prétend m'honorer. Vous connoissez ce Prince , & sçavez combien il est absolu dans ses volontés. Jugez , Seigneur , de ma douleur , par l'extrémité où je me vois réduire. N'étoit-ce pas assez d'avoir été enlevée à ma famille , d'avoir vu périr un époux que j'adorois , & à qui je venois d'être unie , sans me voir encore renfermée dans ce Sérail , où

pour comble de disgrâce je vais être la femme d'un homme que j'abhore , & qui veut me faire acheter cet honneur funeste par une apostasie ? Voilà , Seigneur , l'état où je me trouve , & qui me fait recourir à vous , pour vous prier de m'arracher aux desirs criminels de ce Monarque. Vous êtes Espagnol , & de plus Chrétien ; deux qualités qui m'ont fait espérer que je ne vous reclamerois pas en vain ; daignez donc assister une infortunée , qui met en vous toute sa confiance , & qui vous regardera comme son Ange tutelaire.

Ce discours , qu'elle accompagna de larmes , me pénétra. Je fus sur le point d'en verser moi-même. Ce qui m'affligeoit encore plus étoit l'impossibilité où je me voyois de la servir. En effet , Mouley - Ismaël étoit le plus violent de tous les hommes , & vouloir lui enlever l'objet de ses amours , c'étoit s'exposer à une mort certaine , & des plus cruelles. Le mien ne faisoit que de naître & ne se sentoît pas encore capable d'une si forte épreuve. Je me contentai donc  
de

de la consoler , en l'exhortant à prendre courage , je lui représentai que Dieu ne l'abandonneroit point , dans les bonnes dispositions où elle étoit , qu'il changeroit infailliblement le cœur de ce Prince à son égard , comme il avoit fait pour moi : qu'au reste je n'omettrois aucun des moyens humains pour la tirer d'une situation si fâcheuse. J'ajoutai que , comme l'entreprise étoit grande , & délicate , je ne pouvois pas lui promettre un secours aussi prompt qu'elle pouvoit le souhaiter , mais qu'elle devoit attendre de moi tout ce qu'une personne aimable peut espérer d'un homme dont le cœur s'intéresse pour elle.

Si cela étoit , Seigneur , reprit la jeune Sultanne , vous m'offririez des ressources plus promptes , & ne m'abandonneriez point à l'incertitude des événemens. Au reste , Seigneur , j'aurois tort d'en exiger davantage de vous. C'est assez pour moi d'être malheureuse , sans vous replonger encore vous-même dans de nouveaux malheurs. Je suis instruite de tous les vôtres , & je serois injuste

de vous empêcher de jouir des douceurs de votre nouvelle fortune. Ah Madame ! repris-je avec transport , que je vous la sacrifierois volontiers , & ma vie même , si elle pouvoit adoucir vos peines ! Mais le sacrifice que je vous en ferois ne vous rendroit encore que plus infortunée , & vous perdrait peut-être sans ressource. Ce n'est pas , sans doute , une chose difficile à l'amour que de vous tirer de ces lieux. L'expédient qu'il m'a suggéré pour me rendre à vos ordres , suffiroit pour vous enlever à vos surveillants : mais pourroit-il vous soustraire aux recherches de Mouley-Ismaël ? Pensez-vous que dans les termes où il en est avec vous , & de l'humeur dont-il est , il se laisse tranquillement enlever son amante ? Vous sçavez que le passage de la mer est fermé pour tous les Esclaves , & plus encore pour ceux de votre sexe & de votre mérite. Est-il quelque coin de terre dans ses Etats qui pût nous dérober longtemps à ses poursuites ? Non ; Madame , si tout est possible à l'amour , il n'est rien aussi qui puisse échaper :

sous yeux d'un Amant irrité, jaloux, & tout-puissant. Que deviendriez-vous alors ? A quels excès ne se porteroit-il point contre son amante & contre son ravisseur ? La mort la plus cruelle le vengeroit de l'infidélité de l'une & de la témérité de l'autre. Croyez-moi donc, Madame, & differez de quelque-temps un projet dont l'exécution ne pourroit qu'être funeste. Le temps à qui tout est possible, & qui dispose des événemens, pourra nous offrir des conjonctures plus favorables. Peut-être ne sont-elles pas si éloignées que vous pensez. Vous verrez alors si je vous aime sincèrement, & si je crains de m'exposer pour vous.

Je n'attendrai pas si long-temps, reprit-elle. La solidité des raisons que vous venez de m'alleguer, les périls que vous me faites entrevoir & éviter, me prouvent que votre cœur s'intéresse réellement pour moi : aussi en ai-je toute la reconnoissance possible, & suis-je résoluë de profiter de vos sages conseils. Cependant comme ma situation est des plus tristes, promettez-moi, Seigneur, que

vous ne m'abandonnerez point, & que je pourrai compter sur vous, lorsque l'occasion se trouvera plus favorable.

Quoique mon cœur ne fût pas encore bien décidé, je sentojs néanmoins que je l'aimois assez pour ne la pas refuser. Je lui promis donc ce qu'elle me demandoit. Pour m'engager à la servir avec plus d'ardeur, elle m'instruisit de l'état de sa famille, qui étoit illustre en Espagne, & y joignit l'histoire de ses malheurs. Elle me raconta comment elle avoit été enlevée par des Corsaires quelques jours après son mariage, la mort de son mari, qu'elle avoit eu la douleur de voir périr dans les flots, en voulant l'arracher des mains de ses ravisseurs, son entrée dans le Sérail, enfin comment Mouley-Ismael étoit devenu amoureux d'elle.

Ce récit qu'elle accompagna de tout ce qu'une femme affligée peut imaginer de plus touchant, nous mena si loin, que je me vis obligé de lui dire qu'il étoit temps de nous retirer, crainte de surprise. En effet le jour n'étoit pas loin. Nous sorti-

mes donc du Cabinet , après lui avoir fait de nouvelles protestations , & être convenus d'un signal pour me rendre à ses ordres.

Il étoit temps : A peine nous fûmes nous quittés que j'entendis à quelque cent pas de moi tousser un homme qui se promenoit. Quoique l'obscurité fut encore assez grande pour empêcher qu'il ne m'apperçût , je crus néanmoins être découvert , & que c'étoit fait de moi. Je sentis alors toute la conséquence de la démarche que l'amour m'avoit fait faire. Une secrète horreur s'empara de tous mes sens , & je demurai quelque temps immobile. Cependant étant un peu revenu de ma frayeur , je cherchai les moyens d'éviter sa rencontre. Ma première pensée fût de me jeter dans un petit labyrinthe qui étoit sur ma gauche : mais ayant réfléchi qu'il ne me seroit peut-être pas facile de m'en tirer , j'imaginai un autre expédient.

Parmi les ornemens qui embellissoient les magnifiques jardins , il y avoit un grand nombre de Statuës. Je m'étois apperçu quelques jours



auparavant qu'on en avoit tiré plusieurs de dessus leurs bases, j'ignore à quel dessein. Quoiqu'il en soit, le hazard ayant voulu que je me trouvasse pour lors dans un endroit où il en manquoit une, il me vint dans l'esprit de la remplacer. L'habit blanc que je portois, comme le plus convenable à mon emploi, & l'obscurité de la nuit, favorisoient mon dessein. Je montai donc, non sans beaucoup de peine, sur le pied-d'estal, & me mis dans l'attitude où j'y avois vû la statuë de Mahomet : je crûs que le respect que les Maures ont pour leur grand Prophète, me tireroit du mauvais pas où mon imprudence m'avoit exposé : mais ce fut ce qui pensa me perdre. Le grand Eunuque Hadgi-Abselem, qui étoit l'homme que j'avois entendu tousser, vint précisément dans l'endroit où j'étois, & s'y arrêta. Alors, soit qu'il me prît réellement pour le Grand-Prophète, soit qu'il voulût dissimuler, pour mieux s'assurer de moi (car il étoit seul dans ce moment,) il se prosterna à mes pieds, & m'adressa une priere dont j'aurois bien ri en toute autre ren-

contre. La longueur de son Oraison, la frayeur dont j'étois saisi, & l'attitude gênante où j'étois, me fatiguoient extrêmement. Il me fallut cependant rester dans cette contrainte pendant un demi quart d'heure, après quoi il se leva, baïsa dévotement le pied-d'estal, & continua sa route.

Je n'attendis pas qu'il fût rentré pour regagner la muraille; j'y trouvai la corde qui m'avoit servi à descendre, & par le moyen de laquelle je remontai. La machine fût aussitôt remise en état, sans qu'on pût rien soupçonner, & je retournai au logis, résolu de ne me plus exposer à de pareilles aventures.

Je perséverai quelque-temps dans cette bonne résolution. Peut-être auroit-elle duré sans deux nouveaux accidens, qui d'abord m'affligèrent beaucoup, mais qui firent insensiblement renaître un amour que je croyois éteint. Le premier fût le bruit de la mort de ma chere Sophie, qui me fût annoncée par un Matelot Espagnol, que les Corsaires avoient fait esclave. Cette triste nouvelle me

jetta dans un abattement , & une douleur que rien ne pouvoit modérer. Pour achever de m'accabler , le hazard fit naître une seconde aventure , qui pensa m'ôter la vie , par la frayeur qu'elle me causa. Voici quelle en fût l'occasion.

Parmi les Esclaves du Sérail , il y avoit une jeune Espagnole , qui avoit été prise par les Corsaires de Maroc. Ses parens en ayant eu avis , s'adressèrent pour traiter de sa rançon à un Marchand François , qui s'étoit établi à Salé. Ce Marchand étoit ami intime de Hadgi-Abselem , qui avoit autrefois été son esclave , ce qui l'enhardit à la lui redemander. La chose étoit d'autant plus facile que cette Demoiselle , quoique d'une beauré parfaite , étoit boiteuse , ce qui avoit été cause que Mouley-Ismael n'avoit point pris de goût pour elle. Hadgi voulant mettre à profit l'indifférence de son Maître , & obliger en même temps son ami , crût qu'il pouvoit se hasarder de la demander au Prince ; il lui en fit la demande un jour qu'il le vit de bonne humeur : mais Mouley-Ismael ayant sçu

qu'elle étoit Espagnole , & que j'étois veuf, lui répondit qu'il me l'avoit destinée depuis long - temps , & m'envoya chercher aussi - tôt pour m'en faire présent.

J'ignorois ce qui venoit de se passer entre son Eunuque & lui : je me rendis donc auprès de ce Prince, croyant que c'étoit pour quelque ordre nouveau , touchant le bâtiment dont il m'avoit chargé. Quelle fut ma consternation , quand je me vis devant ce Monarque , qui m'avoit fait introduire dans le Sérail ! Il étoit avec Hadgi - Abselem , précisément dans l'endroit du jardin , où ce dernier m'avoit pris pour le Grand-Prophète , & m'avoit adressé sa priere. L'entrevûe que j'avois eüe avec la charmante Sultanne me revint alors dans l'esprit , & je ne doutai point , en les voyant l'un & l'autre , que ce ne fut le dernier moment de ma vie.

Mon trouble étoit trop grand pour que le Prince ne s'en apperçût pas. Qu'as-tu Cid' Andaloufi , me dit-il en m'abordant ; Tu paroïs étonné de te voir en ces lieux ; ils ne doivent

cependant pas t'être inconnus, & ce n'est pas d'aujourd'hui que tu y viens. Peu s'en fallut que je ne me trahisse moi-même à ces paroles, qui sembloient me reprocher le Rendez-vous que j'avois eu avec la Sultane favorite. La présence du grand Eunuque, qui nous avoit presque surpris ensemble, redoubloit mes soupçons & mes craintes. Mais ce ne fût rien en comparaison de la frayeur que m'inspira la suite du discours que me tint le Monarque. J'ai, pour suivre-il, une Esclave ici, pour laquelle j'ai tout lieu de croire que tu t'intéresse, puisqu'elle est Espagnole. Elle me fait demander sa liberté, & je suis disposé à la lui accorder : mais je veux que ce soit de toi qu'elle la tienne; je te la donne en récompense des services que tu me rends, & dont je suis très-satisfait; j'ai crû que ce présent te feroit d'autant plus sensible, que j'ai sçu depuis peu que tu étois veuf. Si elle te convient, tu peux en faire ta femme; ou si tu l'aimes mieux, la rendre à sa famille; elle est à toi dès ce moment. Ainsi tu peux en disposer.

Quoique ce discours fût un pur effet de la générosité du Prince, l'aventure du jardin me le fit regarder comme un piège adroit qu'il me tendoit, pour s'instruire à fond de mes sentimens, & de ce qui pouvoit s'être passé entre la Sultanne & moi. Jugez de l'embarras où je devois être; il y alloit de la vie, si j'en découvrois la moindre chose. D'un autre côté j'avois un témoin qui pouvoit déposer contre moi, & qui peut-être l'avoit déjà fait en mon absence. Dans cette perplexité, j'avois besoin de toute la prudence possible, ou pour mieux dire, d'une assistance particulière du Ciel. Seigneur, lui dis-je, lorsque je fus revenu de ma première émotion; la faveur dont vous m'honorez aujourd'hui est si grande, que votre Majesté ne doit point être surprise du trouble où elle a pu me voir. Peut-être content de me faire introduire dans un Palais redoutable à tout le reste de ses Sujets, elle veut bien encore choisir parmi les objets destinés à ses plaisirs, de quoi me consoler dans ma viduité. J'avouerai, Seigneur,

que cette faveur a si peu d'exemples , que j'ai moi-même quelque peine à la croire. Eh qu'a pû faire votre Esclave , pour mériter une récompense si extraordinaire ? Suis-je digne seulement que votre Majesté daigne lever les yeux sur ma misere ? Si elle y est devenue sensible, c'est moins un effet de mes mérites, que de cette générosité qui vous fait aussi compatir aux malheurs de cette jeune infortunée. Vous lui rendez la liberté , après laquelle elle soupire ; & pour comble de bonté , vous la donnez à un homme à qui elle ne peut être que bien chere , puisqu'il la tiendra de vous. Voilà , répliqua le Prince , les sentimens que j'avois prévu. Ce sont eux qui m'ont déterminé à te faire ce présent. Tu vas juger s'il est digne de toi ; mais en reconnoissance il faut que tu me promette de presser l'ouvrage dont je t'ai chargé. Je l'attends avec d'autant plus d'impatience , que c'est dans ce Palais que je veux épouser solennellement une personne dont je suis éperdûment amoureux ; & pour laquelle je le fais construire. Si tu aimes jamais , tu dois sçavoir

combien les momens coûtent à notre impatience. Hâte-toi donc de répondre à la mienne, & que le Printemps ne se passe pas, s'il est possible, sans me donner cette satisfaction.

Ces dernières paroles, & ce qu'il m'avoit dit de la jeune Esclave, dont il m'alloit faire présent, rallumèrent dans mon cœur un amour que j'y croyois éteint. Je ne doutai pas d'un moment que la jeune Espagnole, dont il venoit de me parler, ne fût celle que j'avois vûe. L'inconstance ordinaire à tous les Souverains, & plus encore à ceux d'Orient, me fit juger que le Monarque l'avoit abandonnée, pour s'attacher à quelque nouvel objet. Sur ce fondement que je croyois bien assuré, je formois déjà mille beaux projets, dont le moindre étoit un second mariage, où j'espérois trouver des douceurs infinies. La mort de ma première Epouse qui m'avoit arrêté jusqu'alors, & la faveur dont m'honorait le Prince, me promettoient en effet un heureux succès. Mais quelle fût ma surprise, quand au lieu de



celle que j'attendois , je ne vis arriver qu'une jeune Demoiselle , belle à la verité , mais qui avoit le défaut que j'ai dit ci-dessus ! Mon cœur encore tout fier de l'avantage qu'il croyoit avoir remporté sur l'amour du Monarque , ne sentit rien pour elle , malgré tous ses charmes ; tant il est vrai que l'amour est moins un effet de la beauté , que d'une certaine sympathie , qui nous attache malgré nous ! Tous les attraits furent impuissans , & n'eurent d'autre effet que de me faire regretter sa chère Compagne , à qui je vis bien que le Prince étoit plus attaché que jamais. J'en ressentis une douleur des plus vives. Il fallut néanmoins dissimuler , & témoigner beaucoup de reconnoissance pour un présent qui m'auroit été fort indifférent , sans le plaisir que je sentis devoir faire à la famille , à qui je comptois la rendre incessamment.

La chose cependant ne pût se faire si-tôt qu'elle l'auroit souhaité , pour deux raisons. La première , parce que ç'auroit été témoigner une espèce de mépris pour les présents de Mouley-

Ismael. La seconde fût l'occupation extraordinaire que me donna ce Prince, qui me pressoit d'achever son Palais. Il eût lieu d'être content, car il se trouva avant le temps qu'il m'avoit prescrit en état d'être habité. S'il en eût de la joye, je n'en eüs pas moins de mon côté. C'étoit le terme de mes travaux, & je comptois retourner au plutôt dans ma chere Patrie.

Une seule chose m'empêchoit d'engôûter par avance le plaisir ; c'étoit l'état affligeant de l'aimable Sultane, que la supercherie de Mouley-Ismael m'avoit rendu encore plus chere. Je me représentai le desespoir où elle alloit tomber, si je l'abandonnois à son malheureux sort ; il n'y avoit cependant guère d'apparence qu'elle pût l'éviter. Tout se disposoit déjà pour cette fatale cérémonie. Déjà même le Monarque l'avoit annoncée aux Seigneurs de sa Cour, & l'on n'attendoit plus que le jour auquel il l'avoit lui même fixée. Le moment funeste approchoit où cette innocente victime alloit être sacrifiée à la passion de ce Prince.

Ce fût alors que je sentis toute la force de l'impression que ses charmes avoient faits sur mon cœur, & la violence du feu qu'elle y avoit allumée. Je me reprochai cent fois la lâcheté avec laquelle je l'avois si long-temps abandonnée au pouvoir d'un Barbare, & je résolus, à quelque prix que ce fût de la tirer de ses mains. Plein de cette pensée, je me rendis au nouveau Sérail, où l'on me laissoit encore entrer librement. Un perroquet, que j'apperçus de loin sur sa fenêtre, & qui étoit le signal dont nous étions convenus, me fit comprendre qu'elle avoit à me parler : je n'en étois que trop persuadé. Mais ce qui me desespéra fût que nous n'en avions plus les moyens. La garde exacte qu'on faisoit dans le vieux Sérail, & les préparatifs magnifiques qu'on faisoit pour son installation dans le nouveau où les Ouvriers étoient occupés jour & nuit, rendoient notre entrevûe absolument impossible. L'amour fait des prodiges, & il n'appartient qu'à lui de lever les obstacles qui paroissent insurmontables. C'est ce qu'il fit en

cette occasion , & de la maniere que vous l'allez entendre.

J'étois penché sur une des fenêtres , qui donnoit sur celle de l'appartement de ma chere Captive , & je cherchois dans ma tête quelque stratagème pour me rendre auprès d'elle , lorsque le grand Eunuque suivi de plusieurs Esclaves , entra tout-à-coup. Ma surprise fût extrême : mais elle redoubla , quand je le vis m'aborder avec un air triste & inquiet. La présence de cet homme qui avoit toujours été fâcheuse pour moi , me jeta dans de nouvelles alarmes : je crûs qu'il s'étoit apperçu de l'intelligence qui étoit entre la Sultanne & moi , & qu'il venoit pour m'arrêter & m'en faire punir. Le discours qu'il me tint, me fit heureusement changer d'idée. Cid Andalouzi , dit-il en me saluant , vous me voyez dans un embarras étrange. Le Roi vient de me charger d'une Commission dont je ne puis m'acquitter qu'avec votre secours. Il veut donner un concert à sa jeune Sultanne , & sur ce qu'elle lui a témoigné qu'elle seroit bien aise d'a-

voir un Clavessin, ou un petit Buffet d'Orgues pour y faire sa partie, il m'a ordonné de lui en trouver un à quelque prix que ce soit. J'en ai fait aussi-tôt chercher dans Miquenés, j'ai même envoyé jusqu'à Salé; mais comme ces sortes d'instrumens ne sont point d'usage dans le pays, il ne m'a pas été possible d'en trouver. Dans cet embarras, j'ai songé qu'étant Espagnol comme elle, & de plus en relation avec les Européens qui sont établis ici, vous me pourriez aider à trouver ce que j'ai fait inutilement chercher.

Seigneur, lui répondis-je, il faudroit qu'il n'y en eût point absolument, pour ne pas donner à un Prince aussi généreux la satisfaction qu'il demande; mais la fortune qui m'a procuré jusqu'ici les occasions de lui être utile, veut bien encore me favoriser dans celle ci. J'ai chez moi ce que la Sultanne demande, & vous pouvez l'envoyer prendre par vos Esclaves. C'est une consolation que je m'étois donnée au changement de ma fortune; je parts, ainsi je n'en ai plus besoin. Heureux s'il peut diver-

rir la Princesse , & lui procurer le plaisir qu'elle en attend. Jamais homme ne fut plus sensible à ma courtoisie , que le fut Hadgi Abselem. Il m'embrassa pour m'en témoigner sa reconnoissance. Nous nous séparâmes , & je m'en retournai chez moi faisant diverses réflexions sur cette aventure.

Quoiqu'elle n'eût rien d'extraordinaire, l'amour qui nous rend pénétrants, me fit soupçonner qu'elle cachoit quelque mystère. Quelle apparence en effet que dans une situation aussi triste, cette aimable Captive pût-être sensible, & contribuer même au divertissement que le Prince vouloit lui donner. Je ne doutai donc point que ce ne fût un prétexte pour me faire entendre qu'elle avoit à me parler ; & un stratagème pour m'en fournir les moyens. Si le tour étoit ingénieux, il étoit des plus hardis : mais craint-on quelque chose, quand on est bien épris ? Je résolus donc de tenter la fortune, & fis changer promptement la serrure de mon Buffet. Après quoi je donnai ordre à mes

Domestiques de le remettre à ceux qui viendroient le chercher. Alors étant monté dans la chambre où il étoit , je m'enfermai moi-même dans ce Buffet , un moment avant que les Esclaves de Hadgi - Abselem entraissent pour l'enlever. Ils murmurèrent beaucoup contre la pesanteur de l'instrument ; ils en vinrent toutefois à bout , & m'introduisirent dans le vieux Sérail , d'où Hadgi me fit porter par six Eunuques dans l'appartement de la jeune Sultanne. Elle étoit seule pour lors , soit qu'elle eût écarté à dessein toutes les femmes de sa suite , soit qu'elles fussent occupées ailleurs. Quoiqu'il en soit , elle n'eût rien de plus pressé , dès que les Eunuques se furent retirés , que d'ouvrir le Buffet. Je lui en épargnai la peine , & l'ouvris moi-même avec la clef que j'avois eu soin de prendre , n'en ayant donné qu'une fausse aux Esclaves , pour éviter les accidens auxquels leur curiosité ou celle de leur Maître auroit pû m'exposer.

Quel fût son étonnement , en me voyant sortir de cette machine ! La frayeur naturelle à son sexe la saisit ,

& lui fit jeter un cri qui pensa tout découvrir. Rassurez-vous , lui dis-je, Madame. Ce n'est point pour vous surprendre que je viens ici , mais pour tenir la parole que je vous ai donnée , & vous secourir dans le péril où j'ai prévu que vous étiez. Il faut que je l'aye cru bien pressant , pour me hasarder de pénétrer jusqu'ici : mais que ne feroit-on point pour une personne de votre mérite , & qui m'est devenue si chere ?

J'aurois tort d'en douter, reprit la Sultanne, après ce que vous faites ici pour moi. L'amour ne peut gueres aller plus loin, & il faudroit être de la dernière ingratitude, pour n'y être pas sensible. Aussi ne l'oublierai-je jamais. Une de mes peines est de ne pouvoir dès-à-présent vous en témoigner ma reconnoissance. Mais, Seigneur, daignez achever votre ouvrage , & me mettre vous-même incessamment en état de répondre à un amour si parfait. Vous n'ignorez pas sans doute les intentions de Mouley-Ismael. Les préparatifs qu'il fait faire dans le Sérail ont dû vous en instruire. Le jour fatal approche ,



où ce Prince barbare me veut forcer de m'unir à lui. Vous sçavez quels sont mes sentiments. Dieu , à qui vous m'avez exhorté de recourir , a bien voulu m'inspirer un moyen pour mettre mon honneur & ma Religion à couvert de ses violences. Un seul point m'arrête , c'est que j'aurois besoin d'un Vaisseau , qui pût m'éloigner promptement de ces bords malheureux , & me transporter en Europe. J'ai jetté les yeux sur vous , & je compte que vous voudrez bien ne me pas refuser un secours auquel vous vous êtes en quelque sorte engagé. Si l'amour vous a introduit dans ce Palais , à la face , pour ainsi dire , de ceux qui en gardent l'entrée , il vous fera encore réussir dans cette entreprise , qui mettra le comble aux obligations que je vous ai déjà.

Quoiqu'il ne m'appartint pas de pénétrer dans le dessein qu'elle méditoit , je ne pûs m'empêcher d'y trouver de la hardiesse. Je lui représentai les difficultés qui pourroient se rencontrer. Encore , lui dis - je , Madame , s'il m'étoit permis de vous

accompagner dans votre fuite, vous auriez un défenseur qui sacrifieroit pour vous jusqu'à la dernière goutte de son sang : mais malheureusement pour moi, Mouley-Ismael me retient encore ici pour quelque temps, & j'aurai la douleur de vous abandonner à l'inconstance des événemens. Je ne vous en devrai pas moins ma liberté, reprit elle, si vous me rendez le service que je vous demande. Toutes mes mesures sont prises, & d'une façon que j'espère qu'elles réussiront. Vous en serez vous même le témoin, & peut-être vous déterminerez-vous alors à me suivre. La seule grâce que je vous demande est de faire ce dont je vous prie ; la chose vous est facile. Vous avez chez vous une Esclave Espagnole, dont Mouley-Ismael vous a fait présent, & que j'ai sçu que vous étiez dans la disposition de rendre à sa famille. L'occasion est belle, souffrez que j'en profite, & que je repasse en Europe sous son nom. Vous en retrouverez bien-tôt quelqu'autre, pour l'y renvoyer elle même. C'est une préférence que j'exige, & à laquelle je

reconnoîtrai si je suis véritablement aimée de vous.

Ce seroit me faire une injure que d'en douter un moment , lui dis je , Madame ; mais vous exigez de moi ce service ; il faut vous satisfaire. Vous m'êtes trop chere pour vous rien refuser. Je vais de ce pas à Salé, & supposé qu'il ne s'y trouve pas de Vaisseau prêt à partir , j'en fais fretter un pour le lendemain. Je m'adressai pour cet effet au Marchand François chargé de la rançon de ma jeune Esclave Espagnole. Je le priai en même temps de me chercher une retraite où je pusse cacher une personne , pour laquelle je m'interessois d'une maniere particuliere. Il le faut avouer à la gloire de cette Nation ; il n'y en a point qui se prête avec plus de grace & de zèle pour rendre service même aux Etrangers. Quelques délicates que fussent les Commissions dont je le chargeois , il se donna tant de mouvemens , qu'il s'acquitta parfaitement de l'une & de l'autre. Toutes mes mesures ainsi prises , il ne s'agissoit plus que d'en donner avis à la jeune Sultanne , afin que de son côté elle

elle prit les siennes, c'est ce que je fis par ce Billet, que je glissai dans le Clavier du Buffet d'Orgues, en le lui renvoyant.

*J'ai tout mis d'accord, comme vous me l'avez ordonné ; ainsi j'espère que tout ira bien dans le concert, pourvu que la personne pour qui est cet Instrument y fasse bien sa partie. Je desirerai qu'elle y réussisse. Ce sera pour moi un plaisir des plus sensibles d'y avoir contribué. Elle peut s'assurer que j'ai fait exactement tout ce qui m'a été commandé. J'en attends le succès avec impatience.*

Le tour équivoque que j'avois donné à ma Lettre ; dans la crainte qu'elle ne tombât entre les mains d'Hadgi-Abselem, fut inutile ; car mes gens me rapportèrent qu'il avoit fait prendre le Buffet par ses Eunuques sans l'ouvrir. Le Concert s'exécuta le lendemain, & j'appris que la Sultane y avoit fait admirer la beauté de sa voix & la délicatesse de son jeu ; ce qui avoit rendu Mouley-Ismael encore plus amoureux d'elle. Je ne sçavois que penser d'une chose si incompatible avec sa situation, &

le grand dessein qu'elle méditoit. Quelle apparence en effet qu'une personne dans cet état pût se livrer à une certaine gayeté qu'inspire naturellement la Musique. Mais les femmes sçavent, quand elles veulent, encore mieux dissimuler que les hommes.

J'attendois donc avec impatience le dénouement de cette Fête. La nuit avançoit, & rien ne paroissoit encore ; ce qui me fit croire que le projet avoit été découvert, ou du moins que la Sultanne en avoit différé l'exécution. J'étois dans des inquiétudes qu'il seroit difficile d'exprimer, lorsqu'un de mes Domestiques vint m'avertir que le vieux Sérail étoit en feu, & que tout y paroissoit dans une confusion horrible. Cette effrayante nouvelle me fit trembler pour mon aimable Sultanne. Je volois à son secours, lorsque je me sentis arrêté par une personne, que je ne reconnus pas d'abord. C'étoit la Sultanne elle-même : Où courez-vous, me dit-elle, Cid Andalouzi ? Avez-vous oublié la parole que vous m'avez donnée hier, & sur laquelle

j'ai compté ? Est-ce ainsi que vous songez à la tenir ! Oui , Madame , lui répondis - je , j'y songe , & je courois l'exécuter. Mais quel Ange tutelaire vous a conduit en ces lieux à travers les flammes ! C'est , reprit-elle , ce que vous sçauvez. Les momens sont chers , & il faut les mettre à profit ; partons. Je voulus la faire entrer chez moi pour s'y tranquilliser : mais elle le refusa dans la crainte de m'exposer. Menez - moi seulement , ajouta-t'elle , chez quelqu'un de vos amis , en attendant que tout soit prêt pour nôtre départ , & laissez à la Providence le soin du reste ; il fallut obéir. Je la remis donc chez un Espagnol de ma connoissance , où je lui fis prendre des habits à l'Européenne , & la fis passer pour l'Esclave dont Mouley - Ismael m'avoit fait présent. Celle-ci étoit déjà bien - loin ; je l'avois envoyé deux jours auparavant à Salé sous la conduite d'un Domestique affidé. Pour faciliter encore la fuite de la jeune Sultanne , j'avois eu la précaution de faire partir des Relais dans tous les Adouars , ou Cabanes qui

font sur la route. La chose m'étoit facile ; Mouley-Ismael m'ayant fait présent de vingt-cinq de ses chevaux, & de deux Chaises de poste, pour les courses auxquelles mon emploi m'obligeoit, j'en fis donc atteler une sur le champ, dans laquelle nous montâmes, & nous prîmes ensemble le chemin de Salé.

L'intérêt que je prenois à ses malheurs, & la singularité de son évafion, excitèrent ma curiosité ; je lui demandai par quel bonheur elle avoit pû se sauver de l'embrasement du Sérail. J'y serois périé sans doute, me dit-elle, si Dieu ne m'eût assisté d'une manière visible : mais il n'abandonne jamais ceux qui mettent leur confiance en lui, & qui le préfèrent à toutes les vanités du monde. Vous n'ignorez pas, Seigneur, les tentations auxquelles je me suis vûe exposée, tentations auxquelles bien des femmes auroient succombé, & dont j'aurois peut-être eu de la peine à me défendre moi-même, s'il ne m'avoit pas fallu m'attacher à un objet qui m'a toujours fait horreur, & renoncer à ma Reli-

gion. Aussi résolûs-je dès-lors de me tirer , à quelque prix que ce fût , d'un lieu où mon honneur & ma Religion couroient tant de risques. Telles étoient mes dispositions , lorsque j'eûs le bonheur de vous voir pour la première fois. Ce fut le jour que vous entrâtes avec Mouley-Ilmael dans le Sérail , & que vous en parcourâtes ensemble les jardins. Je ne vous cacherai point l'impression que vous me fîtes alors ; je crus voir en vous un Libérateur , que la Providence venoit de tirer des fers , pour rompre les miens , & dans cette persuasion je m'hazardai de vous demander une entrevûe. Je n'ai point oublié ce qui s'y passa , ni les périls auxquels je vous avois exposé. J'y ai même été si sensible , que pour vous en épargner de nouveaux , j'avois pris le parti de n'employer que moi-même à ma délivrance. C'étoit pour cela que je vous fis demander votre Buffet d'Orgues , dans lequel j'espérois me faire transporter chez vous. Votre amour me prévint , & rendit inutile mon premier projet. Il fallut vous sauver , & se servir de



la voye que j'avois imaginée pour moi. Le Ciel m'en a récompensé, en m'en suggérant une des plus hardies, mais qui a réussi, comme vous le voyez. Sçachez donc que c'est moi qui ai mis le feu au Sérail. Désespérée de me voir la proie d'un Tyran, qui vouloit me forcer à devenir sa femme, j'ai crû que tout me devoit être permis, pour m'arracher de ses mains. Ce parti même, quoique violent, m'a paru d'autant plus sûr, qu'en mettant la confusion dans le Sérail, j'ai prévu qu'il me seroit facile d'échapper à mes surveillants, qui me croyant périé dans les flammes, ne soupçonneroient personne de mon évasion. Par-là, je vous mets à couvert des recherches que Mouley-Ismael auroit pû faire à ce sujet, pendant le peu de temps que vous avez encore à rester à sa Cour. Eh que n'aurois-je point fait pour sauver une personne qui m'a donné tant de marques de l'affection la plus sincère, & qui s'est exposée tant de fois pour moi ?

Ces dernieres paroles, qu'elle prononça d'une maniere fort tendre, &

les réflexions que je fis sur le moment de notre séparation qui approchoit , me jetterent dans une profonde rêverie. L'amour n'est jamais si vif , que lorsqu'il se venoit sur le point de perdre l'objet auquel il s'est attaché. Je l'éprouvai dans cette rencontre. Je me représentai les dangers que nous allions courir tous les deux , elle sur la mer , & moi à la Cour de Mouley - Ismael , où mon premier dessein étoit de retourner. La colere où je prévis que seroit ce Prince m'épouvanta si fort d'une part , & de l'autre je me trouvois si fort attaché à son aimable Captive , que je me reposai de l'accompagner. Je lui en dis mon sentiment , & lui en demandai la permission. Qu'il me seroit doux , Seigneur , répondit-elle , d'avoir une si agréable compagnie , & que j'aurois de plaisir de pouvoir à mon arrivée vous témoigner ma reconnoissance ! Mais , Seigneur , croyez - vous que nous soyons assez heureux pour cela ? La fortune qui nous persécute depuis tant d'années , nous favoriseroit-elle aujourd'hui jusqu'à ce point ? Ah ,

que j'en aurois de joye ! Quelle consolation ne seroit-ce point pour ma famille de pouvoir embrasser un Cavalier aussi généreux , & reconnoître ses services.

Madame , lui dis-je , si j'avois eu quelque vuë en vous servant , ce ne seroit que de vous que j'en voudrois recevoir la récompense. Vous seule pourriez m'en donner une , qui fût digne de moi , encore seroit-ce à l'amour seul , & non à la reconnoissance que je voudrois la devoir : Quelque chose que j'aye faite , & que je sois dans la disposition de faire pour vous , rien n'égalerà jamais la passion que vous m'avez inspirée. Daignez donc m'assurer que votre cœur n'y est point insensible , que j'en dois attendre quelque retour , & je ne trouve plus rien d'impossible. Je pars , quoiqu'il en puisse arriver , & vous remets à votre famille , trop content , si pour ma récompense j'obtiens une place dans ce cœur . . . . Eh qui pourroit vous la refuser , reprit-elle avec transport ! Mais , Seigneur , je m'oublie , & ne pense pas que nous sommes peut-

être encore bien loin de ce qui nous flatte. Pouvons-nous en effet nous promettre quelque chose, tant que nous serons dans ce Climat barbare, & dans la crainte de nos persécuteurs ? Laissons donc ces agréables idées, pour les reprendre, lorsque nous n'aurons plus rien à redouter..

Ce discours me flatoit trop, pour y résister : aussi pris-je mon parti sur le champ. Un seul point m'embarassoit. Comme mon départ n'étoit point prémédité, je n'avois pris d'argent que ce qu'il en falloit pour payer son voyage. Elle s'aperçût de mon embarras, & m'offrit, pour y remédier, un petit coffre plein de Diamans, qu'elle avoit apporté du Sérail, & qu'elle me remit entre les mains. Je la remerciai mille & mille fois de sa générosité, & nous nous dûmes à ce sujet mille choses tendres.

S'il est en amour des momens fâcheux, il en est aussi qui nous dédommagent bien des peines qu'il nous fait souffrir. Tels furent ceux que je passai pour lors avec la jeune Sultanne. Quoique le chemin de Mi-

quenés à Salé soit assez long, jamais il ne me parût plus court. Il étoit encore nuit, lorsque nous y arrivâmes ; & ce qui me fit plus de plaisir, le vent qui étoit assez fort, favorisa notre évasion. Le Brigantin qui nous devoit transporter, étoit à la voile, & le Capitaine commençoit à s'impatienter. Nous le trouvâmes, aussi-bien que la jeune Esclave, à qui j'avois fait prendre les devans, chez le Marchand François, qui nous reçut avec toute la cordialité, & toutes les politesses ordinaires à sa Nation.

Avant de compter au Patron ce dont on étoit convenu pour la Sultanne, je lui demandai, si au-lieu d'une personne, il ne pourroit pas en embarquer trois. Il me répondit qu'ayant déjà fait sa déclaration, la chose étoit impossible, & qu'il couroit risque de la vie, si on le trouvoit en fraude. Ce contre-temps que je n'avois pas prévu, me jeta dans un nouvel embarras. Toutefois ayant fait réflexion qu'il n'est rien dont on ne vienne à bout, avec le secours de

l'argent , je lui offris ce qu'il demanderoit , s'il vouloit nous faire ce plaisir. Il se rejetta d'abord sur l'impossibilité où il étoit de nous satisfaire. Cependant l'offre qu'on venoit de lui proposer l'ayant rendu plus hardi , il promit de le tenter , pourvû qu'on lui donnât trois mille piastras. La somme étoit exorbitante : mais le temps pressoit , & l'on ne marchandant guères sa liberté , sur tout quand on a plus qu'il ne faut pour la payer. Le Marchand tira généreusement de sa bourse de quoi suppléer à ce qui nous manquoit d'argent. Nous lui présentâmes des Diamants en échange : mais il n'en voulût jamais prendre , non plus que des Billets que je lui offris sur Cadix , & il se contenta de la promesse que je lui fis de lui renvoyer cette somme , dès que je serois arrivé en cette Ville.

Tout alloit bien , & nous nous disposions à partir , lorsque le Capitaine nous fit observer , que pour échapper à la vigilance des Commis , il falloit absolument nous travestir. Il me proposa de me déguiser en Matelot , & m'en fit prendre aussi-tôt

tout l'attirail. Cet habillement me déguisa si bien, qu'il n'étoit pas possible de me reconnoître. La jeune Esclave nous embarrassâ un peu plus. Sa blancheur, sa délicatesse, & sa grande beauté rendoient pour elle ce déguisement inutile. Enfin après y avoir un peu rêvé, l'envie qu'elle avoit de nous suivre, lui fit trouver le secret de se rendre méconnoissable; ce qu'elle fit, en se frottant le visage & les mains avec de la suie.

Toutes nos mesures ainsi prises, nous remerciâmes le Marchand François, à qui nous fîmes mille offres de service pour l'Europe. Nous nous abandonnâmes ensuite à la conduite du Capitaine, qui nous conduisit à son Vaisseau dans son Esquif. Ce que nous avions d'abord regardé comme un artifice de sa part, pour nous tirer de l'argent, n'étoit rien moins; car nous trouvâmes, en entrant dans le Brigantin les Commis, qui en faisoient la visite. Quand elle fût finie, ils rassemblèrent tout l'équipage sur le Tillac, pour voir si la déclaration étoit juste. Nous étions perdus sans l'obscurité de la nuit, & un strata-

gème dont je m'avisai. Ce fût de faire placer la jeune Esclave derriere un Matelot, qui étoit fort grand, & de me mettre moi-même devant un autre, qui étoit beaucoup plus petit que moi. De cette maniere le nombre se trouva conforme à la déclaration, & nous échappâmes à leurs recherches.

Eux partis, & le vent étant très-favorable, nous voguâmes à pleines voiles. Notre diligence fût si grande, que nous nous trouvâmes à plus de quinze lieues de Salé, lorsque le jour commença à paroître. Il seroit aussi difficile qu'inutile d'exprimer ici quelle fût notre joye, quand nous nous vîmes à couvert des poursuites de Mouley-Ismael, chacun se la représente. Nos deux Captives, & sur tout celle qu'il s'étoit destiné, étoient dans des transports qu'il est plus aisé de se figurer, que de décrire. Elles en augurerent bien pour le reste du voyage, & ce qu'il y eût de plus heureux le succès répondit à leurs espérances. En effet, nous arrivâmes après trois jours de navigation à Cadix, où je remis ma jeune



Esclave entre les mains de ses parens , qui étoient des Principaux de cette grande Ville.

Je comptois en faire incessamment autant de son aimable Compagne : mais l'état où j'appris en arrivant qu'étoit ma famille , me mit dans la nécessité de la quitter pour quelques jours , & d'aller à Frontiera. Ma présence y étoit absolument nécessaire , pour mettre ordre à nos affaires , extrêmement dérangées par mon absence , & par divers accidens. Hélas ! en est-il qui tiennent contre l'amour ! Tous mes projets & mes arrangemens s'évanouïrent , quand il fallut songer à se séparer de ma chere Sultanne. Eh quoi , me dit-elle , en versant quelques larmes , vous me quittez ainsi ! Ne vous souvient-il plus que vous m'avez promis de me rendre à mes parens ? Quels reproches ne me feront-ils point , & que n'auront-ils point à me dire , si je laisse échapper à leur reconnoissance un Cavalier à qui ils ont tant d'obligation. Ils ne m'en ont aucune , Madame , lui répondis-je , ce n'étoit point à eux à qui j'ai prétendu rendre ser-

\*

vice ; c'étoit à vous seule , & je n'ai fait en cela que ce qu'eût fait tout homme qui auroit eu mes sentimens & mes yeux. Si cela est , reprit-elle , je vous suis donc devenuë bien indifférente , depuis que nous respirons l'air d'Espagne. Certes je n'aurois pas crû qu'il eût produit en vous un pareil changement , & ce que vous avez fait pour moi à Miquenés , me promettoit plus de constance.

Un reproche si tendre me fit oublier tous mes intérêts de famille. Je m'offris non seulement d'attendre des nouvelles de ses parens , qu'elle avoit instruite de son arrivée , mais de la remettre même chez eux , si elle le trouvoit bon. Nous n'en fûmes pas à la peine ; car dès le lendemain nous vîmes arriver D. Gonzalez d'Oreltanos , (c'étoit le nom de son pere.) Jamais entrevuë ne fût plus touchante ; le vénérable Vieillard pensa en mourir de joye & de plaisir. La fille de son côté ne pût retenir ses larmes à la vuë d'un pere qu'elle aimoit tendrement , & qu'elle n'auroit peut-être jamais revû sans moi. Gonzalez , après lui avoir don-

né toutes les marques de l'amitié la plus tendre , n'eût rien de plus pressé que de lui faire raconter l'histoire de ses malheurs. Comme l'amour s'étoit servi de moi pour les finir , je n'eûs pas peu de part à cette Histoire. Je remarquai avec plaisir , que lorsqu'elle fût venue à cet endroit de son récit , elle le rendit beaucoup plus vif & plus passionné , ce qui me fit entrevoir que son cœur y entroit pour quelque chose.

A peine l'eût-elle fini , que Gonzalez me serrant entre ses bras : Généreux Cavalier , me dit-il , je n'ai point de termes assez expressifs pour vous marquer à quel point je suis sensible aux bontés que vous avez eues pour ma fille. Des services de cette nature ne peuvent assez se payer ; & si la joye que vous me procurez aujourd'hui , est susceptible de quelque tristesse , c'est de ce que la fortune ne m'a laissé qu'un bien honnête. Toutefois comme vous êtes trop raisonnable pour exiger l'impossible , je me flatte que vous voudrez bien , tel qu'il est , le partager avec nous. Pour moi content d'avoir retrouvé ma

chère fille, je renonce à tous les autres biens de la vie. Heureux, si je puis survivre assez long-temps à la joye que vous me procurez, pour vous en témoigner ma vive reconnaissance.

Seigneur, lui dis-je, ce seroit s'en rendre indigne, que d'accepter l'offre que vous venez de me faire. J'ignore dans quel dessein vous me l'avez proposé : mais je ne sçai qu'un moyen qui pût me la faire accepter, ce seroit d'y joindre le don de la main de votre aimable fille. Je ne vous dissimulerai point que je l'aime depuis long-temps, & que c'est cet amour qui m'a fait entreprendre tout pour elle. Si vous croyez m'en devoir quelque reconnaissance, daignez m'accorder cette faveur, qui me fera vous devoir moi-même tout le bonheur de ma vie. Le sang dont je sors, & les espérances dont Madame a bien voulu me flater, m'enhardissent à vous faire cette demande. La Maison de Frontiera, dont j'ai l'honneur d'être, n'est peut-être pas indigne de votre alliance, & si les biens du Marquis.

mon pere ne sont pas si considérables . . . . Le Marquis de Frontiera , s'écria Gonzalez ! & c'est le meilleur de mes amis. Quoi , vous seriez son fils ? Quel plaisir pour moi de pouvoir embrasser dans la personne d'un Cavalier , à qui je dois tout , le fils d'un homme qui me fut toujours si cher ! Au-reste , Seigneur , quand vous n'auriez pas cet avantage , votre générosité vous a déjà rendu assez recommandable , & je me croirois coupable de la dernière ingratitude , si je vous refusois quelque chose. Comptez donc sur mon consentement , que je vous donne avec plaisir , si ma fille vous donne le sien.

A ces mots nous jettâmes l'un & l'autre les yeux sur elle , lui pourvoir l'effet de son discours , & moi pour recevoir l'Arrêt qui me devoit rendre heureux où malheureux. Elle en rougit , & garda pendant quelque temps un silence qui m'effraya. Eh quoi , Madame , lui dis-je , avec transport , vous rougissez , & n'avez rien à me répondre ! Les espérances dont je m'étois flaté , sont donc fri-

voles , & tout le fruit que j'aurai tiré de mes assiduités & de mon amour , fera d'avoir rendu ma situation encore plus malheureuse. Ah ! Madame , sont-ce-là les sentimens que vous m'aviez fait entrevoir ? Seigneur , reprit-elle , le silence qui vous allarme n'est point un effet de mon indifférence pour vous , & c'est à tort que vous m'en soupçonnez. Personne ne sçait mieux que moi les obligations que je vous ai ; jamais on n'y fût si sensible , & je sçai ce que je dois faire pour les reconnoître. S'il y auroit de l'ingratitude à mon pere de vous refuser la récompense que vous en exigez , je me rendrois encore plus coupable , si j'ajoutois la désobéissance à l'ingratitude ; il vient de me prescrire mon devoir , c'est à moi de le suivre.

Ces paroles me rendirent la vie ; & à Gonzalez sa premiere joye ; il nous embrassa tendrement l'un & l'autre comme ses deux enfans ; & ne nous traita plus depuis autrement. Je voulois partir dès le lendemain , pour aller revoir mon pere , & lui apprendre cette heureuse nouvelle :

mais Gonzalez & sa fille m'emmenèrent avec eux à leur Terre, où ils me retinrent plusieurs jours ; ils ne m'en laissèrent partir qu'à condition que je l'amenerois avec moi, & me donnerent pour cet effet une litiere, dans laquelle je fis le voyage.

Il est des mouvemens qu'on sent beaucoup mieux, qu'on ne peut les exprimer. Telle fût la joye que ressentit mon pere à mon arrivée. Dix ans d'absence, pendant lesquels il n'avoit reçu aucune de mes nouvelles, lui avoient fait croire que j'avois eu le sort de mes autres freres ; ils étoient tous morts, les uns au service du Prince, les autres de leur mort naturelle. Mon retour inopiné lui parût un songe. Il douta quelques momens si c'étoit bien moi qu'il voyoit. Enfin revenu de cette agréable surprise, il m'embrassa mille & mille fois & me baigna le visage de ses larmes. Je ne pûs retenir les miennes, à la vûe d'une personne si chere, & que j'avois perdu de vûe depuis si long-temps. Il ne cessa de m'embrasser que pour me demander le sujet d'une si longue absence. Je

lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé en Portugal, & lui fis l'histoire de ma captivité. Autant que ce récit lui fit verser de larmes, autant celui de mes amours, & la nouvelle de mon mariage avec la fille de Dom Gonzalez, lui donna de joye. Charmé de la générosité du pere & de la fille, il voulut répondre à l'empressement que l'un & l'autre avoit de le voir. Nous partîmes, & arrivâmes quelques jours après au Château du beau-pere, où nous ramenâmes la joye. Quoique Gonzalez en eût beaucoup, de revoir le vieux Marquis, elle n'approcha point de celle que nous eûmes sa fille & moi. Rien ne fait mieux sentir les douceurs de l'amour que quelques jours d'absence. Nous goûtâmes des plaisirs dont nous n'avions point encore éprouvé la douceur. Ils ne firent qu'augmenter à notre mariage, qui se célébra peu de jours après, & nous mit l'un & l'autre au comble de la félicité.

Elle auroit été parfaite, si elle eût pû être durable : mais il n'en est point sur la terre. Tout ce qui a



quelque rapport avec l'homme se sent de la foiblesse de sa nature, & plus les objets qui l'environnent lui sont sensibles, plus il semble qu'ils soient sujets à l'instabilité. Le bonheur que je goûtois avec ma nouvelle épouse, fut traversé par la mort de mon pere, qui arriva quelques jours après. J'en aurois été inconsolable, si je n'eusse trouvé dans Gonzalez, & dans son aimable fille tout ce qu'il y eût jamais de plus capable d'adoucir les plus grandes douleurs.

Quoiqu'une épouse aimable & vertueuse tiennne lieu de tout à un homme qui l'aime tendrement, le Vieillard s'offrit encore de me servir de pere, & m'en servit en effet : mais ce ne fût pas pour long-temps. La mort nous l'enleva lui-même environ un mois après, & plongea sa fille dans la même douleur où je m'étois vu peu de temps auparavant.

Quelque effort que je fisse pour la consoler de cette perte, elle y auroit succombé, si je n'eusse imaginé un expédient pour la distraire ; ce fut de l'emmener au Château de

Frontiera, où je prétextai que ma présence étoit nécessaire, pour mettre un certain arrangement dans les biens que mon pere venoit de me laisser. Nous y demeurâmes quatre ans, pendant lesquels je me vis pere de plusieurs enfans : mais Dieu nous les enleva tous. Si je fus sensible à cette perte, je le fus encore plus à la douleur de mon épouse, qui en étoit inconsolable. Le Château de Frontiera lui devint alors aussi insupportable que lui avoit été celui d'Ovellano ; de sorte que je ne trouvai point d'autre moyen de lui ôter ces chagrinantes idées, que de l'emmenner avec moi en Portugal. Comme ma famille en est originaire, nous y possédons encore quelques biens, que mon pere y avoit laissés, lorsqu'il passa dans le Royaume d'Espagne.

Je lui proposai donc ce voyage, auquel j'eus bien de la peine à la résoudre. Nous partîmes enfin, & arrivâmes à Evora, où je me suis fixé, comme étant l'endroit le plus proche des Terres que je possède dans ce Royaume.

Nous sommes depuis trois mois dans cette Ville, dont nous ne serions peut-être sortis de long-temps, sans une amie de mon épouse, qui lui a voulu donner le divertissement des Vendanges, & qui nous a conduits ici. C'est à cette partie de promenade que je suis redevable de la rencontre de ma chere Sophie, que je croyois avoir perduë pour jamais. Pardon, aimable Thécla, continua le Cavalier, en se retournant vers sa seconde épouse, qui étoit présente; pardon si je vous paroiss infidèle, & si je reprends à vos yeux mes premieres chaînes. Vous n'ignorez pas que comme elles étoient indissolubles, elles sont aussi toujours les plus fortes. D'ailleurs le Ciel qui nous a ôté tous les gages de notre amour, & la mort de nos deux peres qui a suivi de si près notre union, tout nous doit ouvrir les yeux, & nous faire voir qu'il ne l'approuvoit point. Elle étoit en effet criminelle, & si nous n'en sommes pas plus coupables aux yeux de Dieu, c'est à notre ignorance & à notre bonne-foi que nous en sommes redevables. Il n'en peut plus être

être de même aujourd'hui ; & vous sentez que la Religion demande que nous rompions nos engagemens. C'est avec la plus vive douleur : mais je lui dois ce sacrifice , comme vous lui sacrifiâtes vous-même la plus brillante fortune. Au reste si je me vois obligé d'en user ainsi pour satisfaire aux devoirs de ma conscience , ne croyez pas pour cela que je vous abandonne. Non , ma chere Thécla , je vous ai trop aimée , pour que vous me puissiez jamais devenir indifférente. Si mon cœur , que je dois tout entier à ma chere Sophie , ne peut plus être à vous comme auparavant , du moins pouvez-vous compter sur la plus parfaite estime & sur l'amitié la plus vive & la plus sincère. Pour en voir les effets , je vous conjure de nous faire la grâce de ne nous pas quitter , & de vouloir bien partager , comme nous avons fait jusqu'ici , les biens dont nous jouissons. Je vous le demande au nom de cet amour si tendre , dont nous avons brûlé l'un pour l'autre ; au nom même de mon Epouse , qui paroît trop sensible à votre disgrâce ;

pour ne pas contribuer à vous l'adoucir.

Pendant ce discours l'aimable Thécia fondoit en larmes. Toute l'Assemblée qui avoit écouté avec beaucoup d'attention le récit de cette Histoire, la plaignoit intérieurement, & admiroit la bizarrerie du sort, qui se joue pour ainsi dire des humains. Mais ce fut bien une autre surprise, lorsqu'on vit le nouveau marié se jeter au cou de cette aimable personne. Ma chère Thécia, s'écria-t-il avec transport ! N'est-ce point un songe ? Est-ce bien vous que je vais ? Vous n'osez me regarder ? Vous ne me répondez point ? Auriez-vous entièrement oublié votre cher D. Juan de Velez ? Hélas ! vous le croyiez peut-être mort, comme j'ai cru de mon côté que la Providence avoit disposé de vous. Revenez de votre erreur. C'est votre Epoux qui vous appelle, & qui veut rentrer, vivre, & mourir sous vos loix.

Ces paroles que D. Juan prononça de la manière du monde la plus tendre, firent ouvrir des yeux à Dona

Thécla. Quel fut son étonnement, lorsque dans le nouveau marié elle reconnut son premier époux. La douleur où elle venoit de s'abandonner, la joye où son cœur se livra à ce spectacle, lui causèrent une révolution, qui lui ôta la parole pour quelques momens.

Cependant D. Juan ne cessoit de l'embrasser, & lui disoit tout ce qu'il pouvoit imaginer de plus consolant, pour dissiper le trouble où il la voyoit. Que craignez-vous, lui disoit-il, adorable Thécla ? Rougissez-vous de reconnoître pour votre Epoux un homme qui vous adore ? Je rougis, lui répondit-elle, de l'infidélité que je vous ai faite. Cependant si quelque chose est capable de me justifier dans votre esprit, souvenez-vous qu'elle étoit involontaire. Vous justifier, aimable Thécla, reprit D. Juan, & ne seroit ce pas plutôt à moi à le faire ! Moi qui viens de tomber à vos yeux dans la même faute. Mais nous n'en avons pas besoin ni l'un ni l'autre. C'est la volonté, & non pas l'action en elle-même qui fait le crime, & l'on y

peut tomber quelquefois , comme vous voyez , sans cesser pour cela d'être vertueux. Ne vous faites donc point des reproches , que vous n'avez point mérité , & qui devroient retomber sur moi , s'ils avoient quelque fondement. S'il en est quelqu'un que vous deviez vous faire , c'est de ne vous pas montrer assez sensible à l'amour que vous venez de r'allumer dans mon cœur. L'exemple du Marquis de Frontiéra , & celui de sa chere Sophie , devroient cependant bien vous y engager. Le hazard les avoit séparés ; & l'amour vient de les rejoindre après dix ans d'absence. Reprenons donc , comme eux , nos premieres chaînes , & oublions nos malheurs passés.

Dona Thécla ne pût se refuser à des raisons si fortes. Elle se rendit aux instances de D. Juan son Epoux , qui lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur cruelle séparation. Il lui apprit comment après être tombé dans la mer , il s'étoit sauvé à la nage , & étoit enfin revenu à Lisbonne ; que là il s'étoit donné tous les mouvemens imaginables

pour s'éclaircir de sa destinée ; qu'il avoit écrit pour cet effet à Tunis , à Alger , à Maroc ; à Constantinople même ; que tout ce qu'il en avoit appris , après bien des recherches , c'est qu'elle avoit été brûlée dans le Sérail de Mouley-Ismael , où le feu avoit pris malheureusement.

Helas ! dit Sophie , au Marquis son Epoux ! ce fût environ vers ce temps que j'appris que vous aviez eu le même sort , en voulant sauver la Sultanne favorite de ce Prince. Je me suis cruë veuve depuis ce temps , & c'étoit sur cette assurance que je m'étois enfin renduë aux importunités de D. Juan. La fortune lassée de nous persécuter , nous rend les uns aux autres. Il ne nous reste qu'à la remercier de ses bienfaits , & à demander au Seigneur Licentié ce que nous avons à faire , pour resserer les nœuds de notre première union.

Je n'en sçais rien , répondit sçavamment D. Antonio ; le cas est très-embarrassant. Car enfin je vous ai hier mariée au Seigneur D. Juan , qui sans doute aura usé de ses droits , & partant votre mariage est indis-



soluble. Pour celui du Marquis avec Donna Thécla, il l'est encore bien plus, puisqu'il a quatre ans de possession; ainsi je ne vois pas trop comment pouvoir accommoder tout ceci. Ah ! si j'avois ici un Sanchez de *Matrimonio*, où si mes Confrères qui viennent de sortir, eussent été témoins de cette aventure, ils nous auroient été d'un grand secours, car ce sont des gens bien habiles. Il n'en faut pas sçavoir tant, lui dis-je, mon Oncle, pour décider cette question. La solution est toute naturelle. Le mariage est un engagement qui ne peut être rompu que par la mort de l'une des deux Parties. Elles vivent ici toutes les quatre; les deux premiers mariages subsistent donc encore, & les deux autres contractés depuis, quoique dans la bonne foy, sont absolument nuls.

Etes-vous bien certain de cela, reprit D. Antonio; il ne faut, lui dis-je, mon Oncle, qu'un peu de réflexion. Au reste, si vous avez besoin d'une autorité pour vous rassûrer, vous n'avez qu'à ouvrir saint Thomas; & vous.... Ah ! inter-

rompit-il, puisque Saint Thomas l'a dit, il faut que cela soit. Mais, ajouta-t'il, il faudra du moins redonner une façon à votre mariage; car voyez vous, vous vous trouvez ici veufs tous les deux. Le hazard vous a réuni à vos femmes : or comme ceci vous vaut un second mariage, il n'est pas juste que l'Eglise perde ses droits. On rit beaucoup de la simplicité de mon Oncle; dans laquelle j'entrevis un fond d'intérêt & d'avarice. Les deux Epoux lui répondirent qu'ils feroient eux-mêmes tout ce qu'il falloit pour réhabiliter le Sacrement, & que pour lui, il ne perdrait rien de ses droits. Ils s'embrassèrent tous les deux, & respirèrent chacun leur femme, après quoi le jeune Seigneur qui nous les avoit ammentés, reconduisit toute l'Assemblée au Château. Il voulut aussi nous y emmener; mais Dom Antonio s'en excusa sur sa goutte, & moi sur le besoin qu'il avoit que je lui tins Compagnie.



## C H A P I T R E X.

*Description de la vie des Licenciés de Portugal. Histoire à ce sujet. Bibliothèque de D. Antonio. Retour de Chasse ; ce qui s'y passa.*

Nous nous trouvâmes aussi seuls, que nous nous étions vus en grande Compagnie un moment auparavant. La première pensée qui vint alors au Licencié, fût de faire promptement préparer le souper. Cela m'étonna d'autant, qu'il n'y avoit pas deux heures que nous étions sortis de table, où nous étions restés presque toute l'après-dînée. Je le fis remarquer à D. Antonio, qui me dit que cela ne faisoit rien, qu'il étoit réglé pour les heures de ses repas, & que s'il se dérangeoit seulement d'une minute, ç'en seroit assez pour être malade. Croiriez-vous, ajouta-t'il, d'un ton fort sérieux, que j'ai pensé tomber un jour d'inanition, pour avoir été obligé d'at-

tendre que mon potage , que j'avois mis refroidir sur mon assiette , pût se manger. Il en est de nos corps , comme des pendules qui se dérangent bien-tôt , si l'on n'a pas soin de les remonter à la même heure : or comme je serois fâché que ma santé se dérangerât , je lui donne toujours ses besoins à une heure réglée , quelque bon repas qui ait précédé.

On est heureux , lui dis-je , quand on peut mener une pareille vie. C'est , continua D. Antonio , celle que je mène depuis trente ans , & mon embonpoint vous doit faire juger qu'elle n'est pas mauvaise. Vous en jugeriez encore bien mieux , si vous l'embrassiez . . . . . Mais à propos mon Neveu , comme vous voilà dans l'âge , où l'on prend ordinairement un parti , quel est celui auquel vous vous destinez ? Je crois , lui répondis je , que mon pere ne seroit pas fâché que j'entrasse dans la Robe , mais Hortensia s'y oppose , & voudroit que je fusse Religieux. Et moi , répliqua t'il , je veux vous faire Curé. Mon frere & ma sœur sont deux fous , qui ne savent ce qu'ils veu-

lent. Etes-vous taillé pour être dans un Froc où dans une Robe. Un bon Bénéfice, mon Neveu, un bon Bénéfice ! Voilà ce qu'il vous faut. Je me rejeterai sur les lumières & les vertus nécessaires pour remplir dignement cet état, & dont je ne me sentoais pas encore assez pourvû. Bon ! des lumières, s'écria-t'il, je n'en sçavois pas tant que vous, lorsque je suis entré dans ce Bénéfice. Cependant je m'y suis souteuu, & m'y suis fait honneur jusqu'à ce jour. Sçavoir lire, & passablement écrire, posséder parfaitement son Traité des Dixmes, sçavoir bien recevoir son monde ; voilà tout ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plûpart de nos Bénéficiers. Avec cela l'on vit heureux & tranquille, on passe doucement ses jours dans les plaisirs, & cette paix que donne l'abondance. Vous en pouvez juger par l'échantillon que vous venez de voir. Ce n'est point un extraordinaire, mais un petit train de vie que je me suis fait avec les Licentiés du voisinage que vous avez vû. Ce sont de bons Enfans, n'est-il pas vrai, à leur vi-

vacité près : or dites-moi, dans quel état de la vie trouverez-vous une situation plus heureuse & plus riante ?

Il faut avouer, lui répondis-je, qu'à parler selon le monde, il n'est point de vie comparable à celle que mènent vos Confrères. Les plaisirs semblent naître sous leurs pas. Ils passent successivement du jeu à la table, & de la table à d'autres plaisirs, qui ne sont peut-être pas si innocens : mais je trouve aussi que cette vie ne s'accorde guère avec l'idée qu'on nous donne du Sacerdoce, & moins encore avec la morale que ces Messieurs nous prêchent. La vie d'un Chrétien sur la terre doit être, disent-ils, un combat & une mortification continuelle. Il faut donc en ce cas qu'ils ne soient pas Chrétiens eux-mêmes, puisqu'ils ne combattent, ni ne se mortifient, à moins qu'ils ne mettent au rang de leurs combats celui qu'ils ont donné en notre présence à l'occasion du fils unique du Prince Albanus. Pour moi je considère fort tous vos Licenciés, tant pour leur caractère, que parce qu'ils sont vos amis : mais

franchement, j'aimerois mieux les voir au Service du Roi, que dans l'état où ils sont; ils se tireroient mieux de l'un qu'ils ne font de l'autre. Ils en feroient vraiment bien. fâchés, reprit le bon homme, & avec très-grande raison. Dans le Militaire, voyez-vous, mon Neveu, l'on a affaire à un Maître qui commande, & qui sçait bien se faire obéir; au lieu que dans l'Eglise, c'est nous qui commandons, & l'on nous obéit. Dans le premier état, c'est un Monarque équitable, qui pour l'ordinaire ne récompense que le mérite, & ne verse ses bien-faits que sur des personnes qui ont été long-temps à son Service; dans celui-ci, au contraire, les récompenses vont assez souvent sans mérite, & précèdent presque toujours le service; aussi voyons nous souvent des Officiers quitter leur état pour passer dans le nôtre. J'en sçai même plusieurs, qui après avoir été chassés de leurs Corps, se sont jettés dans l'Eglise, où ils occupent aujourd'hui les premières Dignités.

D. Antonio m'en auroit peut-être

encore dit davantage, mais on servit; & comme à table son esprit se concentroit, pour ainsi dire, tout entier dans les plats, la conversation tomba sur les fausses. Il me fit assieoir vis-à-vis de lui, & me pressa fort de manger d'une Remoulade qu'il s'étoit fait faire de ce qu'on avoit desservi de plus délicat. Ni son exemple, ni ses paretiques exhortations, ne pûrent me persuader. Oh pour le coup, me dit-il avec vivacité, je vois bien que vous ne ferez jamais gros Bénéficier, car vous n'avez point les dispositions requises pour cet Etat, qui sont de bien boire & de bien manger. Je ne pûs m'empêcher de sourire à cette saillie Epicurienne, cependant je ne jugeai pas à propos de l'imiter, pour le desabuser. Ce repas ne dura qu'une heure & demie; après quoi il passa de la table au lit, où il se fit conduire par sa jeune Gouvernante. Comme elle étoit en possession de le deshabiller tous les soirs, ( ce que sa grosseur extraordinaire pouvoit rendre excusable, ) elle voulut le faire en ma présence : mais trouvant qu'il y avoit en cela plus



que de l'indécence, je lui rendis moi-même ce service, que je continuai tout le temps que je fus chez lui.

Le lendemain je rentrai dans sa chambre sur les dix heures du matin. C'étoit l'heure ordinaire de son lever. Après les premiers complimens, nous nous mîmes à causer de choses indifférentes ; car pour les conversations intéressantes & sérieuses, j'avois remarqué qu'elles n'étoient ni du goût, ni à la portée de D. Antonio. La nôtre commençant à s'animer, nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un Payfan. C'étoit le mari de la femme qui étoit morte le jour précédent, & qui venoit prier le Licentié de l'enterrer. Très-volontiers, Perés, lui dit-il : mais quel enterrement veux-tu ; car tu sçais qu'il y en a à tout prix ?

Le Payfan ayant répondu qu'il étoit bien aisé de faire à sa femme un enterrement honnête pour la consolation de sa famille. Je te loue de ta dévotion, lui dit le bon homme : Va, mon enfant, je t'en ferai un des plus magnifiques. Elle sera enterrée dans l'Eglise, au son de

toutes les Cloches , je lui donnerai une belle grande Messe , avec les plus beaux ornemens , & tout cela ne te coûtera que six Ducats , parce que tu es de mes amis.

Six Ducats , reprit Perés , fort étonné ! Alle ne les valut jamais. Vous voulez sans doute vous gaudir de nous. Je n'ons morgué seulement pas envie qu'il nous en coûte six Crusades , encore nous faut-il du plus biau.

Tu n'as donc , replique D. Antonio , qu'à la faire enterrer ailleurs , & par qui tu voudras ; car pour moi je ne le fais point à moins. Il faut que je vive , & je mourrois bien-tôt de faim , si je faisois des enterrements , au prix que tu les demandes.

Pour ce qui est en cas de ça , dit le Païsan , y gna rian à craindre , tant que n'an vous varra une aussi bonne frelimouse : mais après tout , Monsieur , il ne faut pas pour vivre que vous mangiez le pauvre monde , ni vouloir tirer six Ducats d'un pauvre Guiable de Païsan. Encore si

ce que je vous demandons vous coûtoit biauoup, & que ça pût faire un grand profit à la pauvre trépassée, on pourroit composer avec vous : mais vous en coûte-t'il pûs de la mettre dans l'Eglise que dans le Cimetiere ? Le trimballement de vos cloches la boutra-t'il pûtôt en Paradis ? La haute Masse que vous li chanterez, vaudra-t'elle mieux que la petite que vous li marmoterez. Allons donc, Seigneur d'Alétés, boutez-vous à la raison, & pis que ça ne vous coûte rien, & que ça ne l'avancera pas d'un fêtu, contentez-vous de cinq Crusades, ou par ma fique je l'antarrerons nous-mêmes dans un coin de notre potager, & ce sera autant de flambé pour vous.

C'est ce que je voudrois voir, reprit le Licentié, ce seroit bien pour le coup que je te dénoncerois à la très-sainte Inquisition. Tu sçais que je n'en ai déjà que trop de sujet, & que la défunte est morte comme une chienne, sans Sacrements. D'accord, répliqua Perés : mais à qui en est-ce la faute ? S'il y a queuqu'un

que n'an doive chapitrer la-dessus, je ne craignons pas que ce soit nous. N'importe, dit D. Antonio, on n'examinera pas comment la chose est arrivée. Le fait est vrai, & cela suffit pour te faire brûler vif.

Quelque sensé & résolu qu'eût été jusques-là le Payfan, je m'aperçûs que la menace du Licentié, toute ridicule qu'elle étoit, l'avoit intimidé. Sa frayeur n'étoit pas sans fondement, & l'on a vû plus d'une fois cet épouvantable Tribunal envoyer des malheureux au supplice, pour de semblables choses. Dans cette appréhension, il commença à capituler. Je vois bien, dit-il, qu'il en faut passer par votre sacrée Mal-tote, & que morts ou vifs i guia pas moyen de vous échapper; stapan-dant je vous prions de considerer que je sis un pauvre Guiable, à qui la défunte vîant encore de laisser deux pauvres innocants sur les bras.

Te voila bien malade, reprit D. Antonio; je perds plus que toi à cette mort. Ta femme étoit jeune; elle t'auroit donné grand nombre d'enfans si elle eût vécu. Ce sont au-

tant de Batêmes que je perds, sans compter les Mariages & les Enterrements qui me seroient revenus par la suite, & tu trouves après cela que c'est trop demander que six Ducats ? Va, mon Enfant, si j'eusse bien calculé tout cela, tu n'en aurois pas été quitte pour douze.

Toutes ces belles raisons ne persuadèrent point le Païsan ; il représenta sa misere, & la multitude des Impôts dont il étoit accablé ; en un mot, il employa tout ce qui est capable d'attendrir l'ame la plus dure. Tout ce qu'il pût obtenir de Dom Antonio, après bien des prieres, fut, qu'il se contenteroit de la moitié de la somme, à condition que Perés ne diroit rien aux autres Payfans de la grace qu'on lui faisoit.

Dès qu'il se fût retiré, le Licentié se leva, & se rendit à l'Eglise, où il attendit le Convoy ; car comme il étoit extrêmement puissant, il ne les accompagnoit que lorsqu'il y avoit bien de l'argent à gagner. Je le suivis pour voir comment se passeroit cette cérémonie. Je n'eus pas le temps de m'y ennuyer. Quelle vo-

lubilité de langue ! Jamais basse-Messe ne fût si courte , que la grande qu'il chanta. Les vivans ne furent pas beaucoup étourdis du Carillon de la défunte. On ne se servit que des Ornemens les plus communs : bref, on en donna au bon homme Perés pour son argent.

La cérémonie finie, nous rentrâmes au logis, où nous nous mîmes à table tout de suite. Il ne nous étoit venu personne à dîner, aussi ne dura-il que deux heures, après lesquelles D. Antonio s'étant jetté, selon sa coutume, sur un lit de repos, pour y faire sa Méridienne, je me trouvai seul. Pour prévenir l'ennui, il me vint en pensée de prendre quelque Livre. Je n'en avois point apporté, comptant en trouver chez le Licencié plus que je n'en pouvois lire. Je le quittai donc, dès que je l'entendis ronfler, & passai dans son Cabinet, pour y chercher sa Bibliothèque : mais j'us beau ouvrir ses armoires, & fureter par tout, je n'y trouvai rien de ce que je cherchois.

Enfin après avoir tout visité, je me hasardai de jeter les yeux sur

une table , qui étoit couverte de Papiers , que je croyois de conséquence. En ayant levé quelques-uns , sans les regarder , je tombai sur un Livret , qui avoit pour titre : *De arte Bibendi* (a) , c'est-à-dire , *l'art de bien Boire* , Poëme traduit du Latin en vers Portuguais.

La matiere n'étoit pas assez intéressante , ni assez de mon goût , c'est pourquoi je ne me donnai pas la peine de le prendre. Il me parût cependant , par l'état où il étoit , que d'autres l'avoient bien feüilleté. J'y remarquai même des Notes écrites de la main de D. Antonio.

Cette découverte fut suivie d'une autre plus curieuse. C'étoit un Livre à peu près de même volume , qui avoit pour titre ; *Pugnà Porcorum* (b) : *La Bataille des Pourceaux*. La

[ a ] C'est un Poeme Latin , en plusieurs Livres , imité de l'art d'aimer d'Ovide.

[ b ] C'est un autre Poeme Latin , dont l'Auteur ne pouvoit être qu'un Original ; il est en Vers hexamètres , dont tous les mots commencent par un P. On en peut juger par ce Vers , qui est le premier :

conformité du Titre de ce Poëme, avec le combat dont j'avois été témoin le jour précédent, me le fit mettre de côté.

Ce fût là où aboutirent toutes mes découvertes, du moins les plus intéressantes; car ayant continué ma visite, je ne trouvai qu'un vieux Breviaire dépareillé, sans commencement ni fin, avec un Guidâne, qui retrogradoit de douze ans. Ces quatre Volumes composoient toute la Bibliothèque de Dom Antonio, qui n'en avoit jamais eu d'autres depuis trente ans qu'il étoit Curé.

Je rentrai alors dans la Salle, où le trouvant encore endormi, je me mis à lire le petit Poëme que j'avois apporté avec moi. J'aurois eu le temps de l'achever, si je n'eusse été interrompu par une nombreuse visite, & un grand bruit de Cor, qui le réveilla en sursaut. C'étoit une douzaine de Gentilshommes du voisinage, qui au retour d'une

*Plaudite, Porcelli, Porcorum, Pigra;  
Propago.*

Le reste du Poëme est dans le même goût.

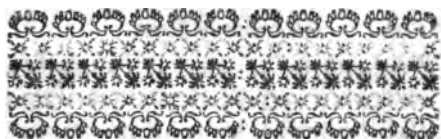


Chasse venoient se rafraîchir chez lui. Après avoir mis leurs chevaux, & leurs chiens à l'Ecurie, ils vinrent saluer le Licentié, à qui ils firent présent d'une partie de leur gibier. Dom Antonio répondit à cette générosité par quantité de bouteilles de vin qu'on apporta, & qui disparurent presque aussi-tôt. Il en demanda sur le champ d'autres : mais ces Messieurs qui étoient aussi alertes, qu'alterés, y avoient déjà pourvû, étant allés les uns à la cave, les autres prendre dans l'office tout ce qui s'y étoit trouvé. Ils avoient si grand appetit, qu'ils s'arrachotent les morceaux de la main, de façon qu'ils ne cessèrent de manger, que lorsqu'il n'y eût plus rien de cuit dans la maison. Il fallut alors faire alte, & attendre que ce qu'on avoit mis à la broche, fût en état d'être servi. On s'en dédommagea sur le vin, dont on fit une ample effusion. On recommença de plus belle lorsque le rôt fût sur la table. Les bouteilles & les plats disparurent alors avec la même vitesse. On ne parla que de la bonté du vin,

& du bon cœur de D. Antonio ,  
dont toute la Compagnie fit l'éloge.  
Ce petit train dura jusqu'au déclin  
du jour , que ces Messieurs remon-  
térent à cheval , laissant leur Hôte  
moins riche d'un muids de vin ,  
qu'ils lui avoient vuïdé.

*Fin du premier Livre.*





# HISTOIRE

DE

DOM RANUCIO

D'ALÉTÉS.



LIVRE SECOND.

---

## CHAPITRE I.

*Portrait de D. Mathieu de Grapina,  
& de sa femme. Ce qui arriva chez  
lui à deux Mains. Description du  
Château, de la Bibliothèque, & du  
Coquillier de ce Financier.*

Quelqu'agréable que parût à  
D. Antonio la vie qu'on me-  
noit chez lui, je m'en ennuyai.  
Quel train, disois-je, en moi-même!

Tome I.

H

Toujours boire , toujours manger , où dormir , est ce là une vie digne d'un homme ? Je ne m'étonne pas que nos Licentiés fassent la plupart si abrutis. Pour moi , quand il n'y auroit point dans cet état d'autres peines que celle de mener une pareille vie , cela suffiroit pour m'en dégoûter. Non , je ne veux point d'un état , que non-seulement les hommes deshonorent , mais qu'ils se deshonnorent eux mêmes par leurs excès.

En conséquence de ces réflexions , je résolus de me trouver le moins que je pourrois à ces sortes d'Assemblées. Je cherchai dans le Village qui étoit assez peuplé , de quoi me faire une Société moins tumultueuse & plus sobre. Je jetai d'abord les yeux sur la maison du Seigneur , qui étoit le rendez vous de tout ce qu'il y avoit de beau monde dans le Canton. Cette idée me flata d'autant plus que son fils que j'avois vu la veille chez Dom Antonio , m'avoit paru d'un caractère fort enjoué , & d'une humeur fort sociable.

Je me rendis donc dès le jour

même au Château , où D. Alexandre (c'étoit le nom du jeune Seigneur ) me reçut avec beaucoup de politesse. Il me présenta à D. Matthieu de Grapina son pere , qui enchérit encore sur la reception du fils. C'étoit un homme d'une physionomie assez basse , & dont l'esprit me parût aussi épais que le corps. Ses manieres n'étoient ni délicates , ni polies : mais tous ces défauts étoient compensés par une grande franchise , & beaucoup de générosité. Je n'assurerais pas qu'il eût toujours eu ces bonnes qualités. La raison qui m'en fait douter , est qu'il avoit tenu quelque temps les Fermes du Prince , dans lesquelles il avoit fait une fortune immense. Il me reçût assez bien , à quelques fautes de politesse près. Mais elles lui étoient d'autant plus pardonnables , que de l'état de Laquais , il étoit parvenu assez promptement à ce haut degré de fortune ; de sorte qu'il n'avoit pas eu le temps d'apprendre les belles manieres , & n'étoit plus en âge de les étudier.

Pour Dona Cameria son épouse , elle les sçavoit encore moins : nous

la trouvâmes au-milieu d'une troupe de Dames , à qui elle donnoit à jouer. A peine daigna t'elle répondre au salut que je lui fis. Une proposition fort pressante de me mettre de la partie , fût toute la réponse qu'elle fit à mon compliment. Je m'en défendis poliment : mais voyant qu'elle continuoit de me presser , jusqu'à me vouloir forcer de prendre des cartes , je lui répondis que je croirois lui faire insulte ; que sa Compagnie & sa conversation me paroïssent trop agréables , pour perdre au jeu un temps que j'espérois beaucoup mieux employer auprès d'elle. Elle redoubla ses instances , qui ne cessèrent enfin , que parce que la Compagnie s'impatien-toit de ce qu'elle leur faisoit perdre tant de temps.

Quoique je n'aye jamais pû souffrir les joueurs , la complaisance & la curiosité me retinrent auprès de ceux-ci. Ce qui m'y détermina , fût la sorte figure que je voyois faire à deux Religieux qui jouoient avec elle , & qui se dédommageoient par force malédictions de la perte qu'ils

faisoient. Je vis bien à leur discours, & à leur contenance, que leur bourse étoit à l'agonie. En effet, la Dame ne mît pas quatre minutes à les expédier, ils perdirent jusqu'à la dernière Crusade, mais nullement l'envie de jouer.

Ce fut alors que les imprécations redoublèrent. Au Diable soient le jeu & les joüeuses, dit l'un d'eux, tout en colère; voilà mon Avent, & mon Carême flambés. Je me suis tué pendant trois mois à mettre dans ma tête, & à débiter des Sermons, que j'avois acheté bien cher, & voilà qu'une maudite carte m'en a fait perdre tout le produit. Et moi donc, Frere, dit l'autre, ne suis-je pas bien plus malheureux ! Voilà mon Gardienat à vau-l'eau; j'avois mis ces soixante Ducats à part pour l'acheter de notre Provincial : mais par Saint François je n'ai qu'à déchanter. Maudit soit, & mille fois maudit celui qui inventa le jeu, & ceux qui y gagnent. C'est ainsi que ces vénérables Peres exhaloient leur bile contre la Dame, qui étoit moins attentive à leurs discours qu'à com-



pter les Ducats qu'elle venoit de leur gagner.

Je levai aussi-tôt le siège , pour n'être pas obligé de la refuser une seconde fois ; car comme elle se sentoit en fortune , elle invitoit tout le monde à joüer ; de sorte qu'il auroit été difficile de lui échaper.

D. Matthieu ennuyé aussi - bien que moi du jeu , me proposa de venir me rafraîchir. Je l'en remerciai d'abord : mais ses instances furent si pressantes , que je me rendis. Après avoir bû quelques rasades, D. Alexandre croyant de son côté me faire plaisir , m'apporta un fusil , & me proposa une partie de chasse. Je lui avouai franchement que je n'avois pas beaucoup de goût pour cet exercice. J'ajoutai cependant que je l'y accompagnerois volontiers , si cela lui faisoit plaisir. Non , non , reprit sur le champ Grapina , cela vous ennuyeroit. Pour moi , continua-t'il , je ne sçai quel agrément on peut trouver à courir les champs comme un lévrier , ou à demeurer planté comme un terme pendant des heures entieres , pour quelques pieces

de gibier qu'on peut avoir à son croc , sans prendre tant de peines.

Les goûts , lui dis-je Seigneur Matthieur, sont différens , & vous sçavez qu'on n'en dispute jamais : quoique je n'aime point la chasse , je ne sçaurois blâmer ceux qui l'aiment. C'est un exercice noble , & fort utile pour la santé ; aussi voyons-nous qu'il fait l'amusement des Princes , des Seigneurs , & de toutes les personnes de condition. C'est aussi, repliqua le Financier , ce qui fait que je le tolere à mon fils. Ça , Dom Alexandre. poursuivit-il , allez donc tuer quelques perdreaux , pour régaler ce soir le Seigneur Ranucio , & nous , nous allons prendre l'air , & gagner de l'appétit dans mes jardins.

A ces mots , il ouvrit une grande porte vitrée , par laquelle nous entrâmes dans un magnifique parterre , dont j'admirai l'émail & l'arrangement. Nous passâmes de-là dans une charmille , qui nous conduisit à une grande étoile , dont le contour étoit orné des plus belles Statuës de marbre. Grapina me les fit admirer.

les unes après les autres, elles étoient parfaitement belles : mais ce qui me plut beaucoup, fût la maniere dont il raconta les Histoires qu'elles représentoient. Voyez vous, dit-il, cet homme avec ses deux fils, entortillés de deux gros serpents ; c'est *Laocoon*, qui vient au secours de ses enfans. Un jour ces deux petits innocens, étant à la pêche des anguilles, furent malheureusement attaqués par ces deux grosses vilaines bêtes, qui non contentes de les dévorer, se jetterent encore sur le pere ; cependant tout le crime de celui-ci, à ce que nous dit l'Histoire, étoit d'avoir donné un coup d'éperon un peu trop fort au cheval de Troye.

Regardez cette autre figure ; c'est le cheval Pegase, qui ne se laissoit monter que par Alexandre le Grand. Regardez cette encolure, ce portrait, cette tête, il ne lui manque que la parole.

Celui que vous voyez ici, c'est Milon de Crotone, pour qui Ciceron, ce fameux Avocat de Rome, fit autrefois un si beau Plaidoyer :

il semble que le Sculpteur ait voulu représenter dans ce corps robuste & nerveux, la force de l'éloquence de ce fameux Orateur : examinez tous ces muscles, ces veines, ces nerfs, & vous conviendrez avec moi qu'il y a là bien des coups de ciseau.

J'eûs besoin de tout mon sérieux, pour ne pas éclater de rire à chacune de ses explications sçavantes. Je n'y aurois pû tenir, s'il eût continué : mais nous passâmes de là dans une espece de labyrinthe, où il avoit fait pratiquer des petits Cabinets de verdure, tous plus beaux les uns que les autres. Nous n'en sortîmes que pour nous promener sur une terrasse de soixante à quatre-vingt pieds de haut, d'où l'on découvroit la perspective la plus agréable qui fût dans le monde.

Après avoir admiré les beautés du dehors, nous rentrâmes au Château, dont Grapina me fit parcourir les appartemens. Ils étoient tous magnifiquement ornés : mais il n'y en eut point qui me frappa tant que sa Bibliothèque. C'étoit un vaisseau

des plus vastes, éclairé par vingt-deux croisées, & garni de Livres d'un bout à l'autre. On y comptoit jusqu'à cinquante-six mille Volumes. Est-il possible, dis-je en moi-même, en voyant cette quantité prodigieuse de Livres, est-il possible que les gens du monde fassent ainsi la leçon aux Ecclésiastiques ? Quelle honte pour ces derniers, de voir le goût des Livres dans un homme qui n'a jamais eu de Lettres, pendant qu'on trouve à peine un seul volume chez des personnes qui devroient en avoir continuellement dans les mains ? Ah, mon Oncle, que je voudrois bien que vous en eussiez autant ! Mais qu'en feriez-vous, après tout, n'ayant pas plus de goût que vous en avez ?

J'étois dans ces réflexions, lorsque Grapina me demanda ce que je pensois de sa Bibliothèque. Elle est magnifique, lui répondis-je : mais je trouve extraordinaire que vous ayez fait transporter dans un Village, un trésor, qui seroit d'une plus grande utilité à Lisbonne. Par-là vous auriez eu l'estime & la com-

pagnie des Sçavants, qui seroient venus puiser dans ce précieux Magazin ? Et c'est précisément, dit-il, la raison qui me l'a fait transporter ici. J'en étois continuellement obsédé a Lisbonne ; nuit & jour ils étoient sur mes Livres, ce qui les ufoit, & me déplaisoit beaucoup ; car, voyez-vous, je ne ressemble pas à cet ignorant, qui ne jugeoit de la bonté d'un Livre, que par sa vieillesse. Pour moi j'en juge par la beauté de la relieure, & dès qu'elle n'y est plus, je mets le Livre au rebut. Aussi suis-je si délicat sur cet article, que je n'ose pas les lire moi-même, de peur de les gâter. A l'égard de Messieurs les Sçavans, ils ont assez de secours à Lisbonne, pour se passer de moi. Outre la Bibliothèque du Prince qui leur est ouverte à certains jours, ils en ont de fort curieuses dans les Couvens, où ils peuvent aller travailler.

Il est vrai, repris je, mais vous ne sçavez pas, Seigneur Grapina, ce que c'est que d'aller travailler chez des Moines ? Si vous sçaviez, comme je l'ai appris d'un de mes amis, la mau-

vaîse reception qu'ils font souvent aux plus honnêtes & aux plus habiles gens; si vous sçaviez les caprices, les hauteurs qu'ils leur font essuyer, les bassesses qu'ils exigent, lorsque l'on a besoin d'eux, vous conviendriez qu'il est quelquefois plus aisé à un Auteur de tirer un Ouvrage de sa tête, que d'en tirer les matériaux de leur Bibliothèque. Il semble que le mépris qu'ils ont pour la science, passe jusques sur les personnes qui s'y appliquent. Fiers de posséder un trésor, dont ils ne connoissent point le prix, ils empêchent ceux qui le connoissent, non-seulement d'en jouir, mais même ils leur en refusent la vûe

Pour moi, repliqua le Financier, je ne donne point dans ces petites-fes; car je me fais un plaisir de montrer les miens à tout le monde. Tenez, voyez, en voilà de toutes les couleurs, & de toutes les façons. Je n'en ai jamais lû aucun : mais les Libraires qui me les ont vendus, m'ont assuré que c'étoient tous Livres choisis.

Quelque éloge que D. Matthieu

me fit de ses Livres, je me gardai bien d'y toucher, après ce qu'il m'avoit dit; je me contentai d'en lire les titres en me promenant. Jamais Bibliothèque ne fût effectivement mieux choisie, mais je n'en vis aussi jamais de plus mal assortie au personnage pour qui elle avoit été faite. On y voyoit des Bibles Polyglotes de toutes les Editions, tous les Pères Grecs & Latins, les Theologiens, les Casuistes, les Sermonaires, tous les Historiens Ecclésiastiques & Profanes, les Philosophes, les Medecins, les Astronomes, les Mathématiciens, tous les Orateurs anciens & modernes, les Poètes Grecs & Latins, Portugais, Italiens, François, Espagnols, Anglois, Allemands, & même Suisses; on y trouvoit une Collection complete de tous les Ouvrages faits depuis vingt ans, tant en Gaule, qu'en Papimanie, pour & contre la légitimation du fils du Prince Albanus. Il y en avoit bien la charge de dix Mulets. Ces derniers étoient reliés d'une façon particuliere & plus propre; ce qui faisoit que Grapina les estimoit



beaucoup, quoiqu'il ne les eût pas plus lu que les autres.

Comme il voyoit que je prenois plaisir à les considérer : Seigneur Rannucio, dit-il, en voici d'autres à côté qui ne sont pas moins estimables, aussi ne les donnerois-je pas pour tout le reste de ma Bibliothèque. Ce sont des Recueils complets de toutes les Chansons qui ont été faites depuis la Construction du Pont qui mene au Palais du Prince. Vous jugez par-là qu'il doit y en avoir de bien anciennes : mais ce qui me les rend encore plus précieuses, c'est qu'elles ont été pour la plus grande partie, composées par un homme de condition de mes amis, avec lequel je m'escrimois quelquefois dans ce genre de Poësie. Comment, m'écriai-je avec surprise, vous êtes Poëte, Seigneur Grapina ! Et même Musicien, continuait-il. Il est vrai que ma Musique, comme ma Poësie, n'est pas des plus délicates. N'importe, cela fait toujours briller un homme en Compagnie. Je sçai même siffler avec une harmonie, dont peu de gens sont ca-

pables ; & il n'y a personne qui , lorsque je m'y mets , ne croye entendre chanter le Rossignol ; je veux vous en donner un échantillon. En même temps il se mit à siffler un air trivial , dont il m'écorcha les oreilles. Il me fallut avoir la complaisance d'applaudir à cette détestable mélodie : mais craignant qu'il ne lui reprît envie de recommencer , je pris doucement le chemin de la porte.

J'avois déjà fait quelques pas , lorsqu'il me rappella pour me montrer un Volume qu'il tenoit : Seigneur Ranucio , me dit-il , voici encore un Livre , que je suis bien aise de vous faire voir. C'est une nouvelle version des œuvres de saint Jean Chrysostôme , faite par un de mes anciens Maîtres , qui a bien voulu m'en donner un Exemplaire. Elle est de Latin en Grec , & n'est pas moins estimable , par le mérite de l'Ouvrage , que par le rang & la Noblesse du Traducteur. Tenez voyez-la , & vous m'en direz votre sentiment.

Je me m'étonnai plus que D. Ma

thieu me vanta si fort son Traducteur , lorsque je vis que c'étoit le Comte de \*\*\*\* : mais ma surprise ne fit que changer d'objet. Depuis quand , lui dis-je , les gens de condition s'érigent-ils en Auteurs ? J'avois toujours crû qu'ils étoient brouillés avec les sciences , & l'expérience ne nous l'avoit que trop confirmé. Cela n'est pas général, comme vous le voyez, reprit Grapina. Celui-ci ~~ne~~ fait pas comme les autres. Il cultive les Lettres dans sa retraite; & s'il continue, comme il a commencé, nous verrons bien d'autres Ouvrages de lui. Il est actuellement occupé à une version Portugaise de la Bible, qu'il espere donner bien-tôt. Nous l'aurions même déjà, sans quelques difficultés qu'il a rencontré dans le texte Hebreu, pour l'éclaircissement desquelles il étudie la langue Syriaque. L'occupation, repris-je en souriant, est assurément digne d'un homme de la premiere condition, & .... Vous êtes malin, interrompit le Financier, .... Mais laissons cette matiere, & passons à une autre beaucoup plus

importante, & qui vous fera sans doute plus de plaisir. Oh ! Dame , c'est du beau, c'est du riche, c'est du précieux que cela ! Aussi ne le donneroîs-je pas pour quatre Bibliothèques comme la mienne.

A ces mots , il me mena vers une grande & vaste Armoire, qu'il ouvrit. Elle étoit garnie depuis le bas jusques vers son milieu d'une quantité prodigieuse de tiroirs; le reste étoit une tablette qui s'élevoit en forme de gradins, sur lesquels on voyoit une infinité de phioles remplies d'esprit de vin. Seigneur Ranucio, me dit il, c'est ici que sont renfermés tous les trésors de la Nature, toutes les richesses de la terre & de la mer, en un mot tout ce qu'il y a de plus estimable & de plus précieux dans le monde. Vous en conviendrez vous - même , lorsque je vous les aurai fait voir.

Après ce pompeux & magnifique préambule , il m'ouvrit deux tiroirs , dans lesquels je m'attendois de voir tout ce que la nature a de plus éblouissant : mais je n'y vis que quelques écailles d'Huîtres & de Mou-

les, quelques coquilles de Cancre & de Homart, qui n'avoient rien de rare ni de beau, que dans l'imagination de Grapina. Toutes ces belles curiosités étoient mollement & proprement couchées sur un lit de coton, dont la blancheur effaçoit la beauté que l'épais Financier pouvoit y trouver.

Comme j'étois peu frappé de ces prétendues beautés : je vois bien, dit Grapina, que ce tiroir n'est pas de votre goût. Il est pourtant beau ; car il m'a coûté bien de l'argent : mais nous en avons d'autres. Attendez, je vais vous montrer des choses qui . . . . Tenez, dit-il, en m'ouvrant cinq où six tiroirs à la fois, vîtes-vous jamais rien de pareil à cela ? Voilà ce qui s'appelle du beau. Considérez de près ces Turbinites, ces Bivales, ces Naudilles, ces Thiares, ces Manteaux Royaux, ces Eguilles, ces Casques, ces Fuséaux, ces Damiers, ces Tonnes, ces Musiques, ces écritures Chinoises, ces Cartes Crono . . . . Crolo . . . Je me trompe, & veux dire Géographiques, ces mortes de beurre,

ces Taffetas , ces Draps d'or , ces Tour de Babel , ces *Concas vineris*. Hen , cela s'appelle-t'il du beau , du rare , & du magnifique ? Il n'y a rien au-dessus de cela. Voilà qui vaut toutes les richesses du plus puissant Monarque du monde ; aussi m'a-t'il coûté bon.

Grapina en me parlant ainsi , ouvroit de grands yeux , & étoit dans une espece d'extase. La crainte de le mortifier trop sensiblement , m'empêcha de lui dire ce que je pensois de toutes ces babioles , qui ne sont bonnes tout au plus que pour amuser des enfans. Il en étoit néanmoins enthousiasmé. Vous ne me dites rien de cela , continua-t'il avec feu ; est ce que tout ceci ne vous paroîtroit pas beau ? Pardonnez - moi , lui dis je. Oh , poursuivit-il , vous allez voir bien autre chose. C'est ici le chef d'œuvre de la Nature. Je vais vous montrer mes Tigres , mes Panthères , mes Dauphins , mes Bécasses , mes Hirondelles , mes . . . . Comment , Seigneur Grapina , interrompis-je , vous avez donc ici une Ménagere. La repartie est jolie &

cathégorique, répondit il, & je veux, pour m'en ressouvenir, appeler ce tiroir la Ménagerie. Oui, Seigneur Ranucio, j'ai une Ménagerie, mais une Ménagerie qui n'a rien d'effrayant, & dont l'entretien ne me coûte pas une Réale. Jugez-en par vous-même. A ces mots, il m'ouvrit deux nouveaux tiroirs, pleins de coquillages, qui ressembloient aux animaux dont ils portoient le nom, à peu près comme un carrosse ressemble à un Moulin à vent.

Il en restoit bien d'autres à ouvrir : mais ce détail commençant à m'ennuyer, pour l'empêcher de poursuivre, je lui demandai quel espece d'animal je voyois-là dans un gros Bocal de verre ; c'est, me dit Grapina, le Serpent Pithon, qui fut tué par la Chimère. Dans cet autre que vous voyez à côté, sont les deux Serpens que Bellerophon étouffa, n'étant encore qu'au Berceau. Il alloit continuer à me faire voir toutes les autres phioles, qui n'étoient pleines, disoit-il, que de Reptiles des plus singuliers & des

plus rares : mais jugeant de leur réalité par ceux dont il venoit de me parler, je me rejetai sur d'autres curiosités qui étoient attachées aux battans de l'armoire. Celle qui me frappa le plus, fût un os qui avoit bien trente pieds de longueur. Je lui demandai de quel animal il étoit. C'est, reprit-il, un os de la jambe de Gargantua. Cet autre beaucoup plus petit que vous voyez à côté, est une dent de lait du Cyclope Poliphème. Elle n'a que trois pieds cinq poulces & quatre lignes. Les autres curiosités que vous voyez ici attachées sont, un toupet des cheveux de Mahomet, que j'ai acheté trois cent soixante & dix huit Ducats, d'un Juif, une partie de la barbe de la dernière Comette qui a paru, une plume du beau Cigne de Lédas, admirez sa blancheur ! Une oreille de Midas, une corne de la Chèvre Amalthée, un morceau de la peau du Minotaure, une pierre de la pyramide de Pharaon, une aîle du Dragon de Médée, la prunelle de l'œil des Gorgones, une corde de la lyre d'Orphée, une



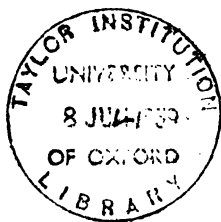
dent du chien Cerbere ; toutes piéces , disoit-il , extrêmement rares & même uniques , aussi ne les trouverez vous nulle part qu'ici. Grapina n'eût pas besoin de jurer pour me faire croire ce dernier article. Sa simplicité me divertit autant que le sens froid des Moines de San-Dionysio , lorsqu'ils étalent leur trésor à la crédulité du peuple.

Après un détail aussi long que risible , le Financier alloit refermer son Coquillier , lorsque s'arrêtant tout à coup : Vraiment , dit-il , je suis un gros Buttor , je m'en allois sans vous montrer ce qu'il y a peut-être de plus précieux sous le Ciel. Ah ! c'est pour le coup que mes Papillons m'auroient fait un beau procès , si je ne les eusse pas fait voir au Seigneur Ranucio. Aussi-tôt il ouvrit deux tiroirs , qu'il apporta sur une table près de la fenêtre , pour m'en faire admirer la beauté. J'avouerai que je n'ai jamais eu de ma vie de coup d'œil plus admirable. Les aîles de papillon qui y étoient artistement étalées , formoient un émail & une variété de

couleurs digne de l'Auteur de la Nature , & dont la main d'aucun Peintre n'auroit jamais pû imiter le coloris & la délicatesse. Nous étions occupés Grapina & moi à en repaire nos yeux ; lorsqu'un coup de vent ayant ouvert la fenêtre avec violence , nous enleva ce charmant spectacle. O Ciel ! s'écria le Financier tout hors de lui , je suis ruiné. Voila le plus solide de mon bien tout en l'air ! O malheur ! ô desespoir ! je n'ai plus maintenant qu'à m'aller pendre avec mes créanciers , dont j'avois hiporequé les dettes sur ce précieux trésor. Ah ! mon cher Ranucio , je suis abymé , je suis exterminé , je suis mort !

Peu s'en fallût que je n'éclataffe de rire à ces exclamations puériles & ridicules. Cependant je crûs que la politesse m'engageoit à faire quelque chose pour un homme qui me marquoit tant de complaisance. Je commençai donc par refermer la fenêtre , après quoi nous nous mîmes à courir comme des enfans après les aîles de papillon , que le vent faisoit encore voltiger.

Nous n'en pûmes rattraper que quelques-unes, encore s'étoient-elles extrêmement gâtées, en passant par nos mains. Grapina en étoit inconsolable. Je tâchai de le remettre, en lui disant que les autres se retrouveroient, lorsqu'on remueroit ses Livres. Cette raison r'allentit un peu sa douleur. Pour achever de le distraire, je lui proposai de venir voir faire le vin, ce qu'il accepta avec beaucoup de complaisance.





## C H A P I T R E I I.

*Maltote Monastique sur la Vendange.  
Aversion des Religieux pour le tra-  
vail. Ce qui arriva à l'un d'eux  
dans le Pressoir.*

Nous prîmes donc ensemble le chemin du Pressoir , où nous trouvâmes des Paysans qui se réjouissoient de tout leur cœur. Le premier objet qui me frappa en entrant , fût une douzaine de Religieux en uniformes differens , assis chacun sur un tonneau. Surpris d'une pareille Recrue , je demandai à mon Conducteur ce qu'ils pouvoient faire là. Comment ! ce qu'ils font , reprit-il avec étonnement ! Est-ce que vous l'ignorez ? Ce sont les Rats de cave du Couvent , envoyés par leurs Supérieurs , pour ramasser le droit qu'ils ont sur la vendange. Les tonneaux sur lesquels vous les voyez assis , sont à eux , & vous n'en verrez pas sortir un , qu'ils ne les

ayent remplis. Eh quoi ! repris-je avec vivacité , ces pauvres gens-ci ne font-ils pas déjà assez accablés d'impôts , sans être encore aggravés par cette sainte & nouvelle Malto-re. Vous en voulez bien à ces bons Moines, reprit Grapina; on croirait à vous entendre, qu'ils vous auroient joué quelque mauvais tour. Au contraire, lui dis-je, ils m'ont toujours beaucoup réjoui, tant par la bigarrure de leur habit & de leur Règle, que par quelques Scènes comiques, qu'ils m'ont donné. Vous voila donc encore bien tombé, continua le Financier; car c'est en ce temps-ci qu'ils font plus d'extravagances.

Le bruit des Payfans empêcha ces Peres d'entendre leur panegyrique, mais ils n'y perdirent rien. Le divertissement fini, on se remit au travail, pendant lequel nos sacrés Rats de cave tirèrent à pleins sceaux leur dîme du vin. Un Payfan leur voyant ainsi tirer leur part, qui n'étoit ni la moindre, ni la pire, les pria de vouloir bien venir pousser un peu à la rouë. Oh ! bon Jesus ! répondit

aussi-tôt un des Religieux, que nous proposez-vous là, notre cher ami ! Vraiment nous nous en garderons bien. Vous ne sçavez donc pas que notre Fondateur nous a défendu le travail, sous peine de péché mortel ? Il devoit donc, repris-je sur le champ, vous faire coudre à tous la bouche ; car *celui qui ne travaille point ne doit point manger*. Mais sans vous rejeter, comme vous faites, sur vos Fondateurs, qui ordonnent précisément le contraire, convenez plutôt que ce n'est que l'indolence qui vous fait ainsi courir les Villes & les Campagnes, pour y dévorer la substance du pauvre, au lieu de travailler, comme le reste des hommes.

Cette sortie, à laquelle ils ne s'attendoient pas, les mortifia beaucoup. Grapina s'en apperçût & pour faire diversion, il fit danser ses Vandageurs, qui ne demandoient pas mieux. Des Payfans, la joye passa bien-tôt aux Moines, qui se seroient mis de la partie, s'ils n'eussent appréhendé une seconde mercuriale. Je fus presque fâché de celle que je

leur avois faite ; car il y avoit là trois ou quatre Barbes , à qui j'aurois été ravi de voir faire quelques entrechats. Heureusement j'en fus un peu dédommagé par une saillie qui vint à un de la troupe. Celui-ci se leva brusquement , mit son manteau par terre , & étant monté dans un des Cuviers , nous commença un petit Sermon sur la vendange. C'étoit une Piece burlesque , mais dans laquelle il y avoit trop d'érudition & trop d'esprit , pour qu'on crût qu'elle étoit de sa composition.

Les Payfans & les Moines assis , les uns sur des tonneaux , les autres par terre , l'écoutoient avec beaucoup d'attention. Nous n'en prêtions pas moins D. Grapina & moi , lorsqu'un accident qui survint , démontra le Prédicateur , & dissipa tout son Auditoire. J'ai dit que l'Orateur , apparemment pour mieux faire admirer la beauté de son geste , avoit jetté son manteau par terre. Pendant qu'il étoit occupé à nous prêcher , il arriva qu'un Mâtin affamé entra dans l'Assemblée ; tout le monde étoit si attentif , qu'on ne l'aperçût

point. Cet animal étant allé droit au manteau du Moine , le flaira pendant quelques minutes , après quoi il le retourna tant avec son museau , & travailla si bien des pieds & des dents , qu'il fit sortir d'une des poches qui y étoient attachées , le bout d'une éclange. La crainte d'être interrompu lui fit faire tous ses efforts pour l'attirer entièrement : mais n'en pouvant venir à bout , il crût qu'il le feroit , & la mangeroit plus commodément dans la cour ; c'est pourquoi il y entraîna le manteau du Religieux.

Tout l'Auditoire éclata de rire , en voyant passer la mandille Monacale. Le Prédicateur plus occupé de son souper , que de son Sermon , voyant que personne n'alloit après , sauta hors du Cuvier , & courût lui-même après le Mâtin , qui commençoit déjà à en tirer partie. Chacun se douta bien alors qu'il y auroit un combat , & se rendit sur le champ de bataille , pour voir qui des deux auroit l'avantage. Le Moine s'étant faisi d'un des bouts de son manteau , disputoit la victoire au Mâtin , qu'il



de son côté le tiroit à belles dents. La dispute fut opiniâtre , & la victoire demeura long-temps incertaine. Les Spectateurs commençoient à se partager : mais la fortune ne se déclara ni pour l'un ni pour l'autre des Champions ; elle se servit au contraire des efforts qu'ils faisoient tous les deux pour les mettre d'accord , & le vieux manteau s'étant déchiré en deux , laissa la victoire indécise. Le Mâtin eût-pourtant cet avantage sur son Adversaire , que quand la sainte guenille se partagea , il le vit tomber à la renverse. Je courûs le relever , & lui demandai s'il ne s'étoit point blessé : Mon plus grand mal , répondit-il , c'est d'avoir perdu mon Gigot , mais il faut espérer que la Providence y pourvoira.

A ces mots il se releva , & vint rejoindre les Spectateurs qui rioient de son aventure. Il fût des premiers à en rire : mais sa joie se changea en tristesse , lorsqu'il vit les débris des Chapelets & des petits *Agnus* , dont le Chien avoit parsemé le chemin , & que les Spectateurs avoient écrasés en marchant. Sainte Vierge !

s'écria-t'il , en levant les yeux au Ciel , quelle profanation ! des saints Rosaires , des Reliques foulées indignement aux pieds !

Voilà , lui dis-je , un sacrilège qui mériterait une .... Dom Alexandre qui vint alors nous rejoindre , m'empêcha d'achever : nous causâmes un moment ensemble , après quoi nous rentrâmes au Château , où l'on nous attendoit pour souper.

Autant que le repas fût délicat , autant la conversation fût elle insipide. Dona Cameria , qui avoit gardé le *tacet* toute l'après - dînée qu'elle avoit passée au jeu , s'en dédommagea bien à table : elle ne départa point. A peine avions-nous le temps de nous porter nos santés. Quelle volubilité de langue ! C'étoit le mouvement perpétuel : mais aussi que de bêtises ! Elle en disoit de si fortes , que je ne pouvois m'empêcher d'en rire , ce qu'elle prenoit pour des marques d'admiration. Je me flatois que du moins cela finiroit avec le repas ; & dans cette vûe je demandai la permission de me

retirer. Elle s'y opposa, me disant fort ingénieusement, que lorsqu'elle donnoit à souper à quelqu'un, elle lui donnoit toujours le coucher. j'insistai fort sur l'inquiétude où pourroit être D. Antonio, & sur le besoin qu'il pourroit avoir de moi. Toutes mes raisons furent inutiles; elle avoit envie de jaser. On dépêcha donc un Laquais, pour dire qu'on ne m'attendît point ce jour-là. Alors elle me fit cent questions sur ma famille; elle me demanda si mon pere étoit bien riche, s'il étoit âgé, si ma mere avoit eu bien des enfans, si elle avoit été mariée jeune, ce qu'elle avoit apporté en mariage, si elle étoit encore belle, si elle aimoit le jeu, & si l'on voyoit chez nous les gens de condition.

Elle ne mit pas plus de temps à me faire toutes ces questions, que je n'en mets à les écrire; ainsi l'on peut juger s'il me fût possible d'y répondre. Il sembloit même qu'elle auroit été fâchée que je l'eusse fait; car dès qu'elle me voyoit ouvrir la bouche, elle me faisoit encore de nouvelles questions. Je pris donc le

parti de la laisser caqueter tout à son aise, ce qu'elle fit avec tant de continuité, que j'en fus surpris. Il falloit que cette femme-là fût plus femme que les autres. Elle se laissa pourtant de jazer toute seule, & me pria de la seconder : mais je me gardai bien de le faire. Je lui représentai que la nuit étoit déjà fort avancée, & que si nous poussions plus loin la conversation, ses charmes pourroient bien s'en ressentir le lendemain. Cette petite douceur me valut ma grace. Elle me répondit, qu'elle appréhenderoit plutôt que les miens n'en souffrissent, & pour le prévenir, elle me permit de me retirer ; ce que je ne me fis pas dire deux fois.





## C H A P I T R E III.

*Visite du Patriarche de Lisbonne.  
Magnificence de son train. Por-  
trait de ce Prélat..*

**Q**uelque rude qu'eût été pour moi cette nuit , je ne me repens pas de l'avoir passée chez Grapina. Je fus dédommagé le lendemain du casse-tête que le babil de sa femme m'avoit donné , par un spectacle que j'aurois manqué , si j'eusse couché chez D. Antonio. Ce fut l'entrée du Patriarche de Lisbonne , qui étoit dans le cours de ses visites , & qui venoit descendre au Château , comme au seul endroit capable de le loger. Le son des cloches qui annonçoient son arrivée , les acclamations des Paysans , qui s'étoient mis à la hâte sous les armes , pour lui faire une reception honorable , mais plus encore le bruit de son train , me réveilla en sursaut. Depuis quinze ans & plus qu'il étoit

Archevêque & Patriarche, on ne l'avoit point encore vû dans le Village : aussi étoit-ce la première fois qu'il faisoit la visite de son Diocèse.

La magnificence de son train, l'auroit plutôt fait prendre pour un Ambassadeur, qui vient traiter avec quelque Souverain, & qui fait au peuple un pompeux étalage de ses richesses, que pour un Pasteur qui visite son Troupeau. Douze mulets chargés de vaisselle d'argent, précédoient quatre grands fourgons, dans lesquels étoient les Officiers, les provisions, & les ustenciles de cuisine. A leur suite marchaient soixante & dix chevaux de main, suivis de six carosses. Les deux premiers étoient occupés par les Officiers Laïques de sa Grandeur. Dans les deux autres étoient ses grands-Vicaires, ses Archidiacres, & ses Docteurs, & dans le cinquième, un Evêque *in partibus*, qui servoit d'Ecuyer à sa Grandeur. Le sixième, qui étoit tiré par huit magnifiques chevaux Turcs, étoit occupé par le Patriarche même. Il étoit escorté

de deux Valets-de-pied à chaque portiere, de deux Pages sur le devant, & de huit grands Laquais, qui tenoient le derriere de son carrosse. Toute cette pompeuse marche étoit fermée par une troupe de pauvres qui l'avoient suivi, depuis Silveira où il avoit couché, & à qui il fit généreusement donner une Cruzade pour eux tous.

Un train si nombreux auroit effrayé toute personne sensée, chez qui il seroit venu descendre : mais Grapina qui n'avoit jamais reçu pareil honneur en sa vie, pensa mourir de joye, quand il le vit entrer chez lui. Pour Dona Cameria, je crûs qu'elle en deviendrait folle. A peine l'eût-elle apperçû de loin, que je l'entendis courir comme une extravagante, & crier à pleine tête, Un Patriarche, mon mari ! un Patriarche chez nous ! qu'on s'avise après cela de nous contester notre Noblesse ! Mais malheureusement cette prétendue Noblesse ne se soutint pas ; car ayant vû le Prélat descendre de carrosse, elle courut se jeter à ses pieds, & lui demanda

sa bénédiction. Elle la reçût avec une troupe de payfans, qui pour cet effet se jettèrent tous ventre à terre.

Quelque prévenu que j'aye toujours été en faveur de l'Episcopat, je ne pûs tenir contre la physionomie du Patriarche, que je n'avois point encore vû de si près. C'étoit un vrai petit Esope, avec cette différence que le premier étoit un pauvre Esclave, au lieu que celui-ci étoit un Cadet de l'illustre Maison d'Alcazone. J'admirai en le regardant la sagesse de la nature, qui se plaît quelquefois à humilier par la difformité du corps, des hommes, que leur naissance illustre pourroit rendre trop fiers. Elle avoit pris dans celui-ci toutes ces sages précautions, néanmoins il me parût qu'elle n'avoit pas réussi dans la fin qu'elle s'étoit proposée. En effet, je remarquai dans la démarche du petit homme d'Eglise des airs de suffisance, que sa naissance auroit pû faire excuser dans un autre, mais que sa difformité & son état rendoient ridicules. Il entra dans le Château, précédé de tous ses Officiers, tant



Ecclésiastiques , que Séculiers. C'étoit tous grands hommes des mieux faits ; ce qui défiguroit encore sa petitelle Patriarchale.

Les Domestiques de la maison, & Grapina lui-même, essuyèrent encore une bénédiction que le saint Homme leur donna en entrant. J'en eûs ma part comme les autres, m'étant trouvé sur l'escalier, lorsqu'il passa. Grapina m'y ayant apperçu, me pria de l'aider, jusqu'à ce que les Gentils-hommes qu'il avoit envoyé chercher pour tenir compagnie au Prélat, fussent arrivés. Je m'en défendis, alleguant qu'il étoit bien en état de faire lui-même les honneurs de sa maison. J'ajoutai que, comme je ne m'étois jamais trouvé avec des Patriarches, je ne sçavois pas assez mon Cérémonial Ecclésiastique, ce qui m'exposeroit à faire des fautes qui retomberoient sur lui : mais il n'eût aucun égard à mes excuses.

Nous entrâmes donc ensemble dans la Salle où étoit le prélat. Nous le trouvâmes devant une glace, occupé à racominoder quelques che-

veux de sa perruque, qui s'étoient dérangés pendant le voyage. Grapina le complimenta sur son heureuse arrivée, & le remercia de ce qu'il avoit choisi son Château pour y descendre. Je l'ai fait, dit froidement le Prélat, sur ce qu'on m'a dit que c'étoit le seul endroit logeable pour un homme de ma condition, & que vous ne receviez pas mal votre monde. On ne vous a point trompé, poursuivis-je, Monseigneur : le sieur Grapina est si généreux, qu'on peut dire que son Château est moins à lui, qu'aux personnes qui lui font le plaisir d'y venir.

Le Financier répondit à ma politesse par une grande révérence : mais je remarquai que la liberté que j'avois prise de me mêler à la conversation, n'avoit pas plu au Prince d'Eglise. Il me regarda d'un air fier & mêlé de dédain, auquel je répondis par une contenance ferme & assurée, qui le surprit.

Cependant D. Antonio, après avoir retiré chez lui une partie des équipages, n'eût rien de plus pressé que de rendre ses devoirs au Patriar-

che. Il vint donc au Château, où il se fit annoncer sous le nom du Licenté d'Alétés. Le Prélat qui ne le connoissoit point, demanda à un de ses Grands - Vicaires si ce Licenté étoit Gentilhomme. Celui-ci ayant répondu qu'il ne le sçavoit pas précisément, ajouta que nos parens possédoient les premières Charges dans la Robe, & que son Prédecesseur avoit donné à mon Oncle ce Bénéfice, en récompense des services qu'il lui avoit rendu dans un Procès qu'il avoit eu contre son Chapitre. Cela suffit, reprit avec mépris le saint Homme. Vous sçavez que je ne m'abaisse point à parler à des Prêtres, quand ils ne sont point Gentilshommes; ainsi cela vous regarde. Allez le recevoir, & faites tout de suite la visite de son Eglise. Vous passerez de là chez ces petites Religieuses obstinées, à qui vous laverez bien la tête de ma part. Dites-leur, qu'elles m'ont donné la peine de venir jusqu'ici, & que si je vais jusqu'à leur Couvent, elles me payeront mes pas.

Je ne pûs tenir contre tant d'or-

gueil. Le mépris du Prélat pour les Prêtres, & l'insulte faite à toute ma famille en la personne de D. Antonio, me piquèrent au vif : Ce Licencié, lui dis-je, que vous méprisez tant, est cependant, Monseigneur, un Pasteur de l'Eglise, & un Ministre de J. C. comme vous. Le Patriarche me parût aussi choqué du parallèle, que je l'avois été de ses manieres hautes : tant il est vrai qu'il n'est rien de plus rare qu'un Prélat humble !

J'aurois peut-être essuyé moi-même ses hauteurs, sans l'arrivée de trois ou quatre soi-disant Gentilshommes, que Grapina avoit fait promptement ramasser dans le Village. C'étoit de grands flandrins, qu'on auroit pris pour vrais Payfans, sans une longue rapiere qui leur battoit les talons, & qui pensa les faire tomber, quand ils firent la révérence au Patriarche. Il se découvrit pour les saluer ; & leur ayant fait donner des sieges, il se mit à causer familièrement avec eux. Je saisis cette occasion pour aller rejoindre Dom Antonio, que cette

visite imprévue devoit avoir mis dans l'embarras.



#### CHAPITRE IV.

*Quel étoit le motif de la visite du Patriarche. Son procédé avec les Religieuses. Portrait du Clergé de Portugal.*

**J**E comptois trouver encore le Grand-Vicaire au logis : mais il y avoit déjà longtems que sa visite étoit finie. J'en témoignai ma surprise au Licentié, qui me répondit : Eh , de quel pays venez-vous donc ? Croyez-vous que c'étoit comme autrefois , & qu'on nous fassé encore essuyer ces sermons , ces mercuriales , ces examens qui aboutissoient presque toujours à quelques mois de Séminaire ? Non , Dieu merci. Nos Seigneurs ont supprimé tous ces abus , & s'appliquent aujourd'hui à des choses bien plus sérieuses. Plus attentifs au dépôt de la foi , qu'à la régularité des mœurs , dont ils se

reposent sur nous , toute leur occupation est d'arrêter des Nouveautés. Aussi est-ce-là , comme je l'ai sçu du Grand-Vicaire , l'unique & le vrai motif de la visite de notre Patriarche. Il avoit cru y remédier , par un Catéchisme tout nouveau , qu'il vient de substituer à celui de ses Prédecesseurs : mais cela n'a fait qu'augmenter le mal ; & comme cet Ouvrage à eu le malheur de n'être point approuvé par la sainte Inquisition , le Novateur s'en est moqué.

Comment, interrompis-je, le Patriarche s'est moqué lui-même de son Ouvrage ! Qui vous parle du Patriarche, reprit Antonio ? je vous parle de je ne sçai quels Hérétiques , que l'on ne connoît pas encore bien , aussi leur a-t-on donné le nom d'*invisibles* , mais qui sont bien dangereux. Vous faites bien de vous expliquer, répondis-je. En effet, je ne connois point de gens plus pernicious à l'Eglise , que ceux qui changent ainsi dans des Catéchismes les premiers élémens de la Religion. Que vous êtes bouché , continua D. Antonio ! C'est de ces hérétiques ,

encore une fois, & non du Patriarche que je vous parle. Vraiment, c'est bien un honnête homme, & un Prélat Catholiciſſime : mais tous ſes Dioceſains ne lui reſſemblent pas, & nous avons ici des Religieuſes qui lui donnent bien de la tablature. Elles ſont entêtées de cette hérésie inviſible, & l'ont envoyé promener avec ſon Catéchisme, le traitant lui-même de Novateur. Qu'en eſt-il arrivé ? il les a excommuniées, il a fait exiler les plus mutines, & il eſt dans la réſolution de ruiner le Couvent, s'il ne peut venir à bout d'y faire recevoir ſon nouvel Ouvrage . . . . Vous en riez, cela eſt pourtant très-ſérieux, puifqu'il ſ'eſt donné la peine de venir ici tout expreſ. Outre les exhortations que je n'ai ceſſé de leur faire de ſa part, il leur avoit envoyé ſes Grands-Vicaires. Il les a fait même exhorter à la ſoumiſſion par le Regidor de Liſbonne, qui étoit venu ici pour lever quelques Troupes : mais ſes ſçavantes & patétiques exhortations n'ont pas eu plus de ſuccès que les miennes. Elles ont eu

**L'**impiété de lui rire au nez, & lui ont conseillé de prendre le Bonnet & la Soutanne, & de donner son épée aux Grands-Vicaires, qui iroient faire pour lui des Recrues, pendant qu'il prêcheroit ici pour eux. Enfin elles ont poussé si loin l'obstination, que le Patriarche vient ici lui-même voir si elles se mocqueront aussi de lui.

Ce ne sera pas sans sujet du moins, lui dis-je, & je crois qu'elles ne seront pas seules. En vérité, la plupart de nos Prélats ont bien du temps à perdre pour s'amuser à de pareilles puérités, & il faut qu'ils ne se soucient guères de leur réputation, pour s'exposer, comme ils font, à la risée de tous les gens sensés. Depuis quand ces Messieurs, qui sont si complaisans, si polis, si galants, même avec le beau Sexe, prennent-ils à tâche de le maltraiter ? Ces pauvres Filles n'ont-elles pas déjà assez à souffrir de l'austérité de leur Règle, & de leur clôture perpétuelle, sans qu'on les tourmente encore pour des choses qui font pitié ?



Que ne font-elles aussi , reprit vivement D. Antonio , ce qu'on leur demande ? Est-ce à un Archevêque , à un Patriarche à céder ? Oui , lui répondis-je , quand il a tort ; & on l'a toujours avec le Sêxe aimable. Que ne les laisse t'il coudre , filer , reciter leur Chapelet , & croire ce qu'elles ont toujours crû. Appréhende-t'il qu'elles ne fassent quelque hérésie ? La chose seroit nouvelle.

Mais , non , on diroit que ces Messieurs sont jaloux de tant d'innocentes beautés , que les Cloîtres renferment , & que la douleur qu'ils ont d'en être privés , les porte aux plus grands excès contr'elles. Ah ! que dites vous , mon Neveu ! répliqua D. Antonio ? Quoi , vous pourriez soupçonner un homme aussi vertueux & aussi Saint , que notre Patriarche de ....

Un Valet-de-pied , qui survint à l'instant de la part du Prélat , l'empêcha d'achever. Celui-ci lui remit un papier , que le Licentié lût , & qui le fit bien changer de stile. Y pense-t'il le Bourreau ! s'écria-t'il

tout hors de lui : Me taxer à cent Ducats ! C'est plus que le revenu de mon Bénéfice. Ne nous accable-t'il pas déjà assez de Décimes ? Ses mulets & ses chevaux ne me mangent-ils pas assez ? Vient-il donc ici pour me ruiner ? Cent Ducats, morbleu ! Il faut être plus qu'*Antichretien*, plus qu'*Antropophage*, pour demander cent Ducats à un pauvre Curé de Campagne !

Il ne m'étoit pas difficile de deviner le sujet qui mettoit D. Antonio en si grande colere, je me hazardai néanmoins de le lui demander : *Tolle, lege*, dit-il, en me présentant le papier : *Tenez, voyez*, s'il y eût jamais au monde un homme plus Juif, & plus Arabe, que celui là ! Cent Ducats, pour ma part des frais de sa visite ! Où est la Conscience ? Où est la Religion ? Parmi les Evêques, lui répondis-je, du moins me le disiez-vous tout à l'heure.

Belle Religion vraiment, poursuivit-il, que celle de ces Messieurs ! La leur ne consiste qu'à avoir de l'argent pour satisfaire leur ambition, leur avarice, & toutes leurs

autres passions. Oh, pour le coup , lui dis-je , mon Oncle , la colere vous emporte , & vous ne parleriez pas ainsi de ces Messieurs , si vous . . . . . Allez , mon Neveu , poursuivit-il , ce que j'en ai dit n'est que trop véritable , & vous en apprendriez bien d'autres , si je vous disois tout ce que j'en sçais. Ils sont bien les fiers , & nous méprisent , comme si nous étions leurs Valets ; cependant c'est nous qui faisons aller leur cuisine , rouler leurs carosses , qui payons leurs Domestiques , qui fournissons à leurs galanteries , qui entretenons leur jeu , leurs équipages ; & l'on vient après cela nous reprocher que nous n'avons point soin des pauvres ! Je le crois bien , vraiment. Le moyen ! Il faudroit avoir des monts d'or , pour y suffire , encore y mettroient-ils bon ordre.

Quoique la colére eût beaucoup de part à ce que D. Antonio venoit de dire , le peu d'expérience que j'avois déjà du monde , me fit néanmoins connoître que sa critique n'étoit que trop bien fondée. Elle me donna occasion de m'égayer un peu  
à

à mon tour sur son compte. Je feignis donc d'entrer d'abord dans son ressentiment, après quoi je lui représentai, que quelque exorbitante que lui parût sa taxe, elle pouvoit cependant passer pour modique. Cela l'étonna. Cent Ducats, mon Neveu, dit-il, vous trouvez que c'est une somme modique ! Assûrément, répondis-je, & voici comme je vous le prouve. Tous nos Prélats sont non-seulement en droit, mais obligés de faire tous les ans la visite de leurs Diocèses, ils peuvent en conséquence tirer de vous une somme qui les rembourse de leurs frais. Or depuis quinze ans & plus que celui-ci n'en a point faites, mettez ensemble tout ce qu'il vous en auroit coûté par chaque année, vous trouverez alors que vous en êtes encore quitte à bon marché. Le bel argument, reprit D. Antonio ! Est-ce qu'on est obligé de payer un homme pour une besogne qu'il ne fait point ? Cela n'est que trop ordinaire dans l'Eglise, lui dis-je. Ainsi croyez-moi, loin de vous plaindre du Patriarche, vous devez vous estimer heureux

d'avoir affaire à un homme si pacifique. Il y a quinze ans que vous êtes maître chez vous, que vous vous y divertissez avec vos amis, en un mot vous y faites tout ce qu'il vous plaît, sans craindre la censure Patriarchale; & vous trouvez que c'est trop payer une indulgence de tant d'années ! Allez, je sçai de vos Confrères qui donneroient quatre & cinq cent Ducats pour en avoir une pareille. Vraiment, repliqua le Licencié, ils en sont quittes à bien meilleur marché ; car on les laisse assez faire aujourd'hui tout ce qu'ils veulent. Cela n'est pas général, poursuivis-je, & je connois plusieurs Evêques qui pour supprimer les excès qu'on faisoit chez les Ecclésiastiques, ont mis, à l'exemple de Monsieur de Leiria, un impôt sur tous les muïds de vin qui se consommeroient chez eux, ce qui fait à ces Seigneurs un revenu des plus considérables. O le bon Apôtre que M. de Leiria, s'écria D. Antonio ! Que cette réforme est bien digne de lui ! Voila encore un de ces tours que son avarice lui à fait inventer pour avoir de

l'argent. Au reste celui-là n'est pas si sanglant, ni si noir que bien d'autres qu'il a joués à quantité de personnes. Il n'approche pas même de celui qu'il fit dernièrement à Dom Lopez de Silva. C'est une histoire que je veux vous raconter, pour vous apprendre qu'il ne faut pas toujours juger de la probité de ces Messieurs par la sainteté de leur Caractère.



## CHAPITRE V.

### *Histoire de Dom Lopez de Silva.*

**D**Om Lopez de Silva ayant perdu ses parens fort jeune, tomba entre les mains d'un Tuteur, qui, selon l'usage de tous les pays, trouva moyen de s'approprier le peu de bien qu'ils lui avoient laissé en mourant. Il auroit pû s'en consoler, si on lui eût au moins donné une éducation convenable à sa naissance, & qui eût pû lui tenir lieu de bien par la suite : mais l'avarice du Tuteur

lui ôta l'un & l'autre; de sorte que quand il lui fallût entrer dans le monde, il se trouva sans fonds & sans ressource. Dans cette extrémité il ne lui restoit que deux partis à prendre, le Service, où l'Etat Ecclésiastique. Ce dernier fut celui qu'il choisit comme le plus convenable à sa fortune. Pour y parvenir il se mit auprès d'un Docteur de Coimbre, nommé D. Alvar, qui lui voyant quelques dispositions, lui apprit autant de Latin qu'il en falloit pour entendre passablement son Breviaire. Le charitable Docteur l'envoya ensuite à la Prêtrise, & lui donna une bourse de cinquante Ducats pour vivre, en attendant qu'il lui vint quelque Bénéfice.

D. Lopez, au lieu d'attendre un établissement qui ne pouvoit lui manquer, parce que le Docteur étoit intime ami de l'Evêque de Coimbre, voulut n'être redevable qu'à lui même de sa fortune. Il quitta donc son Bienfaiteur, & vint à Leiria. On lui avoit dit que l'Evêque de cette Ville avoit grand nombre de Bénéfices, dans la nomination des-

quels il n'étoit pas fort scrupuleux , & qu'il donnoit au premier venu , moyennant une Reconnoissance. Ce n'étoit pas au reste par un motif d'avarice que le Prélat en ufoit ainsi ; car tout l'argent qui lui revenoit de ce pieux trafic , étoit employé à l'entretien d'une jeune Demoiselle parfaitement belle , nommée D. Valeria , qu'il avoit prise en affection.

Le nouveau Licentié qui ne se croyoit pas assez de mérite pour être pourvû si-tôt par l'Evêque de Coimbre , se persuada qu'il trouveroit dans sa bourse tout ce qu'il falloit à celui de Leiria. Dans cette espérance il se rendit dans cette Ville , où il ne le trouva point. Ce Prélat étoit à Lisbonne , où la Cour informée de sa conduite l'avoit fait venir pour l'observer de plus près. Un de ses Secrétaires , qui lui servoit en même temps de Courtier , & à qui D. Lopez s'adressa d'abord , lui fit entendre que le Prélat étoit en Cour pour les affaires de son Diocèse , & comme celle pour laquelle il venoit ne pouvoit se faire , sans



s'être abouché avec lui, il l'exhorta à faire le voyage de Lisbonne, l'assurant qu'il seroit très content. Il partit donc avec une Lettre de Recommandation pour l'Evêque, ou pour mieux dire, avec une Lettre d'instruction sur le coup qui se présentoit à faire.

D. Lopez arrivé à Lisbonne, alla d'abord saluer le Prélat, qu'il trouva en retraite chez les *Propagandistas*. Jamais physionomie ne fût plus trompeuse; ses yeux baissés, sa contenance modeste, son extérieur humble, ses discours édifiants, tout annonçoit dans sa personne le plus digne homme qui eût été depuis long-temps dans l'Episcopat. Ce fût au moins l'idée qu'en eût D. Lopez, lorsqu'il lui présenta la Lettre de son Secrétaire.

Le Prélat l'ayant lûe, embrassa le Licencié, & se mit à remercier la Providence de ce qu'elle lui envoyoit de si dignes Sujets pour remplir les places de son Eglise. C'est elle sans doute, lui dit-il, qui vous a conduit ici. Elle ne pouvoit vous envoyer plus à propos, car je viens

de recevoir une Lettre qui m'apprend qu'il vient de vacquer un des plus excellens Bénéfices que j'aie à ma nomination. Celui qui le possédoit étoit un digne Sujet, & je ne crois pas pouvoir le mieux remplacer, qu'en vous nommant à son Bénéfice. Puissiez vous, comme je l'espère, le posséder aussi long-temps, & en user aussi-bien que lui. Vous n'avez qu'à passer chez mon Secrétaire, à qui vous direz de ma part qu'il vous expédie vos provisions. Pardon, si je ne vous tiens pas Compagnie plus long-temps; voici le saint Rosaire qui sonne, & je vais le reciter avec nos bons Peres.

D. Lopez pénétré de ces dernières paroles, & trompé par l'extérieur hypocrite du Prélat, ne sçavoit que penser de ce qu'on lui en avoit dit. Est-il possible, disoit-il en lui-même, qu'un si saint Personnage soit en butte à la colomnie ! Y eût-il jamais un homme plus doux, plus humble, plus détaché des choses du monde. Un homme qui sans me connoître me fait mille caresses, & qui me donne gratuitement un des

meilleurs Bénéfices ? Oh ! que le monde est mauvais & que les gens de bien sont malheureux d'être exposés à sa critique.

Il étoit encore tout occupé de ces réflexions , lorsqu'il entra chez le Secrétaire , que le Prélat avoit eu déjà soin de prévenir par un billet. D. Lopez lui ayant dit la gratification qu'on venoit de lui faire ; celui-ci lui dressa aussi-tôt ses Provisions. Le Licentié charmé du désintéressement du Secrétaire , comme il l'avoit été du Prélat , s'applaudissoit déjà du succès de son voyage , & croyoit l'affaire terminée : mais quand il fut question de sceller les provisions , & de les lui délivrer , le Secrétaire commença à lui faire un petit Sermon fort patétique sur l'aumône. Il lui représenta les besoins du Diocèse , le grand nombre de pauvres dont il étoit chargé , & pour le soulagement desquels le Prélat s'étoit, disoit-il , lui-même, réduit à vivre dans un Monastère. Après un magnifique éloge des vertus du Pontife , il ajouta que sa tendresse pour les pauvres , lui avoit fait inventer

un pieux système pour subvenir à leurs besoins : c'étoit de faire contribuer tous les Bénéficiers à une si bonne œuvre par des aumônes proportionnées au revenu de leurs Bénéfices. En conséquence, il le pria de vouloir bien lui compter mille Ducats, pendant qu'il lui alloit sceller ses provisions.

D. Lopez, qui jusques-là avoit été fort édifié de son discours, se r'écria fort contre cette taxe qu'il trouva exorbitante. De quoi vous plaignez-vous, lui dit tranquillement le Secrétaire ! Ce ne sont que les deux premières années du revenu de votre Bénéfice. Est-ce trop payer un fond, qui vous assure pour toute votre vie, des rentes si considérables. Où trouverez-vous des acquisitions à un si beau denier ! Quoi ! l'on vous met à votre aise pour le reste de vos jours, & vous auriez la dureté de refuser aux pauvres, je ne dis pas le quatrième, mais le trentième de vos revenus ; car, graces au Ciel, vous me paroissez d'une complexion à en jouir un demi siècle.

Je n'ai pas prétendu, répliqua D. Lopez, en obtenir gratuitement la jouissance, & l'on a eu soin de me prévenir sur cela : mais pour faire le bien des pauvres, il n'est pas juste que Monseigneur me mette lui-même au rang des pauvres, comme il veut faire, en me demandant mille Ducats; je ne les ai, ni ne les eus jamais . . . .

Eh, pourquoi donc, interrompit brusquement le Secrétaire, vous avisez-vous de venir demander des Bénéfices : Ne devez-vous pas sçavoir qu'ils ne sont aujourd'hui que pour les gens riches, parce qu'ils sont plus en état que d'autres de les acheter.

Je payerai celui-ci, répliqua D. Lopez, aussi-bien que qui que ce soit, & si vous voulez vous contenter de cinq cent Ducats, comme cela est bien raisonnable, je suis en état de vous les compter tout présentement. Vraiment, dit le Secrétaire, je serois un beau Marchand ! Croyez-moi, Dom Lopez, n'appellez point de la somme que je vous demande. Vous pourriez en être la dupe, & vous

voir supplanté par un jeune Abbé de Cour, contre lequel je gageai dernièrement trois mille Ducats, qu'il auroit un Bénéfice, avant qu'il fût un mois: Si Monsieur de Leiria venoit à sçavoir cette gageure, il a tant de zele pour les pauvres, que je suis persuadé que pour leur procurer cette somme, il vous retireroit sa nomination, & la lui donneroit: mais je suis trop honnête homme, & vous aime trop pour vous jouer une pareille piece; je laisse ces tours d'escroc à un Confesseur du Roy, ou au Valet de Chambre de son Ministre.

Ce discours du Secrétaire fit sur l'esprit de D. Lopez l'effet qu'il en esperoit. La crainte de perdre un Bénéfice considérable, dont il se croyoit absolument sûr, le fit résoudre à tout. Un seul point l'embarassoit, c'est qu'il n'avoit que la moitié de la somme, & il ne sçavoit si le Secrétaire voudroit attendre le reste du payement. Il lui représenta son embarras, auquel celui-ci ne voulût point entendre: mais le Licencié lui ayant proposé de bons

Billets sur les meilleurs Banquiers de Lisbonne, il les accepta, & les provisions furent aussi-tôt expédiées.

Le nouveau Bénéficiaire n'eût rien de plus pressé, que de donner avis à D. Alvar son bienfaiteur de sa nouvelle promotion : il lui écrivit pour le remercier des soins qu'il avoit pris de lui, & des mouvemens qu'il se donnoit pour lui procurer quelque bon établissement, le priant de se tranquilliser sur le dernier Article, parce que la Providence venoit d'y pourvoir. Le Docteur alla donc remercier l'Evêque de Coimbre, qu'il avoit mis dans les intérêts de D. Lopez. Je suis charmé, lui dit ce Prélat, de la nouvelle que vous m'apprenez. Il faut que M. de Leiria soit bien converti, puisqu'il donne gratuitement les Bénéfices, lui, qui depuis quinze ans qu'il est Evêque, n'en avoit jamais conféré qu'argent comptant. C'est, Monseigneur, repliqua D. Alvar, ce que j'ignore. Tout ce que je sçai, c'est que le Prieuré dont il vient de gratifier D. Lopez, dépend de l'Ab-

baye de Saint Victor, dont ce Prélat est Abbé.

Si ce n'est que cela, reprit l'Evêque, le pauvre D. Lopez a encore besoin de ma protection; car vous sçavez que la Cour n'a nommé M. de Leiria à cette Abbaye, dont elle a fait mettre les revenus en sequestre, que pour le payement de ses créanciers. Elle a même prié le Pape de ne lui point expedier de Bulles, pour le punir de ses simonies passées, & l'empêcher d'en faire de nouvelles. Vous voyez bien par là que la nomination aux Bénéfices de cette Abbaye, n'appartient point à Monsieur de Leiria, mais aux Moines, & que par conséquent celle qu'il vient de faire est absolument nulle. Toutefois comme vous prenez intérêt à cette affaire, je veux, pour la mieux éclaircir, écrire sur les lieux mêmes. J'ai des connoissances & des amis, qui se feront un plaisir de m'instruire à fond de tout ce qui peut concerner ce Bénéfice.

Cependant D. Lopez, après avoir laissé ses Ducats à Lisbonne, vint à



Coimbre avec ses Pancartes. Il alla d'abord saluer le Docteur, chez qui il se fit annoncer sous le nouveau nom du Prieur de *Caballos*. D. Alvar le complimenta sur sa nouvelle dignité, & après l'avoir bien régalé, le mena chez le Prélat, auquel il l'avoit recommandé. La conversation roula sur l'Evêque de Leiria, dont D. Lopez dit beaucoup de bien. Je suis édifié, lui dit l'Evêque de Coimbre, de vous entendre louer ainsi vos bienfaiteurs, c'est la marque d'un cœur généreux & reconnoissant : mais Seigneur D. Lopez vous n'avez pas tant d'obligation à celui-ci que vous le pensez ; car je viens d'apprendre que le Bénéfice auquel il vous a nommé, n'est point vacant, & que celui qui le possède est jeune & plein de vie.

Un coup de foudre n'auroit pas fait plus d'effet que ce discours du Prélat en fit sur D. Lopez. La honte & l'indignation de se voir la dupe d'un homme dont le caractère & l'hypocrisie lui en avoient imposé, lui ôtèrent la parole, & presque le sentiment. L'Evêque qui s'appar-

gât de son trouble, se douta bien que M. de Leiria lui avoit joué d'un nouveau tour. Pour tirer D. Lopez de cet abbatement, il lui fit offre de services, & lui promit qu'il ne l'abandonneroit point. Consolerez-vous, D. Lopez, lui dit il, d'un air & d'un ton qui ne sentoient point l'hypocrite, vous avez un bon protecteur en la personne de D. Alvar, j'aurai égard à sa recommandation, & vous pouvez être assuré que le premier Bénéfice qui me viendra sera pour vous.

Ces paroles obligeantes remirent un peu le Licencié du désordre où il étoit. Il remercia le Prélat de ses bontés : l'on parla ensuite d'autres choses, pour lui ôter cette fâcheuse idée : mais sa bourse y étoit trop intéressée, pour qu'il en perdît si tôt la memoire. A peine fût-il sorti du Palais Episcopal, qu'il raconta son aventure à D. Alvar, à qui il demanda ce qu'il devoit faire : Rien, lui répondit le Docteur ; quand un Evêque à tant fait que de lever le masque, comme celui-ci, c'est une folie à des particuliers de croire

qu'ils le feront rentrer dans le devoir. Vous avez fait une sottise, en voulant acheter un Bénéfice, & M. de Leiria vous en a puni, en vous en vendant un qui ne lui appartenait point; il n'y a rien en cela que vous n'ayez bien mérité.

Je conviens, repliqua D. Lopez, que j'ai fait une sottise : mais celui qui me la fait payer si cher, n'en est pas moins un fourbe. Plût au Ciel, dit le Docteur en soupirant, que ce fût le seul ! Croyez-moi D. Lopez, ajouta-t'il, le meilleur & le seul parti que vous ayez à prendre, c'est de retirer vos billets, s'il en est encore temps; car pour vos Ducats vous ne les reverrez jamais. Profitez de cette aventure, & soyez un peu plus en garde une autre fois contre les apparences. Je le ferois dorénavant, dit-il, contre le Pape même. Vous feriez très-sagement, lui repliqua D. Alvar, il est homme comme les autres.



## CHAPITRE VI.

*Artifice du Licentié pour ne rien payer  
de sa taxe. Visite du Couvent.*

*Ce qui s'y passa.*

L'Histoire de D. Lopez fût suivie de plusieurs autres, dans le même goût, que D. Antonio me raconta. Je ne les mets point dans ces Mémoires, où je serois fâché qu'on trouvât des portraits peut-être un peu trop ressemblants. C'est ainsi que l'avarice des Officiers du Prélat donna occasion au bon homme de décharger sa bile sur tout le Corps. La taxe Patriarchale lui tenoit cependant toujours au cœur. Pour le soulager, je m'offris de retourner au Château, où j'essayerois d'obtenir quelque diminution. C'est bien pensé, me dit-il : mais il me vient encore une meilleure idée ; c'est d'envoyer au Prélat, pour le paiement de son Mémoire, celui de la dépense que m'ont fait ses mulets

& ses chevaux. Nous verrons qui de nous deux sçait mieux enfler les articles.

J'applaudis par complaisance à cette idée, qu'il exécuta sur le champ. Quelle monopole ! je ne sçai si c'étoit avarice, ou vengeance : mais il n'y avoit point de botte de foin qui ne coûtât au Prélat plus de douze Cruzades. Enfin D. Antonio avoit si bien fait son calcul & arrangé tous les articles, qu'il se trouvoit qu'on lui étoit encore redevable de vingt Ducats.

Je me rendis avec ce beau Mémoire au Château, où j'arrivai sur les quatre heures. Le Patriarche, qui s'étoit mis à table à midi, y étoit encore, & s'y délectoit avec une excellente bouteille de vin Grec. Il n'en sortit que pour se rendre chez les Religieuses, où D. Antonio m'avoit dit qu'il devoit aller faire sa visite. Curieux de voir ce qui s'y passeroit, je me rendis au Couvent, dont on me refusa d'abord l'entrée, parce que le Prélat y vouloit être seul : mais m'étant mêlé parmi ses Officiers, je franchis cet obstacle.

Comme il avoit fait avertir la Communauté de se tenir prête à son arrivée, toutes les Religieuses étoient au Parloir, lorsqu'il y entra. Jamais surprise ne fût plus difficile à exprimer, que celle où elles furent en voyant le Patriarche. Ces bonnes Filles qui s'en étoient fait une peinture, telle que l'imagination nous représente souvent les choses que nous n'avons jamais vûes, & dont on nous a donné une grande idée, furent très étonnées quand il parût devant elles. Les unes rioient, sous le voile, de sa petite & grotesque physionomie. Les autres tournoient la tête, & n'osoient le regarder; celles-ci tenoient les yeux baissés, moins encore par modestie, que pour ne pas éclater de rire en le regardant, ce qui arriva à plusieurs d'entr'elles, qui s'enfuirent, dès qu'elles le virent.

Autant que ce spectacle me divertit, autant le Prélat en fût choqué. Il s'emporta fort contre ces pauvres Filles, qu'il traita d'hérétiques, qui n'avoient point, disoit-il, de respect pour les Evêques; il fit revenir

celles qui s'étoient retirées, puis ayant menacé d'excommunier toutes celles qui auroient encore l'impunité de rire, il leur fit un Sermon sur la grandeur de l'Episcopat, dans lequel il s'étendit fort pour prouver que les Evêques étoient les successeurs des Apôtres. J'aurois beaucoup mieux aimé qu'il eût fait voir qu'ils en étoient les imitateurs : mais la chose étoit difficile, y ayant trop de preuves du contraire.

Après ce discours, dont il se tira le moins mal qu'il pût, il tomba sur son Auditoire, dont il étoit, dit il, fort mécontent. Il commença par la Supérieure, à qui il reprocha qu'elle laissoit lire de mauvais Livres à ses Religieuses; elles lisent les vôtres, répondit respectueusement la Supérieure, & je n'ai pas crû, Monseigneur, que vous nous en dussiez faire un crime. Passe pour les miens, dit le Prélat, ils sont excellents. C'est la quintessence de la Religion, l'elixir de la Morale, enfin ce sont des Livres comme on n'en fait point, & tels qu'on n'en a jamais vus. Si vous n'en lisiez point d'autres, vous ne seriez

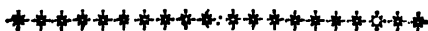
pas rebelles comme vous l'êtes ; car je n'y prêche partout que l'obéissance & l'aveuglement. Cela est vrai, Monseigneur, repliqua la Prieure, aussi sommes nous toutes soumises aux enseignemens que vos illustres prédécesseurs nous ont donné de temps immemorial. Mes prédécesseurs, reprit le Patriarche, ont fait ce qu'ils ont voulu quand ils étoient au monde, & moi j'enseigne aujourd'hui ce qui me plaît. Aussi, Monseigneur, repartit la Religieuse, en croyons-nous ce que nous voulons. La liberté doit être égale de part & d'autre : c'est un privilège qu'on ne peut refuser à personne en matière de nouveautés. C'est-à-dire, reprit vivement le Prélat, que vous me regardez donc comme un Novateur. Votre Grandeur, répondit la Prieure, vient de nous dire qu'elle nous enseignoît ce qu'il lui plaisoit. Nous avons toujours crû, Monseigneur, que les Dogmes de la Religion n'étoient point des choses de fantaisie ; & que par conséquent on doit se tenir en garde contre les Pasteurs, qui dans leur doctrine



n'ont point d'autres règles que leurs caprices. Comment, dit le Prélat, vous tranchez ici du Docteur? Depuis quand les Filles s'érigent-elles en Evêques? Depuis, Monseigneur, repliqua la Prieure, que la plupart de nos Evêques sont devenus Filles.

Ces réponses ingénieuses & sensées furent suivies de plusieurs autres dans ce genre, contre lesquelles le Patriarche ne pût tenir; il n'eût pas lieu d'être content de sa visite. Aussi pour punir les Religieuses de leur héréticité prétendue, il leur refusa sa bénédiction Patriarchale, ajoutant qu'elles étoient *liées & reliées* d'autant d'excommunications qu'elles lisoient de mauvais Livres. Il ne laissa pourtant pas de prendre sa part d'une magnifique collation qu'elles lui avoient fait servir, & trouva le vin très-Catholique. Ce fût à quoi aboutit cette visite du Patriarche. Il retourna au Château, où l'on avoit fait allumer un grand feu, pour remettre sa Grandeur de ses fatigues Evangeliques.

Je profitai de ce moment, pour voir celui de ses Officiers à qui j'avois affaire. Je lui presentai le Mémoire de Dom Antonio, qui le fit autant crier, que le sien avoit fait jurer le Licentié. Celui-ci ne faisoit cependant que lui rendre le change. Tout ce que j'en pûs tirer, fût qu'il en parleroit au Patriarche : mais nous n'eûmes point de ses nouvelles. Il partit le lendemain pour aller chercher encore des Exploits dans d'autres Convents, où je crois qu'il ne fit pas plus de fruit qu'il n'en avoit fait chez nous.



## CHAPITRE VII.

*Missionnaires de Campagne. Ranuccio court après eux. Rencontre qu'il fait en chemin.*

**I**L ne nous vint point de Compagnie de quelques jours, ce qui me surprit ; car la maison de Dom Antonio étoit le rendez-vous de tous ses Confreres. Je lui en de-

mandai la raison : c'est, me dit-il, qu'ils sont actuellement occupés à recueillir leur dixme ; mais nous ne serons pas longtemps sans les revoir. Cette solitude commençoit à m'en-  
nuyer, lorsque la Providence nous envoya quatre Moines, qui vinrent débarquer un soir au Presbytère. D. Antonio croyant en être quitte pour une passade, les régala si-bien, que quand il fût question de se coucher, ils eurent de la peine à trouver leurs lits. Je leur passe cette intempérance, en considération du plaisir qu'ils me donnèrent. La jolie chose qu'un Moine entre deux vins ! Je crûs qu'ils nous donneroient le même plaisir le lendemain : mais ils furent plus sobres & plus modestes. J'en fûs d'abord surpris ; mon étonnement cessa, lorsque je leur entendis dire à mon Oncle, qu'ils étoient envoyés par le Patriarche, pour faire une Mission dans sa Paroisse. C'est-à-dire ; reprit vivement le bon homme, que vous venez ici planter le piquet pendant une quinzaine de jours, pour achever de me manger : Hé bien ! je vous dirai que je suis fort  
fort

Fort le serviteur du Patriarche & le vôtre ; mais qu'il doit lui suffire de m'avoir fait défrayer ses chevaux & ses mulets, sans me donner encore les ânes à nourrir.

La naïveté de D. Antonio, & le trait malin dont il l'affaisonna, me fit autant de plaisir, qu'elle mortifia les Moines. Ils ne firent pas un long séjour après une pareille réception ; ils partirent aussi-tôt après le dîner, & secoièrent en sortant, comme d'autres Apôtres, la poussière de leurs sandales, donnant mille malédictions à la Paroisse & au Curé, qui n'en fit que rire ; ils prirent la route de Massilia qui n'étoit qu'à une journée, & où ils se flatoient d'être mieux reçus. Il y avoit tout lieu de le présumer ; car celui qui en étoit Curé avoit été de leur Ordre, aussi n'avoit-il conservé de son premier état qu'un grand fond d'ignorance & d'amitié pour ses anciens Confreres.

D. Antonio ne pouvoit me mortifier d'une maniere plus sensible qu'il l'avoit fait en les renvoyant, sur tout dans l'espece d'abandon où

nous nous trouvions : je lui en fis quelques reproches. Je croyois , dit-il , vous avoir fait plaisir : mais puisque je n'y ai pas réussi il y a moyen de réparer ma faute. Ces Peres ne vont qu'à Massilia , où D. Castilmo-ro les arrêtera infailliblement. C'est ce fou que vous vîtes ici il y a quelques jours , & qui prît les intérêts du fils unique du Prince Albanus , jusqu'à se faire battre pour l'amour de lui. Il est de mes amis , & si vous êtes curieux de voir sa Mission , vous pouvez être assuré qu'il vous recevra parfaitement bien. Vous pourrez par la même occasion voir Dona Victoria votre Tante , qui demeure dans ces quartiers , & à qui je crois que votre visite fera grand plaisir. Peut-être irai-je moi-même vous rejoindre.

L'empressement que j'avois de suivre nos Missionnaires , ne me permit pas de différer plus longtemps. Je partis dès le lendemain avec Ambroise son Valet , qu'il me donna pour me montrer la route. Comme je ne m'étois pas donné le temps de déjeuner avant de partir , je voulus

Faire halte sur les dix ou onze heures dans un Village où nous passâmes : mais il ne fut pas possible d'y trouver une Hôtellerie ; de sorte qu'il nous fallût pousser jusqu'à Atouréga, où nous n'arrivâmes que sur les deux heures.

Mon premier soin, pendant que Ambroise étoit occupé à l'écurie, fût d'aller faire un tour à la cuisine, où je demandai ce qu'on avoit à me donner. Rien, me répondit l'Hôte. Cette réponse me choqua, d'autant que dans le temps même qu'il me parloit ainsi, je voyois tourner la broche. Et à qui donc, poursuivis-je, destinez-vous ce Rôt ? Il me répondit, que c'étoit à deux Cavaliers qui l'attendoient pour dîner.

Je courois risque de m'en passer, si la nécessité, toujours industrieuse, ne m'eût fait naître une idée. Ce fût de prier les deux Cavaliers de vouloir bien me mettre de leur compagnie. Je me fis donc conduire dans la Salle où ils étoient. Ma présence y jeta quelque trouble, & je me sentis moi-même saisi de je ne sçai quel mouvement à l'aspect de ces

deux Voyageurs. Le premier étoit un homme d'environ cinquante ans, & l'autre pouvoit en avoir vingt. La grande beauté du dernier me frappa si vivement, qu'elle me fit oublier le sujet pour lequel je venois. Le vieux Cavalier, qui ne voyoit apparemment qu'avec peine que je regardois si fixement son Compagnon, m'en fit ressouvenir, en me demandant ce que je souhai-tois. Quel fût mon étonnement, lorsque sous cet habit je reconnus le Moine Pancraccio ! Eh quoi ! mon Venerable, m'écriai-je, est-ce bien vous que je vois ? Pancraccio qui vouloit apparemment cacher sa marche, feignit de ne me pas reconnoître, & voulût me donner à entendre que je le prenois pour un autre. Je ne me trompe point, lui dis-je, nous nous sommes vus d'assez près, pour ne nous pas méconnoître. Au reste, Seigneur Pancraccio, vous ne devez craindre ni curiosité, ni indiscretion de ma part. Le déguisement où je vous vois me fait bien juger que vous avez quelque dessein, & je ne suis pas si im-

prudent que de vouloir pénétrer ce que vous voulez sans doute cacher. Toute la grace que je vous demande , c'est de vouloir m'admettre à votre table.

L'embarras où je vis nos deux Cavaliers , me confirma dans le soupçon où j'étois , qu'il falloit que ce Moine eût eu quelque aventure depuis mon départ de Lisbonne. Je pris leur silence pour un refus , qui me piqua au vif. Alors m'adressant au Moine travesti , je lui reprochai sa dureté , & lui promis , pour m'en vanger , de faire supprimer , lorsque je serois de retour à Lisbonne , les abondantes aumônes que toute notre famille faisoit à son Couvent. A ces mots je feignis de sortir très-mécontent : Arrêtez , Seigneur Ranuccio , me dit-il : vous êtes piqué , & vous avez raison de l'être : mais pardonnez-moi cette impolitesse , & ne l'imputez qu'à la surprise où votre rencontre imprévue nous a jetés l'un & l'autre. Notre déguisement a dû vous faire connoître que notre intention étoit de nous cacher à tout le monde : mais puisque le



hazard a voulu que nous fussions découverts, c'est du moins un bonheur pour nous de l'avoir été par un homme à qui notre premier état a toujours fait beaucoup de compassion. Oui, divine Constance, poursuivit-il, en s'adressant au jeune Cavalier, vous voyez en la personne de ce jeune Seigneur un des plus honnêtes hommes qui soit peut-être dans tout le Portugal, un homme qui, loin de divulguer notre aventure, sera le premier à la cacher, & à nous plaindre l'un & l'autre.

Il seroit difficile d'exprimer l'étonnement où je fus, en apprenant que le jeune Cavalier qui accompagnoit Pancraccio, étoit une Religieuse. Sa grande beauté qui m'avoit frappé d'abord, m'avoit bien fait soupçonner que ce n'étoit pas un Cavalier ordinaire : mais il ne me seroit jamais venu dans l'esprit qu'il eût porté la guimpe. Si je fus étonné de cette aventure, Pancraccio le fut encore bien plus du discours qu'elle lui tint. Eh quoi ! lui dit-elle, en le regardant d'un œil où la colere & l'indignation étoient pein-

tes, vous n'êtes donc pas, comme vous me l'avez fait croire, le Marquis de Bellacina, Oncle du Seigneur Henrique? O Ciel! seroit-il bien possible que vous vous fussiez servi de ce nom respectable pour me séduire, & me faire faire une démarche pareille à celle ci? Pardonnez à l'amour, reprit Pancraccio, l'artifice dont je me suis servi. C'est celui que je ressens pour vous qui me l'a inspiré, pour vous tirer d'un Etat que la violence & le desespoir vous avoient fait embrasser, & où vous passiez vos jours dans la tristesse & l'amertume.

Traître, lui repliqua Constance, oses-tu bien encore soutenir mes regards après un pareil aveu? Ce n'étoit donc pas assez de m'avoir tirée, par la plus indigne de toutes les fourberies, de la retraite où mes malheurs m'avoient fait releguer; tu oses encore joindre à cet affront celui d'une déclaration aussi infamante que scandaleuse! C'étoit donc là le dessein que tu méditois, & que tu as cru exécuter, en me faisant franchir les murs de mon

Cloître. Trop crédule que j'étois ! je m'imaginois que la pitié & le desir de m'unir à celui qui fait tout l'objet de mes vœux, étoient les seuls motifs qui te faisoient agir : mais je ne vois que trop, que sous prétexte de me servir, tu ne travaillois réellement que pour toi. Quand tu n'aurois pas eu l'insolence de le déclarer toi-même, ce Cavalier, qui t'a décelé, en te reconnoissant, m'a assez fait connoître que tu étois capable de cette perfidie. Hélas ! quelle est mon infortune ! Après tout, devois-je attendre autre chose d'un misérable, qui se jouoit tout-à-la fois des hommes & de la Religion ?

Ces paroles furent suivies d'un torrent de larmes qu'elle répandit. Pancraccio, qui les faisoit couler, s'efforçoit de la consoler par tout ce qu'il pouvoit imaginer de plus tendre. La nouveauté de ce spectacle me scandalisa si fort, que je fus sur le point de les quitter, & de continuer ma route : mais ayant fait réflexion que le Moine, dont la passion s'exprimoit encore plus par les yeux,

que par les discours, pourroit bien ne s'en pas tenir à une simple déclaration; je crûs devoir rester, tant pour mettre la Religieuse à couvert de ses insultes, que pour tâcher de la tirer de ses mains.

J'étois occupé de cette pensée, lorsqu'on vint nous servir. Je me mis aussi-tôt à table, & pressai fort nos deux faux Cavaliers d'en faire autant : mais l'un étoit si pénétré de douleur, & l'autre si occupé de son amour, qu'ils n'en voulurent rien faire. Pour moi, qui ne connoissois point alors de plus grand mal que la faim, je me mis à manger, en attendant qu'il leur plût me tenir compagnie. Autant que le Moine me divertissoit par ses ridicules soupirs, autant j'étois attendri par la situation de la jeune Religieuse. Représentez vous une fille des plus belles & des plus aimables, qui se voit enlevée par un Moine, sans sçavoir ce qu'elle va devenir. Telle étoit la situation de Constance; situation qui auroit sans doute été bien plus triste, sans notre rencontre. Les larmes & les sanglots qui

lui échappoient, me pénétrèrent, & le nom d'Henrique, qu'elle reclamoit souvent, ayant excité ma curiosité, je la priai de me dire quelles relations elle pouvoit avoir eu avec ce Cavalier.

Helas ! Seigneur, reprit-elle en pleurant, c'est le premier Auteur de mes malheurs ; ou, pour mieux dire, je ne les ai éprouvés qu'à son occasion . . . . Mais, Seigneur, continua-t-elle, ce Cavalier vous étoit-il connu ? Je lui répondis que j'avois été autrefois étroitement lié avec un Cavalier nommé D. Henrique de Bellacina, qui étoit disparu tout-à-coup de Lisbonne, sans que j'eusse pu, depuis ce temps, avoir de ses nouvelles. C'est lui-même, poursuivit Constance, & vous voyez devant vous celle pour l'amour de qui il fut réduit à prendre la fuite. Puisque vous avez été amis, souffrez, Seigneur, que je reclame aujourd'hui cette amitié, & daignez vous rendre le protecteur d'une fille, pour qui il ne craignit point lui-même d'exposer sa vie. Il y auroit de l'injustice, lui dis-je, Madame, à

vous refuser : mais daignez m'apprendre du moins quelle part il eût à vos malheurs, & comment ils vous sont arrivés : Cette connoissance m'est nécessaire, & me mettra mieux en état de vous rendre service. Constance fit d'abord quelque difficulté ; mais le besoin qu'elle avoit de moi, l'ayant emporté sur son amour-propre, elle me raconta toute son histoire, de la maniere qu'on la verra dans le Chapitre suivant.



## CHAPITRE VIII.

*Histoire de Constance, & de  
D. Henrique.*

**D**om Manuel de Montoya, après avoir quitté le service, se retira avec ma mere dans une de ses Terres, pour y rétablir ses affaires, que la guerre avoit extrêmement dérangées. Quoique je ne fusse encore qu'un enfant, je ne laissai pas d'être sensible à cette espece de disgrâce :

mais ce qui m'affligeoit plus que tout le reste, étoit une certaine prédilection qu'ils avoient l'un & l'autre pour D. Alphonse mon frere. Ce fils avoit toutes leurs complaisances; & la nature, qui partage ordinairement les inclinations des parents entre leurs enfans, les avoit toutes réunies sur lui. Les miens me regardoient avec indifférence, & même comme un obstacle à la fortune de ce fils bien-aimé. Dans l'espérance que je le leverois moi-même un jour, ils me laissèrent à Lisbonne dans le Couvent de San Salvador. Là, ils se flatoient que n'ayant jamais eu d'agrément dans le monde, ni dans ma famille, je serois très-sensible à la vie douce & tranquille des Monastères, & que le commerce des Religieuses me donneroît insensiblement du goût pour leur Etat. On m'y laissa pour cet effet pendant dix ans, au bout desquels ils revinrent à Lisbonne, ou ils firent une figure des plus brillantes.

Ce n'étoit pas tant pour eux, que pour en faire rejaillir l'éclat sur D.

Alphonse, à qui ils esperoient procurer par ce moyen une des plus belles & des plus riches alliances. Pour y mieux réussir encore, ils avoient grand soin de publier par tout que j'allois renoncer au monde, & embrasser la vie Monastique: On n'omettoit effectivement rien de tout ce qui est capable de séduire une jeune fille : caresses, sollicitations de la part des Religieuses, empressèmens, visites de la part de mes parents, tout étoit employé. Mon frere même m'en rendoit de très-fréquentes, dans lesquelles il s'efforçoit de me persuader que c'étoit l'état du monde le plus agréable, & qui me convenoit le mieux : mais il arriva que ses visites eurent un effet tout opposé à celui qu'il s'en promettoit.

Un jour qu'il venoit me prêcher à son ordinaire il amena avec lui D. Henrique de Bellacina, qui étoit fort de ses amis. Ce Cavalier en me voyant prit du goût pour moi ; & par une espece de sympathie, je sentis de mon côté des mouvemens que je n'avois point encore éprouvés.



Comme il est de vos amis, je ne m'arrêterai point à vous en faire le portrait. Vous connoissez son esprit, son enjouement, la régularité de ses traits, & la beauté de ses manieres; écueils bien dangereux, & contre lesquels l'indifférence des femmes vient presque toujours échouer ! La mienne ne pût tenir contre les belles qualités de D. Henrique, je m'y laissai surprendre, & me livrant toute entiere à ce nouveau penchant, je n'écoutois plus qu'avec peine ce qu'on me disoit des agrémens de la vie Religieuse.

Le soin que je pris de bien cacher l'impression que ce Cavalier avoit faite sur mon cœur, fit que personne ne s'en apperçût, ni dans le Monastere, ni dans ma famille. Mon frere même s'en déffoit si peu, qu'il me l'amenoit à chaque visite; mais l'impatience où étoit D. Henrique de m'instruire de ses sentimens, l'enhardit bien-tôt à me venir voir tout seul.

Ce qui le détermina à cette démarche, fut un entretien assez vif que nous eûmes en sa présence, &

dans lequel D. Alphonse me déclara que mon pere prenoit des arrangements pour me faire donner le voile au plûtôt. Allarmé de cette nouvelle, il résolut de me déclarer ses sentimens, & de m'offrir ses services. Il vint pour cet effet dès le lendemain au Couvent, où dès qu'il me vit: Hé bien, Mademoiselle, dit-il en soupirant, vous allez donc être la victime de votre complaisance, de l'ambition de vos parents, & de la fortune de votre frere! Ciel! est-ce à vous à faire un pareil sacrifice? Vous, pour qui il n'y a personne qui ne voulût se sacrifier, s'il avoit mes yeux & mon cœur. Non, adorable Constance. je ne puis m'empêcher de m'opposer au parti que vous voulez prendre. Les Cloîtres sont-ils faits pour renfermer des personnes qui peuvent, comme vous, faire la félicité du monde? Laissez cette triste ressource à des beautés communes, ou à celles de votre sexe, que la nature, ou la fortune ont disgraciées, & ne désesperez pas, en vous y renfermant, le plus tendre & le plus amoureux de tous les hommes.

Quoique les regards de D. Henrique m'eussent déjà plus d'une fois exprimé son amour, j'affectai de paroître surprise de cette déclaration. Elle me flatoit trop néanmoins pour me fâcher. Ce Cavalier étoit d'une des plus illustres familles du Royaume d'Algave. Ses parents étoient extrêmement riches ; ce qui, joint à ses belles qualités, relevoit encore le prix de sa conquête. D'ailleurs c'étoit le premier homme de ce mérite que j'eusse encore vû. Quel écueil pour une jeune personne, qui n'est point en garde contre son cœur, & qu'on veut forcer de prendre un parti contraire à ses inclinations ! Je sentis que je ne pouvois refuser son hommage, sans trahir mes sentimens ; toutefois je crûs qu'il n'étoit pas encore temps de les lui faire connoître.

Pour les mieux dissimuler, je pris un air gai & badin. Seigneur, lui dis-je, lorsque D. Alphonse m'a procuré l'honneur de votre connoissance, il vous a annoncé comme un de ses amis : mais permettez-moi de vous représenter que vous

n'en soutenez pas trop bien le caractère. Vous n'ignorez pas quelles sont les vuës de mes parents & les siennes, en me faisant embrasser la vie Religieuse, & c'est y répondre mal que de vous opposer, comme vous faites, à sa fortune. Vous sçavez comme moi, que mon établissement dans le monde y feroit obstacle; cependant vous me faites une déclaration qui nous mèneroit là, si j'étois assez simple pour croire.... Ah, Madame, interrompit l' amoureux Henrique, pouvez vous me soupçonner ainsi des plus noires perfidies? Moi! trahir votre frere! moi ne vous point aimer! De graces rendez un peu plus de justice à ma probité. Connoissez un peu mieux vous même la force de vos attraits, & vous conviendrez qu'il n'est pas possible à un cœur de s'en défendre: aussi en ai-je été si vivement épris, que j'ai résolu de rendre votre situation plus heureuse.

C'étoit apparemment, lui dis-je, pour me donner des preuves de ce grand amour que vous m'avez vous-même exhorté en présence de Dom

Alphonse d'embrasser la vie Religieuse. Certes, c'est aimer d'une façon bien singulière, que de travailler soi-même à se priver pour jamais de l'objet de son amour. On n'aime point, Seigneur, ou l'on aime bien faiblement, quand on en agit ainsi. Se peut-il, répliqua D. Henrique, que votre esprit me fasse un crime d'une démarche que l'amour seul m'a fait faire. Je vous ai conseillé, il est vrai, d'entrer dans les vûes de votre famille : mais pouvois-je les combattre en présence de votre frere ? C'étoit le vrai moyen de ne vous plus revoir, & l'amour me faisoit regarder cette privation comme le plus terrible de tous mes malheurs. Pour l'éviter, j'ai feint d'appuyer ses sentiments. Par là je me suis attiré la confiance d'un homme qui auroit fait échouer le dessein que l'amour me suggère, pour vous délivrer de la tyrannie qu'on exerce sur vous. Eh de quoi vous peut servir, lui dis-je, la confiance d'un Cavalier qui deviendra votre plus cruel ennemi, dès qu'il sçaura que vous voulez diminuer sa

fortune en entrant dans sa famille ? Croyez moi, Seigneur, portez ailleurs un hommage, qui, en me l'adressant, ne peut avoir que des suites fâcheuses pour vous & pour moi. Je connois par expérience le peu de tendresse que mes parens ont pour moi. Quand je consentirois à vous aimer, ils n'agréeront jamais une alliance, qui, bien qu'honorable, dérangerait leurs projets.

C'est ce qu'il faudra voir, répliqua D. Henrique, & pour cet effet, je vous prie de permettre que je leur en touche quelque chose. Eh, que ne ferois-je point pour vous arracher au parti violent qu'on veut vous faire embrasser ! Quand il ne m'en reviendrait point d'autre avantage que celui de vous procurer la liberté de disposer de vous-même, je me croirois toujours assez payé de mes peines.

Quelque généreuse que fût cette proposition, je ne jugeai pas à propos de l'accepter. Je le priai au contraire de garder un profond silence sur ce qui venoit de se passer entre nous. Pour l'y engager, je lui repre-

sentai que j'avois affaire à des parents si déraisonnables, que que s'ils venoient à sçavoir notre entrevüe, il ne leur en faudroit pas davantage pour défendre qu'on me laissât parler à aucun Etranger. C'étoit assez lui faire connoître la crainte où j'étois qu'on ne nous empêchat de nous revoir. Henrique le sentit, & ne me quitta qu'après m'avoir fait de nouvelles propositions, & de nouveaux offres de services.

Cependant l'envie que mes parents avoient de me voir décidée, les ramena bientôt au Couvent. Il me fallut alors essuyer une nouvelle attaque, d'autant plus rude & plus dangereuse, que D. Henrique, qui faisoit toutes les occasions de me voir, étoit avec eux. Je craignois que sa présence ne découvrit les sentiments qu'il m'avoit fait naître, ou que l'on n'imputât ma résistance à l'amour que je ressentais intérieurement pour lui : mais si cette crainte m'allarmoît d'un côté, la présence de ce Cavalier aimable me donnoit de l'autre de nouvelles

forces pour résister aux séductions  
& à l'opiniâtreté de ma famille

Après leur avoir laissé débiter tout ce que les gens du monde ont coutume d'étaler de Morale dans ces occasions, je me jettai à mon tour sur la sainteté de la vie Religieuse, à la quelle je dis qu'il n'étoit pas permis d'aspirer, sans une vocation particuliere. J'ajoutai que c'étoit tenter Dieu, que d'embrasser cet état, sans s'être bien éprouvé, & que cette épreuve n'étoit point l'ouvrage d'un jour : Que le commerce des Monastères m'avoit fait voir qu'il y avoit très peu de bonnes Religieuses : Que si l'on vouloit absolument me faire prendre cet Etat, j'étois bien aise d'éprouver auparavant, si j'aurois la force de le soutenir : Qu'à la vérité je ne m'étois pas senti jusqu'alors beaucoup de vocation pour le Cloître ; mais qu'il ne falloit desespérer de rien : que Dieu avoit ses moments, & donnoit dans un temps ce qu'il refusoit dans un autre : Qu'au reste, s'il ne me faisoit pas cette grace, j'espérois trouver dans leur bon cœur des ressources pour m'en consoler.



Ce discours les toucha de façon, qu'ils ne me pressèrent pas davantage. D. Manuel se contenta de dire, que puisque ma vocation n'étoit point encore venuë, il falloit l'attendre. Cependant, comme son âge, & le grand usage qu'il avoit du monde, lui donnoit plus d'expérience qu'aux autres, il se douta que ma répugnance pour le Couvent, ne venoit que de ce quelque'autre chose avoit eu le secret de me plaire.

J'étois assez belle, & en âge de faire naître & de ressentir moi-même des passions. Il s'informa donc si je n'avois point reçu de ces visites, qui causent pour l'ordinaire tant de dérangements dans les Couvents. On lui dit que je n'en avois eu que de mon frere. En effet, celles que Dom Henrique m'avoit renduës en particulier, avoient été si secretes, & il en avoit agi si généreusement avec la Tourriere, qu'elle avoit pris toutes les précautions nécessaires pour que personne n'en eût connoissance. Peu satisfait de ces témoignages, il interroge D. Alphonse sur ce qui s'étoit passé dans ses visites. Celui-ci

Qui avoue qu'il me voyoit souvent avec un Cavalier de ses amis : mais que bien loin de traverser ses desfeins, il s'étoit toujours joint à lui, pour l'exhorter à perseverer dans la vocation Religieuse.

Tampis, repliqua D. Manuel : De pareilles exhortations, mon fils, ne sont pas naturelles à nos jeunes Cavaliers, qui ne respirent ordinairement que l'amour du monde & la galanterie. Celui-ci est sans doute aimable ; il aura donné dans la vue de votre Sœur, & voilà le motif de sa résistance à mes volontés. L'amour, mon fils, ajouta-t'il, s'insinue dans les Couvents sous plus d'une forme, il y entre sous l'habit des Prêtres, sous le froc même des Moines. Jugez s'il n'y peut pas entrer à plus forte raison sous l'habit d'un Cavalier aimable, dont le démon se sert pour tenter une jeune fille, dans le temps même qu'il lui prêche le détachement du monde. Tâchez donc de tirer de cet ami l'éclaircissement que je souhaite. Les filles, qui sont toutes naturellement dissimulées sur l'article de l'amour, con-

viennent rarement de leurs foibles. Nos Cavaliers, au contraire, toujours prévenus de leur mérite, sont les premiers à publier leurs conquêtes; ainsi vous n'aurez pas de peine à vous instruire de celle-ci. Allez donc, mon fils, & si mes soupçons se trouvent confirmés, ne manquez pas d'en tirer la satisfaction que notre honneur & votre intérêt exigent.

D. Alphonse animé par ces paroles, & plus encore par son ambition, vint trouver son ami, à qui il demanda confidentiellement ce qu'il pensoit de moi, & de mon entrée dans le Cloître. D. Henrique qui ne le soupçonnoit d'aucun artifice, lui répondit qu'il me trouvoit fort aimable, & qu'il souffroit des persécutions qu'il me voyoit faire, pour m'obliger de renoncer au monde. C'est-à-dire, reprit vivement D. Alphonse, que ma Sœur ne vous est pas indifférente, & que vous avez trouvé le secret de vous en faire aimer? Et quand cela seroit, repliqua D. Henrique, quel mal y trouveriez-vous? Ma Maison est je crois assez

assez bonne pour s'allier à la vôtre, & je jouis d'un bien assez considérable, pour ne pas faire soupçonner à vos parens, que j'en veux à leurs biens.

Quelque modérée que fût cette réponse, D. Alphonse s'en choqua, & soit qu'il la prît pour un reproche d'avarice, soit que le discours de D. Manuel l'eût mis hors de lui-même, il chercha querelle à son ami. Henrique qui étoit aussi prudent que brave, laissa tomber quantité de choses désagréables qu'il lui dit : mais se voyant poussé à bout, il perdit enfin patience ; de sorte qu'étant fortis ensemble, ils se rendirent dans le pré de Sainte Claire, où ils mirent l'épée à la main. Ils s'étoient déjà porté plusieurs coups, lorsque le fils du Régidor de Lisbonne qui connoissoit mon frere, le voyant vivement pressé par D. Henrique, accourut pour les séparer. Le hazard permit qu'il reçût un coup qui l'étendit mort sur la place. Cet accident leur fit remettre le combat, & ils se retirèrent chacun de leur côté.

D. Henrique n'eût que le temps de

m'écrire un mot de lettre, dans lequel il me marquoit ce qui lui venoit d'arriver, après quoi il se retira promptement à Tavila, Capitale du Royaume d'Algarve. Quelle fût ma consternation, en lisant ce funeste Billet ! Je prévis dès-lors toutes les suites fâcheuses qu'auroit la passion qu'il m'avoit inspirée : On ne fût pas longtemps sans mes les faire sentir. D. Manuel m'étant venu voir peu de jours après ce funeste accident, me fit à ce sujet les reproches les plus sanglants, & sa visite se termina par m'annoncer qu'il falloit que je prisse absolument le voile.

La colère où il étoit ne me permit pas de lui résister. Je lui promis de faire tout ce qu'il voudroit. En effet, la perte que je venois de faire de D. Henrique, m'avoit jettée dans un si grand accablement que j'étois devenue indifférente pour tout le reste du monde. D. Manuel fût agréablement surpris de ma résolution. Pour m'y affermir encore davantage, il me mit sous la direction de l'honnête homme que vous voyez, qui me peignit la vie reli-

pieuse comme la plus sainte & la plus parfaite. Vous pouvez juger, Seigneur, combien il étoit persuadé de ce qu'il me disoit.

Je sçai, lui répondis-je, Madame, ce qu'on doit penser de ces sortes d'exhortations. On peut les comparer à celles que font quelquefois des Soldats, qui affectent de relever la Noblesse & les agrémens de leur profession, le tout pour débaucher les autres, & les engager à s'enrôler avec eux. C'est ce que j'ai reconnu moi-même dans ce Pere, auquel il n'a pas tenu que je ne sois entré dans son Ordre. Il a fait le même personnage auprès de vous : mais l'aventure d'aujourd'hui me fait connoître qu'il avoit des vûes un peu moins innocentes.

C'est ce que j'ignorois alors, continua Constance. Tout ce que je puis dire, c'est que la perte seule de mon Amant, & les violences de D. Manuel, me déterminèrent à faire ce qu'on exigeoit de moi. Je m'ensevelis donc toute vivante, malgré moi, & à la fleur de mon âge. Je renonçai dès lors à toutes les visites,

persuadée que rien ne contribuoit tant à nous dégoûter de la vie religieuse, dont je voulois tâcher de remplir les devoirs. La solitude, la méditation, le silence, & la prière, faisoient mon unique occupation. Je rompis avec tous les hommes, pour ne plus penser qu'à Dieu, & Pancracio étoit le seul que je visse, encore n'étoit-ce qu'au Confessionnal. Hélas ! eût-on jamais crû qu'un commerce qui doit être sacré, me seroit un jour si funeste ! C'est pourtant, Seigneur, ce que j'éprouve aujourd'hui. Cet indigne Religieux, au lieu de m'aider à étouffer des feux mal éteints, fut le premier à les rallumer. Il me rappella mes anciennes amours, & me parla de D. Henrique, qu'il disoit avoir connu, d'une manière si avantageuse, qu'il me le rendit encore plus aimable.

Pour achever d'étouffer mes scrupules, il me fit entendre que ce que je ressentais pour ce Cavalier, n'avoit rien que d'innocent, étant fondé sur un mérite réel, auquel on ne peut sans injustice refuser son amour & son estime. Hélas ! je ne sentoiss

que trop la vérité de ce qu'il me disoit. Je me livrai donc, suivant ses conseils, au tendre penchant qu'il m'avoit inspiré. je continuai de l'aimer, & d'autant plus vivement que je croyois le pouvoir faire sans crime. Quelle étoit mon erreur & mon aveuglement ! Ne devois-je pas penser qu'après m'être donnée à Dieu, tout autre engagement ne pouvoit m'être que funeste ?

Je ne fus pas longtemps sans le ressentir. Le premier fruit des conseils de Pancraccio, fut un dégoût général pour tous les devoirs de mon état. La solitude, la prière, le silence, la retraite, tout m'ennuya. Heureuse si mes malheurs se fussent bornés-là, mais les châtimens, comme les péchés, viennent toujours à la suite les uns des autres. A ce dégoût succéda une aversion totale pour la vie religieuse, qui fût bientôt suivie du repentir ; je maudis mille fois mes parens, & le jour auquel j'avois eu le malheur de céder à leurs violences. Je passois les jours & les nuits, non à prier & à méditer comme auparavant, mais à pleurer.



ma triste destinée , & à chercher les moyens de m'en affranchir. Tantôt je m'en prenois à D. Henrique , dont la fuite m'avoit précipitée dans cet abîme de malheurs : tantôt je l'implorois & souhaitois son retour , pour mettre fin à mes peines.

J'étois dans ce cruel état , lorsque Pancraccio , a qui j'en avois fait part , me vint dire que le Marquis de Bel-lacina venoit d'arriver à Lisbonne , & qu'il desiroit me voir. C'étoit un stratagème que le fourbe avoit imaginé pour me déterminer à la démarche qu'il méditoit. Pour mieux cacher son dessein , il me fit entendre que ce Marquis n'osoit paroître de jour , de peur d'être assassiné par les gens que le Régidor de Lisbonne , qui sçavoit déjà son arrivée , avoit apostés , pour venger sur lui la mort de son fils. En conséquence il me pria de vouloir bien consentir que notre entrevue se fit le soir.

Comme je ne soupçonnois ce Directeur d'aucun artifice , je consentis à ce qu'il exigeoit de moi , & me rendis dès le soir même au Parloir , où l'on me dit qu'un Cavalier me de-

mandoit. Après les premières civilités, le prétendu Marquis me dit qu'il m'apportoit des nouvelles de D. Henrique son neveu, qui l'avoit prié de m'assurer de la continuation de son estime & de son amour. Seigneur, répondis-je au faux Marquis, l'estime de votre Neveu m'honore infiniment, & je le prie de vouloir bien me la conserver toujours : mais je n'en puis dire autant de son amour. Le parti que j'ai pris depuis son départ, me met hors d'état de l'écouter, & je le crois trop bien né, pour me vouloir rendre un criminel hommage ; si je l'ai reçu autrefois, il étoit légitime alors. La Religion que j'ai embrassée depuis, ne me permet plus de le recevoir. Toutefois elle ne peut m'empêcher d'être sensible aux marques de son souvenir, & de m'intéresser à tout ce qui le regarde.

Le faux Cavalier feignant d'être fort surpris de ce que je lui venois d'apprendre : Seroit il bien possible, dit-il, Madame, que vous eussiez déjà fait vos vœux ? Quel coup de foudre ! ô Ciel ! pour l'amoureux

Henrique ! Que deviendra-t'il , lorsqu'il apprendra cette funeste nouvelle ! Helas ! il en mourra. Eh quoi ! Madame , avez-vous bien pu prendre ce parti , sans considérer les suites qu'il auroit pour lui. Il m'avoit fait entendre que vous aviez bien voulu le flater de quelque espoir , je venois en conséquence presser sa grace , & voir vos parents , pour les déterminer à une alliance pour laquelle il n'a cessé de soupirer depuis qu'il a l'honneur de vous connoître.

Je ne vous cacherai pas , Seigneur , lui répondis-je , qu'elle m'auroit été aussi douce qu'honorable. Les sentimens que votre neveu m'avoir inspirés étoient trop purs & trop beaux pour en rougir ; mais mon malheureux destin n'a pas permis que j'eusse cette satisfaction. La volonté absolue d'un pere l'a emporté sur la mienne , & je me suis donné à Dieu , ne pouvant être au seul objet qui après lui me paroïssoit aimable sur la terre.

La réponse du Marquis me fit connoître qu'il n'étoit pas content

de la déclaration que je venois de lui faire. Je crus, alors que ce mécontentement ne venoit que de l'impossibilité où il me voyoit de devenir sa nièce : mais l'aventure d'aujourd'hui me fait voir qu'il avoit d'autres raisons : Aussi me quitta-t'il assez brusquement. Je me retirai dans ma Cellule, d'où je ne sortis que le lendemain. Là je passai le reste de la soirée & la nuit entière, à faire de tristes réflexions sur ce nouvel événement. Est il possible, me disois-je, qu'une vaine frayeur, & une démarche trop précipitée m'aient renduë à jamais malheureuse ? Hélas ! il n'est que trop vrai car enfin je n'ai point de félicité à attendre tant que je serai séparée de mon cher Henrique, & je dois l'être pendant toute ma vie ! Ciel est-il un supplice plus affreux pour une Amante ! Ah Dom Manuel, Dom Manuel ! faut-il que la nature qui vous avoit choisi pour être le premier auteur de ma félicité n'ait fait de vous qu'un Boureau ? Ne m'aviez vous donc mis au monde que pour me sacrifier à votre ambition & à votre avarice ?

M 5

Ces affligeantes réflexions, & celles que je faisois sur le désespoir où seroit Dom Henrique lorsqu'il apprendroit ma situation, me firent verser un torrent de larmes. Je passai la nuit dans ces cruelles agitations. Enfin le jour étant venu, & croyant trouver quelque adoucissement à ma douleur, j'envoyai chercher Pancracio pour prendre de lui les conseils dont j'avois besoin. Je lui exposai l'état où je me trouvois. Il feignit d'en être touché, & semblable à ces Médecins qui flatent leurs malades, au lieu d'employer le fer & le feu pour guérir leurs maux, il se mit à flater les miens. Je ne sçai que trop, me dit-il, ce que c'est que d'être privé pour jamais de ce qu'on aime. J'en fais tous les jours la triste expérience : mais, Madame, vous avez cet avantage sur moi que vos peines ne sont pas sans remède. Trente ans passés dans la Religion, me mettent dans l'impossibilité de réclamer contre une démarche, que le dépit & l'étourderie de la jeunesse m'ont fait faire. Ah !

que ne suis-je comme vous , à ma seconde année de Profession ! Que je me serois épargné de chagrins ! mais malheureusement pour moi mon engagement , quoique l'effet du dépit , a été volontaire , & est devenu indissoluble.

Comment , dis-je , on peut donc revenir contre ses vœux , quand ils ont été forcés. Oui sans doute, Madame, continua-t'il , & c'est une grande consolation pour vous dans votre malheur de pouvoir le faire cesser quand vous le voudrez. Toutefois , je ne vous conseillerois de prendre cette voie , que faute d'autres. Les formalités qu'il faut observer dans ces occasions ; les mauvais traitemens qu'on a à essuyer de la part d'une Communauté , qui s'oppose toujourns à ces sortes de réclamations ; enfin mille autres difficultés qu'on a à surmonter , rendent presque impossible une démarche , que tout le monde est en droit de faire , lorsqu'il est dans le cas où vous êtes. Il est des voyes plus courtes & plus sûres ; & s'il arrivoit que vous ne pussiez pas vous résour-

dre absolument à la vie du Cloître ; on pourroit vous les indiquer pour vous tirer d'un état si triste

Ces dernières paroles me remirent beaucoup du trouble où la visite du Marquis & le souvenir de D. Henrique m'avoient jetée. Je ne me crus plus malheureuse , dès que je scûs qu'il ne tenoit qu'à moi de ne plus l'être : tant il est vrai que le bonheur ou le malheur des hommes , ne subsistent bien souvent que dans leur imagination. La mort de mon pere qui arriva , mit le comble à mes vœux. Comme il n'avoit eu que très-peu de naturel pour moi pendant sa vie , sa mort ne m'affligea pas beaucoup. L'amour que nos parents ont pour nous , est ordinairement la mesure de celui que nous leur portons. Je me consolai d'autant plus aisément de cette perte , que je le regardois comme le premier auteur de mes malheurs , & que sa mort levoit tous les obstacles que je pouvois appréhender de sa part , en cas qu'il me prît envie de rentrer dans le monde.

Je

Je m'y sentojs déjà quelque disposition, lorsqu'une seconde visite du prétendu Marquis de Bellacina acheva de me déterminer. Ce Cavalier m'étant venu voir, dit qu'il venoit prendre congé de moi, & qu'il s'en retournoit à Tavila. Étonnée que dans cette entrevue, qui devoit être la dernière, il ne me parloit point de Dom Henrique, je le mis moi-même sur les voyes; mais voyant qu'il affectoit toujours de détourner la conversation, mon amour commença à s'en allarmer, & je lui demandai enfin des nouvelles de son neveu. Madame, me repliqua-t'il froidement, je le crois en bonne santé, quoiqu'il ne m'ait point écrit depuis que je l'ai informé du parti que vous aviez pris. Peut-être son silence est-il l'effet du dépit que lui aura causé cette fâcheuse nouvelle. Au reste, je lui en porte d'autres qui le consoleront; sa grace que je viens d'obtenir, & une belle & riche héritière qu'on vient de me proposer, lui feront bien-tôt oublier la perte qu'il a faite de votre cœur.



Le plus grand coup de poignard ne m'auroit pas plus étonné que le discours du Marquis. J'en demeurai comme immobile pendant quelques momens. Seigneur, lui dis-je lorsque je fus revenuë à moi, il faut que l'amour de Dom Henrique vous ait paru bien foible, pour vous faire penser qu'il m'oubliera si aisément. Pour moi je le croyois capable d'une plus forte épreuve, & si l'on peut juger de ses sentimens par ceux qu'il m'avoit inspirés, j'avois lieu de me promettre de sa part un peu plus de constance. Au reste, quand je vous parle ainsi, je vous crois trop judicieux pour penser que je prétende l'emporter sur la personne que vous lui destinez. La vie que j'ai embrassée doit la rassurer contre tout ce qu'elle pourroit craindre d'une Rivale, & quand je changerois d'état, comme cela n'est pas impossible, ce ne seroit jamais pour m'unir à un homme aussi volage que vous me dépeignez Dom Henrique.

Ah, Madame, s'écria le faux Marquis, que vous l'auriez bien-tôt fixé s'il pouvoit se flater de vous pos-

féder ! Mais quelle apparence après les engagements que vous avez contractés ? Quand vous pourriez les rompre, ce ne seroit qu'avec beaucoup de peines & de temps, & je ne vous cacherais point que toute sa famille le presse de prendre un établissement. Nous n'avons que lui d'héritiers. Je dois même lui laisser de grands biens, & je vous avouerai que je voudrois voir ma succession bien assurée. C'est ce qui nous fait tous résoudre à le marier au plutôt. Je souhaiterois sans doute qu'il pût suivre son premier choix. Ce qu'il m'a dit de vos vertus & de vos appas, ce que j'en ai vû par moi-même, la noblesse de votre Maison, sa passion pour vous que je ne puis qu'approuver, tout cela nous détermineroit à une alliance dont nous serions charmés, si elle étoit possible.

Un discours si flatteur, & plus encore l'esperance d'être à mon cher Henrique, me fit prêter l'oreille à la séduction. Entraînée par cette agréable idée, je n'eus pas la force de résister au tentateur que je cro-

vois aussi sincère qu'il affectoit de le paroître. Je ne sortis point cependant des bornes de la bienséance ; je me contentai de le prier de différer son voyage de quelques jours , pendant les quels je verrois à me déterminer. J'envoyai dès le jour même chercher Pancraccio , à qui je racontai ce que le fourbe sçavoit mieux que moi-même.

Je vois bien , me dit-il , que votre amour pour Dom Henrique est une de ces passions qu'on peut bien combattre , mais qu'on ne sçauroit jamais vaincre. Tout ce que je pourrois vous dire ne feroit que l'irriter encore davantage ; il est des maux dont on ne peut guérir qu'en leur laissant un libre cours , & le vôtre me paroît de cette nature ; ainsi je crois que le meilleur conseil qu'on puisse vous donner , est de suivre sans scrupule les mouvemens de votre cœur ; c'est le cœur qui doit décider de tout. Le vôtre a toujours été pour le monde , & ce n'est que la violence qui vous a fait prendre le parti opposé : Puis donc que votre cœur persiste dans son premier

choix, c'est une marque indubitable que vous n'étiez point appelée à l'état qu'on vous a fait embrasser. En ce cas vos engagements ne vous doivent point retenir, puisqu'ayant été contractés sans liberté, ils sont absolument nuls selon tous nos Casuistes. Il ne s'agit donc plus que de trouver les moyens de vous tirer d'ici. C'est ce qu'on peut faire, comme je vous l'ai dit, par les voies juridiques, mais franchement elles me paroissent trop périlleuses pour vous : le seul soupçon que vos parents & vos Religieuses auroient de l'envie que vous avez de sortir, suffiroit pour vous faire jeter dans la prison conventuelle, où l'on vous ôteroit tous les moyens de postuler & d'obtenir la cassation de vos vœux.

A ce discours il joignit une vive peinture des divers châtimens qu'on exerçoit dans les Monastères contre ceux & celles qui avoient de pareilles envies. J'avois été moi-même témoin de quelques-unes de ces pénitences, ce qui me fit craindre un pareil traitement. Consolez-vous, ce-

pendant, ajouta t'il, tout n'est pas desespéré, & l'on vous peut trouver un moyen plus court & plus sûr, il ne vous faut pour cela qu'une personne de confiance, qui s'intéresse pour vous. Dom Henrique, par exemple, a une Tante qui s'est retirée dans une Terre, à quelques milles de Lisbonne. C'est une sainte Veuve, dont la réputation vous mettroit à couvert de tout ce qu'on pourroit trouver à redire dans votre sortie. Vous pourriez en ce cas feindre une maladie, & cette charitable Dame, sous prétexte de vous faire prendre l'air, vous emmeneroit chez elle, où vous travaillerez en toute assurance à la révocation de vos vœux.

Cette proposition flatoit trop mon amour, & celui qui me la faisoit ne m'étoit pas assez suspect, pour que je pensasse à la rejeter. Je me prêtai donc moi-même au dessein de ce fourbe, & me mis dès le jour même au lit, où je contrefis si bien la malade, que toute la Communauté crût que je l'étois réellement. La crainte de le devenir en

effet, me fit refuser tous les remèdes qu'on vouloit me donner, excepté ceux que je sçavois ne pouvoir me nuire. Je trompai par ce moyen toute la Communauté pendant un mois, au bout duquel le Medecin que Pancraccio avoit gagné, fit entendre à notre Supérieure, que le seul moyen de me rétablir, étoit de m'envoyer prendre l'air à la Campagne.

Pendant qu'on déliberoit sur l'endroit, nous eûmes la Supérieure & moi une visite de Dona Honeſta de Maſcaréne : c'étoit le nom de la prétendue Tante de D. Henrique, dont Pancraccio m'avoit parlé, & avec laquelle il ſe rendit au Parloir. Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde deux phifionomies plus hypocrites. La Dame joignoit à un extérieur dévot & modeste une conversation édifiante, qui nous charma l'une & l'autre. Séduites toutes les deux par ſes diſcours, & par ceux de Pancraccio, qui ne ceſſoit de faire l'éloge de ſa vertu, nous convinmes que j'irois paſſer chez elle une quinzaine de jours.

Ils ne nous donnèrent pas le temps de la reflexion. La Dame vint dès le soir même me prendre en carosse, & m'emmena dans un Hôtel assez beau, qui ne lui servoit, disoit-elle, que lorsque quelque affaire de famille ou de charité, l'obligeoit de quitter sa retraite. Je me levai le lendemain de grand matin, voulant sortir de la Ville *incognito*. Dans cette vuë j'allai trouver Dona Honesta, pour presser notre départ : mais elle me dit que quelques affaires qui lui étoient survenuës la veille, & qui ne pouvoient souffrir de retardement, l'empêchoient de retourner à sa Terre de quelques jours. Cependant, ajoûta-t-elle, si vous ne pouvez pas différer votre départ, je vous offre la compagnie du Marquis de Bellacina mon parent. C'est un très galant homme, & qui a, je crois, l'honneur d'être connu de vous. Il se fera un plaisir de vous conduire, & d'y rester même avec vous, jusqu'à ce que j'aïlle vous rejoindre.

Ce délai auquel je ne m'attendois point, me jetta dans un nouvel em-

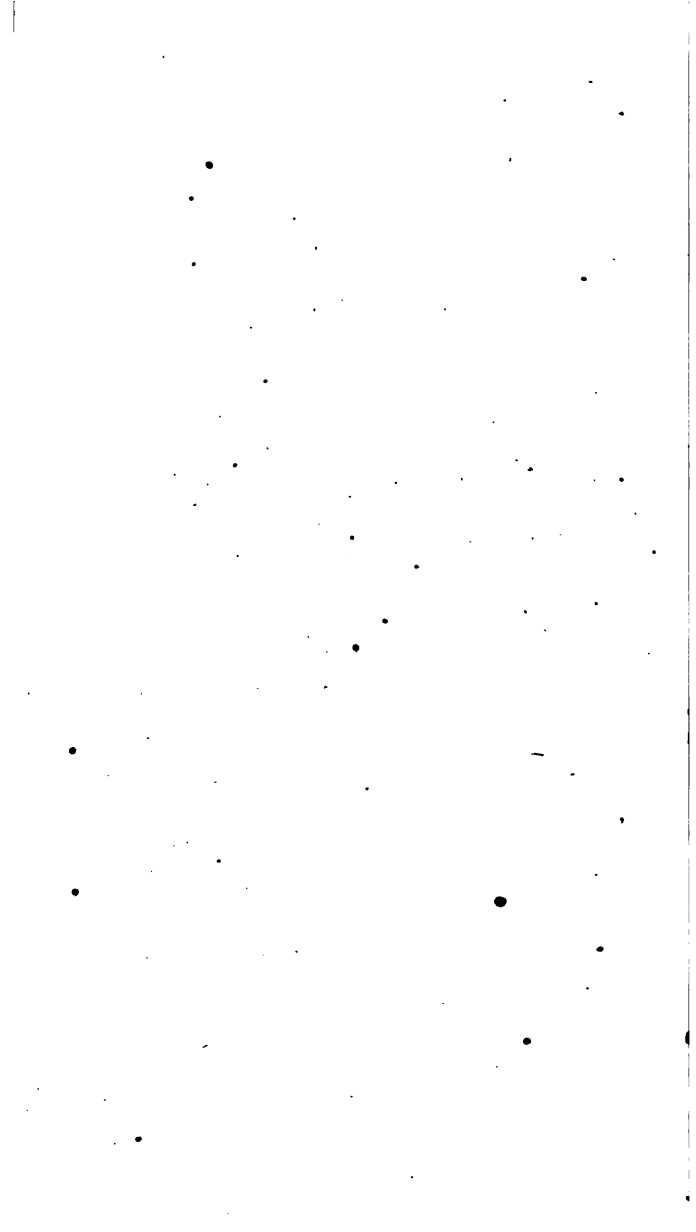
barras. Il y avoit du risque pour moi de rester à Lisbonne; d'un autre côté je trouvois de l'indécence à me mettre en route avec un Cavalier. Dans cette perplexité, j'eûs recours à Dona Honesta, dont je croyois les conseils remplis de sagesse, comme elle en avoit tous les dehors. Elle approuva d'abord mes scrupules, qu'elle dissipa ensuite, en m'assurant que je n'avois rien à craindre du Marquis. Pour vos parents, ajouta t'elle, je ne puis pas vous en répondre de même. Comme ils vous ont forcé d'entrer en Religion, il n'y a pas de doute que venant à sçavoir votre sortie, ils ne remuent ciel & terre pour vous retrouver, & vous y faire rentrer : ainsi je crois que le seul moyen de vous mettre à couvert de leurs poursuites, c'est de partir incessamment. Le Cavalier que je vous offre pour vous accompagner vous est connu, d'ailleurs c'est un de ces hommes avec lesquels on peut aller par tout, sans craindre la médisance. Cependant si vous appréhendez, ou qu'on ne vous reconnoisse en route, ou que



vosre réputation en souffre , vous pourriez , puisqu'aussi bien il vous faut quitter cet habit , en prendre un de Cavalier , par là vous échapperiez encore plus aisément aux recherches de vos persécuteurs , & à la critique des médifants.

Le faux Marquis qui étoit entré sur la fin de notre conversation , approuva cét expedient ; je me rendis à leurs raisons. Il envoya donc chercher sur le champ des habits , avec lesquels on me travestit de la façon que vous le voyez , & deux Chaises de poste , dans lesquelles nous montâmes. Nous prîmes ensemble la route de Villalobos qui étoit , disoit-il , la terre de Dona Honesta. L'éloignement où nous sommes de Lisbonne , vous doit faire juger de la diligence avec laquelle nous sommes venus , puisque nous n'en sommes partis que ce matin. Nous aurions sans doute , continué notre route avec la même vitesse , & je me ferois vuë enlevée , sans sçavoir ce que j'allois devenir , si la Providence n'eût permis que nous vous rencontrassions.





Voilà, Seigneur, poursuivit Constance, voilà l'histoire abrégée de ma vie, & par quelle aventure je me trouve en ces lieux. Réduite au désespoir, par la violence & la dureté de mes parents, je m'étois résoluë de fuir, pour me dérober à leur poursuite. Dans cette vuë, je courois chercher un azile assuré, que je croyois trouver chez une Dame, qu'on m'avoit donné pour vertueuse. Mais hélas ! je ne vois que trop qu'on m'a abusée, & qu'elle m'a livrée au plus fourbe & au plus scelerat de tous les hommes. Le récit que je viens de vous faire, suffit pour vous en convaincre. Jugez, Seigneur, de quel péril vous me sauvez ; car enfin je ne doute pas que le traître n'eût dessein de pousser encore la perfidie plus loin, puisqu'il a eu le front de faire éclater devant vous ses transports amoureux. Daignez donc, Seigneur, ajouta t'elle, en pleurant, daignez me protéger, contre la violence de ce misérable, & rendez-moi, s'il est possible, à mon Couvent, ou à ma famille. J'aime mieux y être à jamais malheureuse,

que de me voir entre les mains d'un scelerat, qui joint le sacrilège à la trahison. Je vous en conjure par le nom de D. Henrique, votre ancien Ami, par cette complaisance générale que tous les Cavaliers ont pour notre sexe, & par cette pitié que la Religion vous doit inspirer pour une Vierge Chrétienne.

Quoique je ne visse pas trop comment je pourrois la remettre. à Lisbonne, sans m'exposer moi même, je fus néanmoins si touché de sa situation, que je le lui promis. Je l'exhortai en conséquence à prendre quelque nourriture, en lui disant que si elle vouloit que je me chargeasse d'elle, il falloit qu'elle prît des forces, parce que nous avions du chemin à faire. Cette raison la détermina à prendre deux œufs frais, qu'on trouva par hazard dans l'Hôtellerie. À l'égard de Pancraccio, je le méprisois trop pour penser à lui. Je remarquai seulement que le dépit & la colère étoient peints sur son visage. Il m'auroit peut-être fait un mauvais parti, s'il n'eut sçu que j'étois homme à repousser une insulte.

sulte. Il se contenta donc de manger ne pouvant faire mieux. Je me remis moi-même à table pour donner l'exemple à Constance, & tâcher de dissiper un peu son chagrin.



## CHAPITRE IX.

*Suite de l'Histoire de Constance &  
de D. Herrique*

**N**Os Cavaliers commençoient à manger, lorsqu'on vint nous demander quelque chose pour le dîner d'un jeune Hermite qui venoit, disoit on, d'arriver dans l'Hôtellerie. Constance lui ayant fait donner un Poulet, nous croyons en être quittes; mais nous fûmes fort surpris de le voir entrer presque dans le moment. Il n'avoit rien de Monacal que l'habit & la barbe. Ses yeux vifs & pleins de feu, son teint blanc & délicat, ses traits fins & nobles, sa taille grande & déliée nous firent juger que ce n'étoit point de ces

fainéants qui trouvent dans la crasse d'un Froc des ressources contre la pauvreté.

A peine fût-il entré dans la Salle où nous étions, qu'au lieu de nous saluer, il demeura comme immobile. Ses yeux, qu'il tenoit fixés sur Constance, marquoient qu'il se passoit en lui quelque chose d'extraordinaire. Ceux de Constance, qui de son côté le regardoit fort attentivement, n'étoient pas moins expressifs. Ils demeurèrent ainsi quelques momens sans se parler ; mais Constance rompant la première le silence : Pere, lui dit-elle, pourquoi nous regardons-nous si fixement l'un & l'autre ? Seigneur Cavalier, reprit l'Hermité, j'ignore les raisons que vous pouvez avoir. Pour moi je ne le fais que parce que vos traits & votre voix ne me sont pas inconnus. Je trouve même dans l'un & dans l'autre une parfaite ressemblance avec ceux d'une personne qui me fût autrefois & qui m'est encore bien chère. Un accident imprévu m'obligea de m'en séparer, & une de

mes plus grandes douleurs, c'est que, depuis trois ans que nous nous sommes quittés, je n'ai reçu aucune de ses nouvelles. L'inquiétude où je suis à son sujet, m'a fait quitter le Royaume d'Algarve où je m'étois retiré, & je vais à Lisbonne pour tâcher de m'en instruire.

A ces mots Constance ne pût s'empêcher de marquer de la surprise & de l'émotion. Le trouble de son cœur parut d'une manière sensible sur son visage. Le jeune Hermite qui ne détournoit point les yeux de dessus elle s'en aperçût : Vous vous troublez, Seigneur, continua-t'il ; auriez-vous entendu parler, ou vous interresseriez-vous pour la personne avec laquelle je vous trouve tant de ressemblance. Cela pourroit être, répondit Constance ; mais avant de vous satisfaire, faites moi le plaisir de me dire, si pendant votre séjour dans le Royaume d'Algarve, vous n'auriez point vous-même entendu parler d'un certain Comte de Bellacina, dont je suis inquiet. C'est



un jeune Seigneur de mes amis qu'une affaire d'honneur obligea de quitter Lisbonne assez brusquement, & qui m'a tellement négligé que je n'ai pas seulement entendu parler de lui depuis son départ.

Ces paroles déconcertèrent le jeune Hermite qui demeura interdit à son tour, pendant quelques momens. Seigneut, dit-il à Constance, quand il se fût un peu remis, je ne vous cacherai point que je connois particulièrement ce Cavalier; mais avant de vous instruire de son sort permettez-moi de vous demander s'il n'y a aucun risque de vous donner ici de ses nouvelles. Des raisons essentielles l'obligent de se cacher, & celle qu'il aime, & qu'il ma chargé de voir, ne me pardonneroit jamais mon indiscretion, s'il arrivoit qu'elle lui devint funeste.

Vous n'auriez point cette crainte, lui dis-je, si vous me connoissiez, & plus encore le Cavalier qui vous demande des nouvelles de D. Henrique. Helas ! reprit l'Hermite en soupirant, mon cœur ne me le fait que trop connoître; mais

par malheur toutes les apparences ; sont contre lui. Quoi qu'il en soit , poursuivit-il en se jettant aux pieds de la Religieuse travestie , recevez adorable Constance , les hommages d'un homme qui vous a trop aimée , pour ne vous pas reconnoître aux tendres sentimens que vous venez encore de lui inspirer. Mes yeux me tromperoient sans doute s'ils étoient les seuls interprètes de l'amour ; mais le cœur fût toujours le premier & le plus fidèle ; & c'est lui qui me dit que vous êtes l'aimable objet que j'allois chercher. Ciel ! Est il un bonheur égal au mien ! Après trois ans d'absence & de tourmens , je retrouve enfin ce que j'aime , & je le retrouve dans le temps ou je l'esperois le moins !

Il ne seroit pas facile de bien peindre la surprise où fût constance , lorsqu'elle vit pour la seconde fois un Moine à ses genoux. Je remarquai cependant que l'Hommage de celui-ci ne la révolta point. Pancraccio qui étoit présent à cette entrevûe ne pût s'empêcher d'en

murmurer. Vertu de Froc, dit-il, cette fille semble faite pour donner de l'amour à tous les Moines : il n'y a pas jusqu'à ce petit méchant pénaillon d'Hermite qui veut lui en conter ; mais de par saint François, il n'en tâtera pas plus que moi. C'est ainsi que cet insolent Religieux se consolait d'avoir manqué son entreprise par l'espérance de voir échoïer comme lui son prétendu Confrere.

Il n'eut pas néanmoins cette satisfaction ; car le jeune Hermite ayant quitté sa Barbe qui nous avoit empêché d'abord de le reconnoître, nous fit voir qu'il étoit véritablement le Comte de Bellacina. Pancraccio en fût si consterné & si effrayé qu'il sortit de la Salle sans rien dire, remonta dans sa Chaise & partit sans qu'on scût de quel côté il étoit tourné. La précaution étoit bonne : En effet, s'il fût resté & eut laissé échapper quelque chose qui eut pû faire soupçonner son aventure, il n'auroit pas porté plus loin la peine de son crime.

Nous restâmes donc seuls, Constance, Henrique & moi. Après l'avoir embrassé, je lui demandai la cause d'un déguisement si singulier. Cher ami, me dit-il, tu l'approuveras lorsque tu sçauras qu'il y a environ trois ans que je tûai involontairement le fils du Regidor de Lisbonne. Je le sçai, repris je, & que c'est ce qui vous fit partir si brusquement. Il est vrai, poursuivit Henrique; mais tu ne sçais peut-être pas que quelque gracieable que fût cet accident il ne m'a pas été possible depuis trois ans d'obtenir ma grace, ni de réparoître dans votre Ville. C'auroit été une légère punition pour moi, si la charmante Constance & quelques bons amis, parmi lesquels tu veux bien que je te compte, ne m'en eussent rendu le séjour agréable. On ne pouvoit donc me punir plus sensiblement qu'en me séparant de tout ce que j'avois de plus précieux au monde. Je m'en consolais cependant par l'espérance d'obtenir ma grace de jour en jour, & la permission de revoir la beauté que j'a-

dore ; mais trois ans s'étant presque écoulés , sans aucune apparence d'absolution , l'impatience m'a pris , & ne pouvant plus vivre loin de ma chere Constance , je me suis résolu de tenter le voyage quelque chose qui en pût arriver. Cependant pour me mettre à couvert des pièges que mes ennemis pourroient me tendre , j'ai pris l'habit que vous me voyez , comme le plus propre à me rendre méconnoissable. . . Mais , Madame , continua-t'il en regardant Constance , n'y auroit-il point de témérité à vous demander à votre tour le sujet de votre déguisement ; Vous seroit-il aussi arrivé quelque accident pendant mon absence ? Helas ! Un triste pressentiment semble me l'annoncer , & l'habit que je vous vois ne me permet presque pas d'en douter.

Plût au Ciel , repliqua Constance , que vos pressentimens fussent faux ; mais il semble , Seigneur , que la Fortune nous ait choisis l'un & l'autre , pour faire de nous , deux illustres malheureux. Il y a pour-

tant cette difference entre vous & moi, que ce n'est que l'amour qui a causé vos malheurs, & que vous pouviez les finir en cessant de m'aimer; au lieu qu'il n'étoit pas en ma puissance de voir la fin des miens. Ils seroient encore bien plus terribles sans cet ami généreux, qui pour me conserver à mon cher Henrique, a bien voulu m'arracher à ma Prison, & me procurer un azile chez une de ses Parentes. Dispensez - moi, Seigneur, de vous faire ici le détail de mes infortunes, & de la maniere dont il m'en a tirée. Quelqu'affreuse que fût ma situation, une fille doit toujours rougir de s'être vûe forcée, pour se procurer la liberté, d'employer le secours d'un Cavalier. La vertu & la probité du Seigneur Ranucio que vous connoissez, suffisent néanmoins pour dissiper les soupçons que vous pourriez avoir. Comme il est au fait de toutes mes aventures, il vous en instruira mieux que je ne ferois peut-être moi même. Je ne pûs m'empêcher d'admirer

la présence d'esprit de Constance, lorsque je lui vis tourner, pour ainsi dire, à son avantage toutes les apparences qui étoient contre elle. Ce qui me fit encore plus de plaisir, c'est que D. Henrique n'eut pas le moindre soupçon de la supercherie; tant il est vrai, qu'un objet aimé, quelque coupable qu'il soit, nous paroît bientôt innocent. Il me pria de vouloir bien lui raconter les malheurs de son Amante puisque je les sçavois, & que j'étois l'auteur de sa délivrance. La commission étoit délicate; cependant comme il s'agissoit de sauver l'honneur de Constance, je m'en acquittai avec plaisir. Je racontai donc à D. Henrique tout ce qui étoit arrivé à sa Maîtresse depuis son départ, les violences & les mauvais traitemens qu'elle avoit eû à essuyer de la part de son Pere, qui l'avoit enfin forcée d'embrasser la vie Religieuse. Je lui peignis tout ce qu'elle avoit eû à souffrir dans ce nouvelle état, dans lequel le plus rude de ses tourmens étoit de se

voir séparée pour jamais de son cher Henrique. Il ne fût question dans mon récit, ni de la trahison de Pancraccio, ni de celle de sa prétendue Tante, à laquelle je substituai adroitement D. - Victoria, chez qui je dis que nous devions nous rendre le soir. C'étoit le nom de la parente, que D. Antonio m'avoit recommandé de voir, & chez qui j'avois en effet déjà projeté de mettre Constance en dépôt, avant l'arrivée de D. Henrique.

Il me remercia mille & mille fois, des prétendus services que j'avois rendu à son Amante. A l'égard de l'azile que tu veux bien lui procurer, je ne l'accepte, me dit-il, que pour quelques jours; car j'espère employer si efficacement les amis que j'ai auprès de votre Patriarche, que j'obtiendrai en peu de temps de lui la revocation de ces Vœux forcés.

Cette agréable nouvelle & la maniere dont je m'étois tiré de mon récit, fit prendre à Constance un air de gayeté, qu'elle n'avoit point encore eû depuis que



nous étions ensemble. La joye de se voir hors du Couvent, & l'espérance d'être bien-tôt à D. Henrique étoient peintes sur son visage. Ils se firent l'un & l'autre mille protestations d'amour, qui n'auroient peut-être pas sitôt fini, si Ambroïse qui s'étonnoit que je restasse si long-temps à table, ne fût venu m'avertir qu'il étoit temps de continuer notre route. Je le dis à nos deux Amans, qui se disposèrent aussi-tôt à partir. Je les fis monter tous les deux dans la Chaise de poste, & étant monté moi-même à cheval, nous prîmes ensemble la route d'Aseguéas, où nous arrivâmes après deux heures de Marche. Nous ne trouvâmes point D. Victoria chez elle. Sur ce qu'on me dit qu'elle étoit à l'Eglise, je saisis cette occasion pour l'aller joindre & la prévenir sur l'aventure de Constance.

Heureusement pour nous, ce n'étoit point de ces Femmes bigottes, qui toujours prêtes à penser du mal de leur prochain, croiroient participer à ce mal imaginaire, si

elles lui rendoient le moindre service. Sa dévotion solide étoit au-  
contraire ravie de trouver les oc-  
casions de faire ce qu'elle appel-  
loit de grands coups de charité.  
Celle-ci lui parût digne de son zèle  
& de son amour pour le prochain.  
Elle la saisit avec joye , & me re-  
mercia de l'avoir choisie pour  
cette bonne œuvre. Constance &  
D. Henrique furent reçûs avec  
toutes les civilités imaginables. Ils  
virent bien d'abord l'un & l'autre,  
à ses façons , qu'elle étoit instruite  
de leur aventure ; mais elle eut  
la politesse de ne pas leur en tou-  
cher le moindre mot. Toute son  
attention au-contre fût d'éloi-  
gner par l'enjouement de sa con-  
versation , & par la bonne chère  
qu'elle nous fit , toutes les idées  
tristes que Constance auroit pû  
avoir à ce sujet.

Dom Henrique qui ne soupi-  
roit qu'après le moment qui de-  
voit l'unir à son Amante , partit  
dès le lendemain pour Lisbonne. Il  
y travailla si heureusement , qu'en-  
fin il obtint ce qu'il demandoit.

Nous le vîmes arriver huit jours après avec sa grace, & une permission authentique pour Constance, de rentrer dans le monde & dans tous ses biens. Surpris de le voir si promptement expédié par une Cour qui lui avoit refusé son absolution pendant trois ans, nous lui fîmes part de notre étonnement. Il seroit encore bien plus grand, dit-il, en s'adressant à Constance, si vous sçaviez que c'est à D. Isabelle votre Mere, que nous sommes rédevables de cette double faveur. O Ciel ! s'écria-t-elle avec transport, puis-je croire que celle qui étoit des plus ardentes à me presser d'entrer en Religion, ait pû travailler à m'en faire sortir ?

Vous n'aurez pas de peine à vous le persuader, belle Constance, continua D. Henrique, lorsque vous connoîtrez le motif qui l'a portée à cette démarche. L'amitié qu'elle portoit à votre Frere & son ambition démesurée, avoient été les deux causes de votre malheur, & c'est cette dernie-

re passion qui est encore aujourd'hui la cause de notre félicité. Sçachez donc que le jour même que vous sortites de votre Convent, elle reçut la nouvelle de la mort de D. Alphonse, qui a été tué dans la dernière bataille que nous avons gagnée, contre les Espagnols. Cet accident lui a été extrêmement sensible, tant à cause de l'amitié qu'elle lui portoit que par ce qu'il ne lui laisse point d'héritiers. Dans les premiers transports de sa douleur, elle s'en prend à elle-même & regarde cette mort comme un châtiment visible de la violence qu'elle vous a faite. Pour la réparer, ou du moins vous en consoler, elle court à votre Couvent où elle apprend que vous êtes en campagne pour quelques jours. Cette seconde nouvelle la jette dans un nouveau trouble. La répugnance qu'elle avoit remarqué que vous aviez toujours eue pour la vie Religieuse, lui fait soupçonner que cette promenade pourroit bien être une véritable éva-

sion. Et pour s'en éclaircir, elle s'informe quelle route vous avez prise ; mais personne ne peut le lui apprendre. Nouvelles allarmes, & nouvelles perquisitions. On vous cherche dans tout Lisbonne, & pour vous engager à y reparoître, elle fait publier par tout la mort de votre Frere, le dessein où elle est de vous retirer du Couvent, de faire casser vos Vœux, & de vous marier.

Voilà quel étoit le bruit de cette grande Ville, lorsque j'y arrivai. Jugez, aimable Constance, quelle devoit être ma joie d'y reparoître dans une conjoncture si favorable à mon amour. Je cours aussi-tôt chez elle, où je la trouve dans un abattement qui me prouve que sa douleur est sincere. Je n'en pûs douter lorsque lui ayant parlé de vous, je lui vis verser un torrent de larmes. Helas ! me dit-elle, je mérite bien de l'avoir perdue, puisque j'ay eu la cruauté de la sacrifier à mon ambition. Oüi c'est moi qui l'ai réduite par ma dureté à l'état dé-

plorable où elle est maintenant. Helas ! peut-être que le desespoir l'aura fait précipiter dans . . . Madame , interrompis - je , votre Fille est trop vertueuse & trop bien née pour jamais rien faire qui soit indigne d'elle. Soyez persuadée qu'en quelque endroit qu'elle se soit retirée , elle y est à couvert de tout danger & même de tout soupçon. Vous en conviendriez bien - tôt vous - même , si vous connoissiez ces personnes qui lui ont donné retraite. Eh quoi ! mon Pere , reprit Isabelle toute transportée de joye , seroit - il bien possible que vous sçussiez ce qu'elle est devenue.

Je lui répondis que je le sçavois , & pouvois même vous faire rendre , pourvû qu'elle voulût bien accepter pour Gendre le Comte de Bellacina. Le parti , continuai-je est digne d'elle & de vous. C'est un jeune Seigneur riche , d'une maison illustre , & vous n'ignorez pas sans doute que votre Fille & lui se sont

tendrement aimés. Je ne le sçais que trop , reprit Isabelle en soupirant ; mais vous ignorez apparemment qu'il y a près de trois ans que ce jeune Seigneur est disparu. Plût-au-Ciel que je pusse le découvrir , & qu'il voulut bien accepter ma Fille !

Je me détournai un moment pour ôter ma Barbe , après quoi je la priai de vouloir bien me faire l'honneur de me regarder un peu fixement . . . . Ah Seigneur ! s'écria-t'elle dès qu'elle m'eut reconnu. Se peut-il que vous vous soyez caché si long-temps à mes yeux ? Qui vous auroit jamais reconnu sous ce déguisement ? Que craigniez-vous ? Et pour quoi ne pas paroître ici sous votre forme ordinaire. Je lui dis les raisons que j'avois d'en user ainsi , & lui racontai l'Histoire de votre évasion. Elle en fût si touchée qu'elle me promit de s'employer pour obtenir ma grace , & la cassation de vos Vœux. L'effet , comme vous voyez , a suivi de près la promesse , & ce

qui met le comble à ma joye , c'est qu'elle accorde à mon amour la recompense , après laquelle je soupire depuis si long - temps. Elle consent à notre Mariage , & vient elle-même ici le conclure & remercier D. Victoria , aussi-bien que le Seigneur Ranucio , des bontés qu'ils ont eû pour nous. Je l'ai laissée à un mille d'ici avec son monde , & j'ai pris les devants pour venir vous annoncer cette agréable nouvelle.

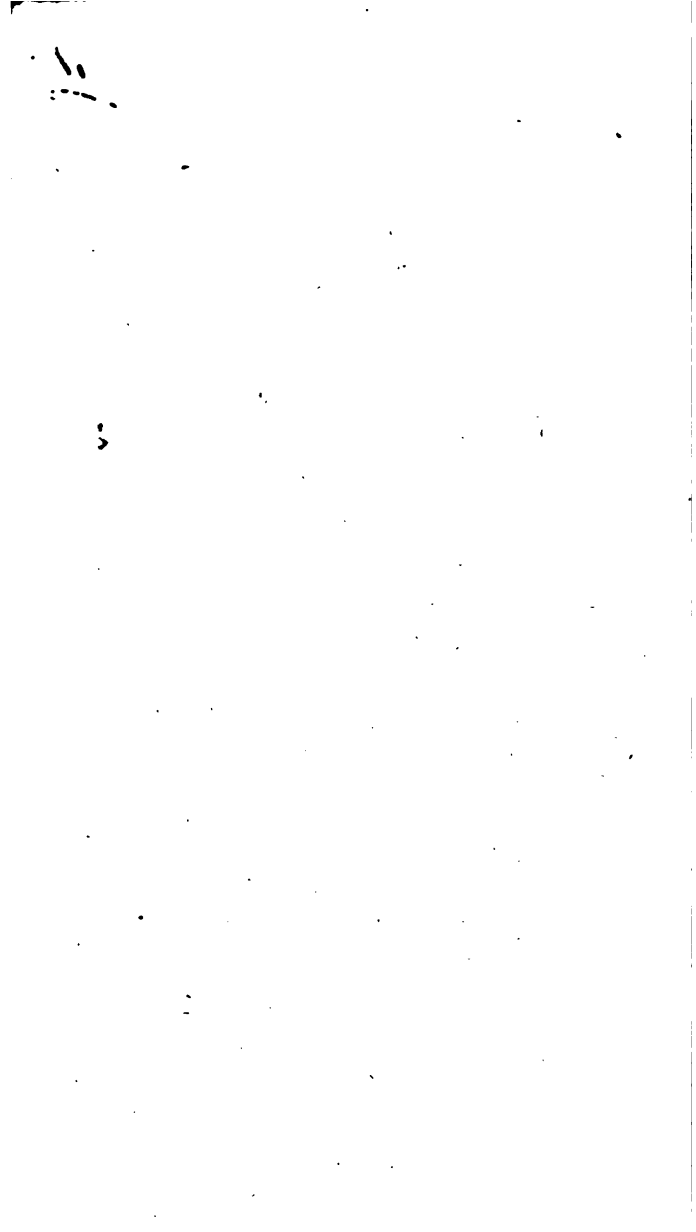
A peine D. Henrique eut - il achevé son récit que nous vîmes arriver Isabelle. Constance ne l'eut pas plutôt apperçûe qu'elle alla au-devant d'elle & l'embrassa tendrement. Isabelle fondit en larmes en la revoyant , & ne lui parla du passé que pour lui en témoigner sa douleur & son repentir. Elle la pria de vouloir bien tout oublier ; ce que Constance lui promit. On ne parla plus alors que de joie , d'amour & de mariage. Celui de Constance fût arrêté , & on en remit la célébration à la semaine suivante. D. Henrique impatient de posséder sa chere Epouse , trouva le terme encore bien long.



& pria Isabelle de l'abbreger. Cette Dame ne différoit ainsi, que parce-qu'elle vouloit faire les Nôces à Lisbonne, dans la crainte d'incommoder Victoria; mais Victoria lui ayant témoigné que cela lui feroit autant de plaisir que d'honneur, la cérémonie fût remise au lendemain. Le Mariage se célébra, & nos deux Amans charmés de se voir réunis pour toujours, nous remercièrent, & prirent avec Isabelle la route de Lisbonne.

*Fin du Second Livre.*





54

2122 776

150

Batil





